

Jean-Paul Damaggio

Mary-Lafon (1810-1884)
Précurseur d'un occitanisme
de gauche

« Maintenant, Messieurs, est-ce un vain désir d'investigation, un prétexte ambitieux de controverse, qui m'ont amené à ce travail [l'étude des langues] ? — Oh ! Non ! — Car je professe le plus profond mépris pour la science amassée autour de soi, dans un tel but. Mais à l'horizon, l'avenir est noir : lois, mœurs, institutions, tout tremble dans la vieille Europe, à l'approche de l'ouragan... Nul ne sait ce qui adviendra... J'ai donc cru qu'il pouvait être utile, qu'il était digne devant vous de saisir cette occasion, pour rappeler aux peuples qu'ils sont frères ! » Mary-Lafon 1836

"Lettre de M.Mary-Lafon, Auteur de "l'Histoire du Midi", à MM.les fondateurs de l'Athénée de Provence.

Messieurs,

Je viens de recevoir la lettre, dans laquelle vous m'annoncez que l'Athénée de Provence a bien voulu me choisir pour son Président honoraire, je vous en remercie et je vous prie de remercier la société de cette marque de sympathie. Depuis vingt-cinq ans, je travaille avec courage et espérance, à déchirer le voile que l'envie et les vieilles haines du Nord, ont étendu sur le front jadis si haut et si brillant de la Patrie Méridionale ; j'ai fait reverdir en ce siècle les lauriers et les rameaux d'or de sa couronne, et en réveillant dans leur tombe ses glorieux trouba-dours, qui ont dormi huit siècles, mais qui ne sont pas morts, j'ai eu le bonheur de montrer que jamais nation n'avait moissonné plus largement que la Provence dans le champ du génie. Voilà les titres qui m'ont désigné à votre choix et dont je suis fier, car ils m'ont fait frapper d'ostracisme sous tous les gouvernements. Aimer, honorer et louer le Midi aux yeux des hommes qui le haïssent par intérêt, par envie et par tradition et des renégats qui le vendent pour une croix ou une place, est un crime que j'ai expié jusqu'ici, par un déni de justice complet, mais que je continuerai à commettre jusqu'au dernier battement de mon cœur." (citée par René Merle)

Mary-Lafon 1856

Sommaire

Introduction

Avec Paul de Beaurepaire-Froment

1 La fête à Lafrançaise

2 Mary-Lafon calomnié

3 L'arrivée de la langue d'oc

4 Hommage à Madame Nancy Mary-Lafon

5 Mary-Lafon et sa position occitaniste

6 Mary-Lafon et son action occitaniste

7 Mary-Lafon et la voie latine

Les idées

L'idée latine

L'idée religieuse

L'idée de la traduction

L'idée fantaisiste

Conclusion :

La guerre contre Jasmin et Mistral !

Documents :

Mes soutiens à Mary-Lafon

Mon texte sur *Dix siècles de vie littéraire*

Courrier du Tarn-et-Garonne 25 juin 1884 et 27 juin 1884

Obsèques de M. Mary Lafon

Courrier du Tarn-et-Garonne 28 août 1884 :

MES PRIMEVÈRES présentées par Emile Pouvillon

Préface de Mary-Lafon à Fier-à-Bras

Des journaux où Mary-Lafon a publié

Livres de Mary-Lafon

Mary-Lafon, émotions 2009

Préface et introduction à LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

17 octobre 1851, Feuilleton du Courrier sur Jasmin

La Revue lyonnaise 15 septembre 1882, M. MARY LAFON ET LA RENAISSANCE
LATINE, PAUL MARIÉTON

24 juin 1934 L'Alsace française Mary-Lafon par Georges BERGNER

Note :

En 1990 la société archéologique du Tarn-et-Garonne pour sa sortie à Lafrançaise avait évoqué Mary-Lafon par les propos de Norbert Sabatié, Jean-Claude Fau et Jean-Claude Fabre. Je leur rends hommage comme à Edouard de la Forge qui en 1931 avait publié un livre sur Mary-Lafon.

Introduction

Il fut d'abord poète, il le resta toute sa vie.

Puis, philologue, il le resta toute sa vie.

Ensuite il fut romancier, il le resta toute sa vie.

Sans oublier l'historien, il le resta toute sa vie.

Et auteur dramatique, il le resta toute sa vie.

A l'occasion, aphoriste, polémiste, mémorialiste.

Pour résumé, Paul de Beaurepaire-Froment le présenta comme un tradition-niste à ne pas confondre avec traditionnaliste. Ces derniers utilisent la tradition pour regarder en arrière tandis que les traditionnistes regardent la tradition pour construire le futur.

Les traditionnalistes sont des nationalistes.

Les traditionnistes sont des «nationistes» mais aucun des deux mots n'existent et j'en suis toujours très malheureux.

Les nationistes savent que les plus grands adversaires des nations sont les nationalistes. A l'inverse de ces derniers, ils veulent défendre les nations pour ce qu'elles vont construire de beau. La notion de nation reste une notion d'avenir. La France, ce n'est pas son passé mais ce qu'elle devient, et les antinationalistes apportent de l'eau au moulin des nationalistes quand ils veulent ridiculiser les nations !

Les traditionnistes, et de Beaurepaire le démontra avec une revue de ce nom, veulent ce qu'on appellera plus tard, le droit à la différence dans l'égalité. Oui la Corse, la Bretagne, l'Occitanie méritent d'être considérées en France pour leur différence, mais que cette différence une fois affirmée, n'induisse pas une nouvelle hiérarchie.

Tout comme il existe un courant de catholiques de gauche, il existe en France un courant d'occitanistes de gauche mais dans les deux cas ils sont marginalisés à la fois par l'orthodoxie de droite, comme par la démagogie de gauche, celle qui confond égalité et égalitarisme.

Oui, avec ce titre il existe deux anachronismes : Mary-Lafon a œuvré avant l'apparition de l'occitanisme, qui, de plus, ne se préoccupait ni de droite ni de gauche... quoique ! Puis il y a eu le félibrige rouge qui hésita à se définir CONTRE le félibrige «blanc» et ne fut en conséquence qu'éphémère en tant qu'organisation.

La guerre Mary-Lafon / Jasmin, puis la guerre Mary-Lafon / Mistral ne fut qu'un épisode d'une guerre, souvent masquée par la suite, si bien que Jasmin et Mistral sont devenus des figures de l'occitanisme (avec parfois des critiques), et Mary-Lafon a été oublié.

Mais faisons le voyage pour mieux comprendre.

Avec Paul de Beaurepaire-Froment

En 1910 une grande fête a eu lieu à Lafrançaise en l'honneur de Mary-Lafon. Elle fut animée et dirigée par les plus grandes personnalités de l'occitanisme en tant qu'œuvre de *l'escolo carsinolo*. Ce n'était que justice même si moins de 30 ans après sa mort il était déjà oublié !

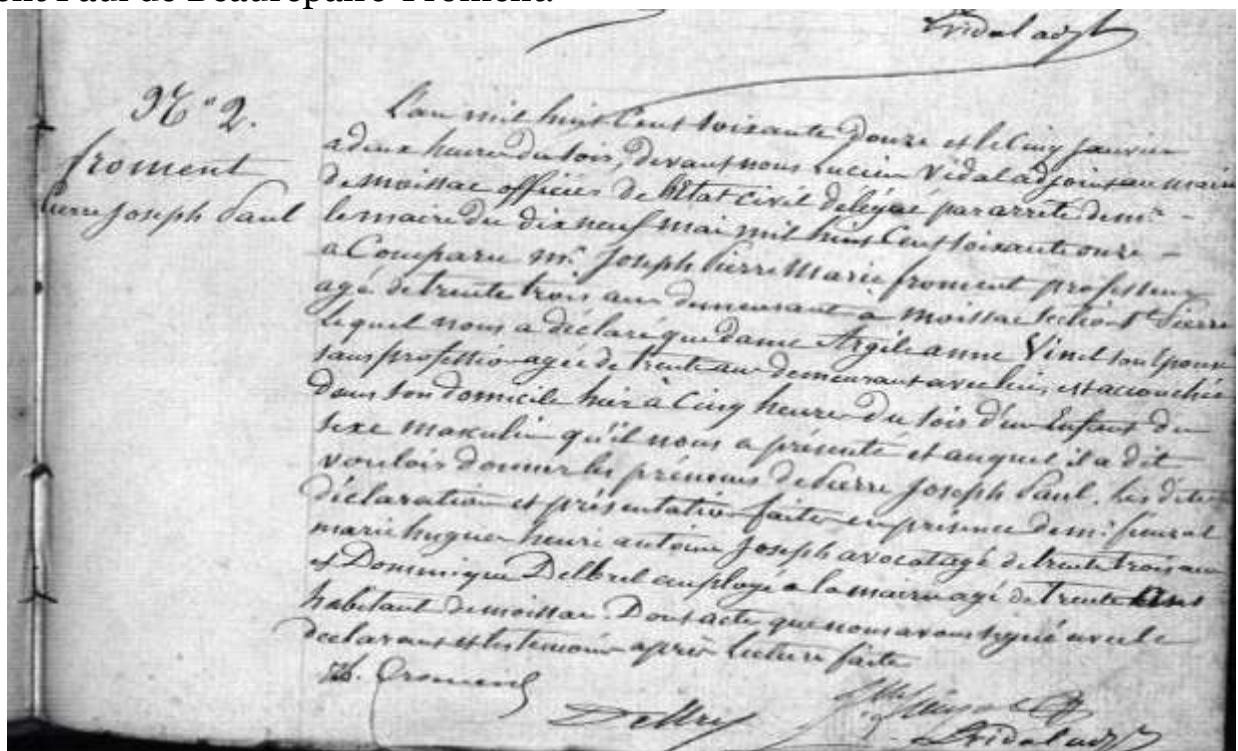
Un des hommes au cœur de cet hommage s'appelle Beaurepaire-Froment de Moissac qui a pu publier deux fois le même article : dans le quotidien *Le Midi socialiste* (1^{er} février 1911) sous le titre *Pe'l Metxoum* (Pour le Midi) et dans l'hebdomadaire *Le Quercy à Paris* le 5 mars 1911 sous le titre *Mary-Lafon*.

Je vais prendre cet article comme fil conducteur en précisant que si Mary-Lafon a été très vite oublié ce fut le cas aussi de Beaurepaire-Froment qu'on ne peut comprendre qu'en le plaçant dans le carrefour culturel de Moissac à l'époque et dont voici les grands noms :

Camille Delthil et son buste (1834–1902) / Emile Dario et le Collège de Moissac, Ernest Cabadé (1841-1917) / Ernest Foissac (1861-1929) / Jules Momméja (1854-1928) / Fernand Ices (1856-1888) / Jean-Pierre Manau (1822-1908) / Jean Izoulet (1854-1929) / Fortunat Strowski (1866-1952) / Firmin Bouisset (1859-1925) / François Rigal (1861-1938) / Raymond de La Tailhède (1867-1938) / Jules Tellier (1863-1889) / Georges d'Esparbès (1863-1944) / Albert Bazaillas (1867-1924) / Paul de Beaurepaire-Froment (1872-1914) / André Abbal (1872-1953) / Armand Viré (1869-1951) / Louis Gardes (1874-1943) / Louis Gervais Boursiac (1908 -?) / Edmond Campagnac (1880-1948) /

Autant de phénomènes littéraires qui vont marquer le jeune Paul.

Froment est né le 5 janvier 1872 à Moissac quartier Saint-Pierre, d'un père professeur de 33 ans et d'une mère sans profession. Il prendra par jeu la particule, et devient Paul de Beaurepaire-Froment.



1 La fête à Lafrançaise

Son article débute en rappelant la belle fête de La Française les 25 et 26 juin 1910 dont il regrette le compte-rendu minimal de sa chère revue :

«J'ai reçu enfin l'Almanac Carsinol — très en retard — non pas quant à la parution, mais quant à l'envoi. C'est la septième année de cet almanach publié par l'Escolo Carsinolo de Montauban. Il y est question des fort belles fêtes —qui eurent lieu à La Française-en-Caorsin, les 25 et 26 juin derniers, pour commémorer le centenaire de la naissance de Mary--Lafon.

En fait de discours on n'en trouve, dans le compte rendu, qu'un seul, le mien. Je suis ensemblement flatté et touché du procédé, mais je déclare que je ne suis pas satisfait. J'avais fiance que l'Almanac Carsinol de cette année serait l'archivage complète et détaillée des fêtes du Centenaire de Mary-Lafon. Si, l'almanach étant tout entier, comme il convient, en langue d'oc, on aurait pu se borner à analyser les discours français, notamment celui, d'ailleurs considérable, de Daniel Bourchenin, l'Escolo n'aurait pas dû manquer de bailler le discours occitan de François Rigal qui, s'il était plus étendu que le mien, n'en avait pas moins son intérêt et son éloquence, ainsi que l'ode d'Ernest Péfourque à Mary-Lafon, la pièce du maître poète Antonin Perbosc et autres factures poéti-ques occitanes. Le mieux eût été de s'imposer un sacrifice, d'augmenter, cette année, le nombre habituel des pages de l'almanach; mais même, en gardant ce chiffre coutumier, il fallait au moins consacrer la moitié de l'almanach à l'archivage du Centenaire de Mary-Lafon. J'estime que ceci n'eût pas diminué l'intérêt, ni la popularité de la brochure. »

Il m'est donc indispensable d'évoquer cette cité de Lafrançaise qui va marquer à jamais la vie de Mary-Lafon même s'il n'y vécut que les premières quinze années de sa vie.

- *le choc généalogique* : il est né le 26 mai 1810 de la mort de sa mère le 31 mai 1810 ! Conséquence pratique, il sera d'abord élevé par une nourrice sans doute au hameau de Lunel et il gardera un souvenir aimé de cette femme qui l'éleva comme son fils donc un grand respect pour le peuple et sa langue

- *le choc social* : il admire sa grand-mère qui prendra le relais de son éducation après la nourrice, et qui est du côté de l'élite, une noble de province qui a Rousseau et son *l'Emile*, comme référence ; et son père médecin, fils de médecin qui est du côté du nombre, de la démocratie, de la république.

- *le choc géographique* visible en permanence de sa fenêtre. Ici je le cite :

«Des fenêtres de la maison paternelle, séparée de la ville par un grand jardin, on découvrait une plaine immense bornée seulement par les Pyrénées, dont on voit, par temps clair, briller, à trois cents kilomètres de distance, les arêtes d'argent. C'est dans cette demeure, ombragée d'arbres séculaires, que s'écoulèrent, comme les flots d'un ruisseau perdu au milieu des bois, les quinze années premières de ma vie.»

Orphelin de naissance il aura en plus la douleur de perdre sa sœur

- *le choc historique* à l'âge de quatre ans en 1814 au retour des rois :

« Qui eût dit que ce grand événement allait, par contrecoup, atteindre sur les mamelons du Quercy un enfant de quatre ans et décider de sa destinée ? C'est pourtant ce qui arriva. Blessé au vif des outrages subis et de la proscription temporaire qui en fut la suite, mon père rompit tout commerce avec la ville, où je n'allai plus que les dimanches à la messe avec ma grand'mère. Celle-ci, de trempe

non moins énergique et aussi forte de résolution que son fils, ne renoua jamais les relations rompues. Il en résulta que, de 1814 à 1825, ma vie s'écoula dans une claustration presque monacale. »

Pourquoi tout s'arrête en 1825 ? Car sa grand-mère meurt et le père décide d'envoyer le fils asocial au collège de Montauban ! Ce choc n'allait pas être moins rude que les précédents mais il nous éloigne de Lafrançaise donc je reviens à l'article de Beaurepaire.

2 Mary-Lafon calomnié

Suite de l'article de Beaurepaire-Froment

«Ce fut un beau triomphe que cette fête commémorative de Mary-Lafon à La Française. Même dans son pays natal, Mary-Lafon était non seulement oublié, mais méconnu. Mieux encore, on le calomniait, on en faisait je ne sais quel séide de l'empire, ce qui ne cadrait guère avec le caractère indépendant qu'on lui reprochait d'autre part, mais la mauvaise foi ne se pique pas de logique. Lors même que Mary-Lafon eût été le politicien pour lequel on voulait le faire passer, ceci n'importait point en l'occurrence, il n'y avait à considérer en lui que l'écrivain et l'érudit faisant honneur à son pays. Mais ce n'était pas le cas. Mary-Lafon fut simplement nommé bibliothécaire de Montauban sous l'empire, ce n'était pas sa faute si à ce moment ce régime existait. Après la chute de l'empire, sa destitution fut surtout le résultat de jalousies et intrigues locales. Je me proposais, s'il en était besoin, de «rounsa pel mourre de tout aqel canhun de pouliticayres», comme je l'écrivais dans l'Almanac Carsinol de 1907, la preuve de leurs mesquines stupidités.»

Dès le début de son texte, comme le faisait Mary-Lafon, Beaurepaire-Froment met les pieds dans le plat de la politique. Oui sa vie durant Mary-Lafon participa à la vie politique par diverses candidatures, par diverses campagnes qui le placèrent au cœur de la Révolution de 1830 découverte en arrivant à Paris, et celle 1848 qu'il voulait conduire en Tarn-et-Garonne !

Mais sous l'Empire il devient bibliothécaire de la ville de Montauban, point important car ainsi on y trouve les œuvres complètes de l'écrivain sans lesquelles je n'aurais pu me passionner pour son parcours. Aussi, les Républicains de 1870 vont lui reprocher cette concession au régime en place ! Des républicains qui n'annonçaient rien de bon pour leur république au vu des arguments infâmes qu'ils utilisèrent ! Il aurait détourné de l'argent public ! Etrangement, Mary-Lafon se retrouve d'accord avec l'autre écrivain de Lafrançaise, Léon Cladel, mais pour des raisons différentes.

Cladel en démocrate conséquent (donc Communard) va reprocher à son ami Gambetta d'avoir oublié la République une fois au pouvoir, et Mary-Lafon, en républicain modéré va reprocher au même Gambetta d'avoir vendu ses idéaux pour un plat de lentilles.

Pour comprendre Mary-Lafon gardons en tête qu'il glorifia toujours la grandeur de la noblesse contre l'arrivisme des bourgeois et la grandeur du peuple paysan et ouvrier contre le même arrivisme bourgeois pour qui l'argent est roi. Cette double position, comme pour Cladel, vont en faire des précurseurs de l'occitanisme et nous allons le vérifier avec la suite du discours de Beaurepaire (qui d'ailleurs tiendra le même, au sujet de Cladel).

Je veux donner un autre élément de sa biographie qui s'enracine encore à Lafrançaise pour expliquer son côté peuple :

« Malheureux en naissant, car on ne remplace pas celle qui nous a donné le jour, j'avais été confié aux soins d'une étrangère qui, par un singulier bonheur, ne vit pas en moi une occasion de lucre, mais un nouvel enfant. Je dois beaucoup, et la vie peut-être, à cette excellente femme, qui m'aimait d'un amour véritablement maternel ; aussi n'oublierai-je jamais son humble toit couvert de tuiles rouges, et la chambrette où je me réveillais avec tant de joie au chant joyeux du coq.»

Une fidélité de Mary-Lafon au peuple de sa nourrice !

3 L'arrivée de la langue d'oc

Tout en continuant de justifier Mary-Lafon «contre la sale politique» Beurepaire en arrive à la langue d'oc.

«J'allusionnais à une belle lettre adressée, le, 27 janvier 1872, à propos de Mary-Lafon, par Jules Janin à Saint-René Taillandier, secrétaire général de l'Instruction publique, et qui boutait les choses au point. Le bon sens et la justice ont fait tout seuls leur œuvre, sans qu'il ait été nécessaire de sortir le document. Ayant constaté l'injustice dont était victime le précurseur Mary-Lafon, je me jurai de la faire réparer. Après quinze années de lutte tenace, inlassable, cette haute joie m'a été donnée. A La Française, lors de la commémoration de l'écrivain, le quartier du Moulin-à-Vent, où se trouvait la maison natale de Mary-Lafon, était entièrement pavoisé ; dans les rues étaient plantés des centaines de chênes que reliaient des guirlandes. Pour fêter la mémoire d'un glorieux concitoyen, toutes les tristes querelles de clocher firent trêve à La Française et il y eut une enthousiaste union, comme on n'en rencontre pas souvent dans nos petites villes ou villages trop souvent infestés de sale politique. Je me vois encore, parlant en langue d'oc, en plein air, devant un vaste auditoire, une foule serrée emplissant la rue de la maison natale de Mary-Lafon, assistance composée surtout de paysans que j'interpelle d'une voix vibrante :

Pople de La Fransezo e del Carsi.

Je vois encore l'étonnement sympathique de la foule d'ouvriers et de laboureurs, captée, dominée, qui s'émerveillait de ce monsieur de Paris «en lévite» qui parlait aussi aisément qu'eux, et plus purement, leur langue natale.»

Mary-Lafon, sa vie durant va défendre la langue d'oc, celle de son temps, même «impure» comme celle de l'histoire et cette défense va débiter par un grand voyage à travers les pays d'oc pour la réalisation d'un livre étonnant sur le tableau de cette langue.

4 Hommage à Madame Nancy Mary-Lafon

Ce moment est important car en occitaniste conséquent Beaurepaire et Mary-Lafon s'interrogent sur l'amour.

« Je vois aussi les yeux pleins de larmes de l'admirable veuve de Mary-Lafon, âgée de soixante seize ans et presque aveugle, tandis que je lui rendais un hommage mérité et que la foule lui faisait ovation. Je traduis mon texte occitan : « Je veux rendre hommage à la femme de Mary-Lafon, à la noble veuve qui a gardé pieusement mémoire de son mari, et que nous apercevons parmi nous. En dépit de son âge pesant, et malgré que, pecayré! elle y voie à peine pour se conduire, elle n'a pas craint d'accomplir le long voyage de Paris à La Française, afin de se trouver à la glorification de celui dont elle fut et demeure la loyale compagne ! » »

Au risque de surprendre je case ici le «féminisme» de Mary-Lafon qui sera le premier à rendre hommage à Olympe de Gouges. Beaurepaire-Froment écrira beaucoup sur *le Midi socialiste* où va aussi écrire le Montalbanais Raoul Verfeuil qui à son tour rendra un hommage puissant à Olympe de Gouges en 1926. Oui, des Tarn-et-Garonnais rendirent hommage à la célèbre révolutionnaire avant qu'Olivier Blanc ne la sorte de l'oubli en 1980.

En 1860, *Le Courrier du Tarn-et-Garonne* publie, *La Ninon de 89* et Olivier Blanc, la référence sur Olympe de Gouges indique dans son dernier livre à la partie source :

« Mary-Lafon. « La Ninon de 89 » parue dans le journal l'Athénée du Midi (Montauban 1860, voir Fonds Forestié, archives du Tarn-et-Garonne). L'auteur dit s'appuyer sur des souvenirs locaux concernant sa célèbre compatriote. »

Page 29, il cite le début du texte en précisant que Mary-Lafon enjolive les souvenirs de sa grand-mère. Il ajoute ensuite que Mary-Lafon, en disant que le mari d'Olympe avait 60 ans se trompe car il a eu besoin d'une procuration de ses parents pour se marier. Or il s'appuie souvent sur une sorte d'autobiographie d'Olympe *Les Mémoires de Mme de Valmont* où celle-ci indique bien que son mari avait 60 ans au mariage ! Comme elle se rajeunit elle-même, elle doit vieillir le mari en question mais de combien d'années ? Mary-Lafon justement, discutant avec Ingres, parle aussi de procuration des parents du peintre pour un mariage éventuel à Rome quand il a plus de quarante ans.

Bien sûr, il y a une parenté entre les deux textes de Mary-Lafon, celui de l'Athénée étant cependant plus historique car il donne la liste des œuvres d'Olympe. Dans celui du *Courrier du Tarn et Garonne* un détail me prouve que si le style est très romantique, les sources n'en sont pas moins sérieuses. Il nomme Gautier, l'homme qui annonce la mort d'Olympe et ce Gautier a bel et bien existé et devait être très au courant de la question. Chef sans-culotte dans sa ville (pendant la terreur blanche il devra rester cloîtré chez lui pendant plusieurs mois) il a malheureusement été confondu, par Félix Castan, avec Gautier-Sauzin, auteur d'une pétition en défense de l'occitan qui fut un Girondin bon teint. En 1860, Mary-Lafon n'a pas pu croiser Gautier dans les livres d'histoire (même à ce jour il est si peu connu), il n'a pu le croiser que grâce à la mémoire populaire qui fut en permanence au cœur de son œuvre. La trajectoire d'Olympe, même si elle est brossée à grands traits sous forme romantique, correspond bien à la réalité.

Ce point nous renvoie à un autre déjà évoqué : la bibliothèque de Montauban qui possède toutes les œuvres d'Olympe de Gouges.

5 Mary-Lafon et sa position occitaniste

Venons-en au thème majeur de ce livre évoqué par Beaurepaire Froment:

«L'œuvre de Mary-Lafon est immense. Il fut poète, romancier, traditionniste, historien, philologue, auteur dramatique, aphoriste, polémiste, et dans chacune de ces branches laissa des œuvres intéressantes. Pour juger équitablement un homme, il le faut placer dans son temps et dans son milieu. Mary-Lafon appartient à l'école des érudits de la première moitié du XIX^e -siècle. Depuis, la science a fait des progrès, mais il est aussi déloyal que facile d'avoir l'air de dédaigner les devanciers sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes, les précurseurs qui ouvrirent la voie. Même dans l'œuvre d'érudition de Mary-Lafon, il reste bien des choses utiles à étudier.

Quant à son mérite littéraire, il est incontestable. Outre plus, il est et demeure le seul auteur qui ait écrit l'histoire du Midi dans son ensemble : **Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi** (1845 ; 4 vol. in-8°). Cet ouvrage suffirait à garder son nom auprès de la postérité, mais encore il faut ajouter, au point de vue historique, *Rome ancienne et moderne* (1863) et *l'Histoire d'Espagne* (1865) réalisant avec *l'Histoire du Midi* la trilogie des peuples frères méditerranéens. Ce n'est rien, Mary-Lafon a encore écrit quantité considérable de volumes divers historiques ou littéraires, dont « se pouïo bertadieromen aparia un fays à carga uno carreto », ainsi que je le disais à La Française. Davantage il ne faut oublier que de ce travailleur prodigieux il reste au moins autant d'œuvres inédites.»

Par la langue d'oc il a délimité une géographie dont il a décidé d'écrire l'histoire contre les principes mêmes de la recherche historique de son temps! Alors que tout tournait autour de l'histoire des rois, des guerres, de la nation française Mary-Lafon prétend à partir de politique, religion... et même de littérature, d'écrire une autre histoire !

Le projet est fou, et sa réalisation en quatre volumes, incroyable. Mary-Lafon va devoir procéder par inter-indisciplinarité ! Il n'enferme par les disciplines universitaires et qui plus est, il les lie entre elles ! Par sa méthode autant que par son contenu Mary-Lafon casse les codes. Bien sûr aujourd'hui, quand on peut prendre pour thème, le repos, le silence ou la fatigue, afin d'en écrire l'histoire, on mesure moins le choc produit par l'œuvre de Mary-Lafon ! Un travail où on devine tout de suite que les troubadours en seront le pilier !

Cette indiscipline Mary-Lafon s'en explique ainsi :

«Quelques personnes qui spécialisent tout et qui ne semblent pas comprendre que l'esprit puisse avoir une action multiple, se sont étonnées de me voir passer de temps à autre, des travaux de l'histoire ou de la philologie à des compositions de nature moins sérieuses. Si elles avaient bien voulu songer que l'intelligence est comme la terre qui a besoin pour produire de se renouveler, de changer souvent de culture et de semence, leur surprise aurait cessé. La variété dans le travail distrait, délasse et fortifie. Les rêves de l'imaginaire reposent des fatigues de l'érudition. En sortant du noir cimetière de la philologie, on respire avec joie sur la scène, et la poésie est douce au cœur froissé et rempli d'amertume qu'étouffe à travers les siècles, **le genou du plus fort.**» (1859)

Je ne conteste pas les mérites de la spécialisation sauf quand des spécialistes disent leur mépris de démarches comme celle de Mary-Lafon.

Par sa volonté de se situer d'un point de vue occitaniste, Mary-Lafon a été obligé d'aller pratiquement plus loin que sa conscience et plus loin que la conscience de son temps. Un pionnier plus qu'un précurseur ? Le précurseur suggère une voie que le pionnier du grand Far-West ouvre. Si Christophe Colomb avait écouté les théoriciens de la navigation il ne serait jamais parti. Il aurait pu aussi ne jamais arriver. Mary-Lafon fut un précurseur et une dernière comparaison nous permettra de préciser. Il s'agit de lire Mary-Lafon en parallèle avec un autre historien, Guizot. Ils sont à la fois très proches et très opposés. Guizot est plus vieux de 23 ans, ce qui n'empêche pas leurs ressemblances. D'ailleurs Mary-Lafon reconnaît que Guizot a mieux apprécié son œuvre d'historien, qu'elle ne l'a été dans le Midi. Guizot est l'image de l'intellectuel qui veut sortir de la révolution culturelle de 1830.

Il est un historien considérable et en même temps un homme politique. Il travaille ses idées et ne mesure leur valeur qu'à l'impact qu'elles ont sur le réel. Il ne recule pas face au présent, il ne rejoint pas les ultras, il ne prône pas un conservatisme à reculons. Il veut faire avancer sa propre classe.

A partir des mêmes idées (celles de la révolution de 1830 pour aller vite) Mary-Lafon tire d'autres conclusions car il se place du point de vue du Midi, de son peuple et de sa culture.

Et il dit bien pourquoi il fut conduit à ce choix. Il refuse l'érudition pour l'érudition. Il conteste la démarche de l'Université dont la méthode est jugée insuffisante.

«Je me suis proposé de donner à mon travail historique un but immédiatement utile»,

voilà pour la démarche à la Guizot : faire en sorte que le travail intellectuel se confronte directement au réel mais ensuite Mary-Lafon déclare :

«D'ordinaire on fait marcher de front l'étude du français et du latin ; eh bien ! pas un grammairien encore n'a paru soupçonner que la plus jeune de ces langues est la fille de l'autre et que par conséquent au lieu de les étudier séparément on devait les apprendre à la fois.»

6 Mary-Lafon et son action occitaniste

Mary-Lafon ne s'est pas contenté de montrer un chemin, il s'est mis au travail sa vie durant comme l'indique Beaurepaire-Froment:

«Mary-Lafon possède encore un autre mérite. C'est lui, le premier, qui patriotiquement voulut faire connaître, en dehors du monde savant, et vulgariser auprès du peuple méridional toutes nos gloires littéraires ou historiques occitanes. Il y employa sa vie entière, sa jeunesse aussi bien que sa vieillesse, sans compter sa fortune, et il poursuivit jusqu'à la mort son admirable tâche...

Mary-Lafon naquit, à La Française en 1810, c'est là qu'il grandit et devint jeune homme. Puis il partit pour Paris où il fit bellement sa trouée au soleil. Mais il demeura toujours un fidèle du pays natal et de sa langue : c'était un vrai fils de notre race carsinole tenace à ses caractéristiques et à ses attaches. On connaissait si bien la fidélité et le zèle de Mary-Lafon envers tout ce qui touchait le Midi, qu'à Paris on l'avait surnommé *le Midi fait homme*. Si Mary-Lafon resta longtemps à Paris, il n'y passa pas toute sa vie, il revint parfois au pays natal; c'est là qu'il voulut vivre lorsqu'il se fit vieux et c'est là qu'il mourut, en 1884, à Aussonnes, proche Montauban. Non seulement Mary-Lafon entendait notre langue populaire, la langue des aïeux, mais il la parlait couramment et encore l'écrivait, à preuve la pièce de vers *La Lengo del Brès*, que je lus au bon peuple de La Française qui se délecta à l'ouïr.

Toutes les idées qui se rattachent soit à l'histoire, soit à l'enseignement et à l'affranchissement de notre peuple occitan, molesté par la centralisation parisienne, à la défense et à la diffusion de ceux-ci, Mary-Lafon les a eues.

Dans le Périgord on voulut, il n'y a pas longtemps, dresser un monument au grand troubadour Bertrand de Born; mais, cinquante ans auparavant, Mary-Lafon avait écrit un roman historique sur Bertrand de Born et lancé l'idée d'ériger ce monument. »

Son action a été fondamentalement de traduire les grands textes occitans car son idée est simple : faire connaître à la France entière les textes des troubadours pouvait permettre de changer la France ! La France a toujours été pour lui une notion d'avenir, une nation à construire en prenant la mesure de ses diversités internes et de ses possibles liens avec l'Europe latine.

Pas plus qu'il ne faut enfermer l'histoire dans le localisme (un risque toujours fort en France) au nom de la langue occitane, il ne faut l'enfermer dans le nationalisme.

Voici sur la question la bibliographie de Mary-Lafon :

Les Aventures du chevalier Jaufre et de la belle Brunissende / trad. par Mary Lafon
Publication : Librairie Nouvelle 1856 . XV-139 p. 27 cm

Fierabras / trad. par Mary Lafon Publication : Librairie Nouvelle 1857 . XV-179 p.
26 cm

Le Chevalier noir / trad. par Mary Lafon Publication : M. Lévy frères | Librairie
Nouvelle 1876 . IX-145 p. 27 cm

Le Roman de Gérard de Roussillon Publication : Impr. de A. Chauvin 1858 . 74 p. ,
Extr. de la "Revue de Toulouse"

La Dame de Bourbon / Mary-Lafon Publication : A. Bourdilliat 1860 . XV-174 p. ,
Exempl. No 16 21 cm

La Croisade contre les Albigeois Publication : A. Lacroix, Verboeckhoven 1868 .
385 p. 25 cm.

Le Ramelet mundi de quatre flouretos / Goudouli Publication : Pap. 236 pp.

Discours prononcé au banquet de l'alliance latine / par Mary-Lafon Publication : P.
Privat 1878 . 12 p. 25 cm.

Patois / Mary-Lafon Publication : <S.l.> 1849 . 11 p. , Extr. de "Le Moyen Age et la
Renaissance : histoire et description des mœurs et usages, du commerce et de
l'industrie, des sciences, des arts, des littératures et des beaux-arts en Europe", sous
la dir. de Paul Lacroix, t. II, 2e partie 28 cm

7 Mary-Lafon et la voie latine

Voici, en suivant toujours Beaurepaire-Froment, ce que disait l'aïeul à l'assemblée de
l'Alliance Latine, à Montpellier, le 26 mai 1878 :

« « Une alliance étroite, indissoluble et fraternelle dans la vérité de ce mot, doit se
former entre tous les peuples enfants de la race latine. C'est une confédération
nouvelle à créer par l'idée et le cœur ; une fédération fondée sur l'autonomie,
l'indépendance, la liberté et le bonheur de chacun des peuples unis, non pour la
guerre et la conquête, mais pour la défense, l'intérêt commun et le progrès
réalisable dans l'ordre physique et moral de l'humanité..... Voilà l'œuvre grande et
sacrée, celle qui exige tous les efforts de notre intelligence et qui réclame toute
notre ardeur, notre activité, notre patriotisme; celle qui a pris les quarante-huit
années les meilleures de ma vie et à laquelle je serai heureux et fier de consacrer
les jours qui me restent. »

On voit, par tout ce que je viens d'écrire, que Mary-Lafon fut un précurseur de
toutes les idées qui commencent huy à se répandre dans le Midi et qui seront le
salut de notre race. Mary-Lafon est désormais entré dans la gloire du souvenir. Sa
ville et son pays natal conserveront avec piété sa mémoire. A La Française, un
buste très vivant placé à la mairie, dû à Félix Bouisset qui se révéla excellent
statuaire, une rue portant le nom de l'écrivain, et une plaque commémorative sur
l'emplacement de sa maison natale, garderont auprès des générations futures le
nom de Mary-Lafon.

Voici l'inscription de la plaque :

A MARY-LAFON

(1810-1884)

A l'apostoul Mejournat

l'Escolo Carsinolo

A l'écrivain Français

l'Académie de Montauban | la Société Ingres

Voilà qui est bien, mais il reste peut-être quelque chose à faire... à moins que cela
ne soit déjà fait. Par une lettre en date du 20 mai 1910, M. Charles Capéran, maire
de Montauban, voulait bien m'informer qu'à la suite de ma proposition, le Conseil
Municipal avait décidé de donner à la rue Saint-Georges, qu'habita Mary-Lafon, le
nom de l'écrivain : « Cette proposition a été adoptée par l'unanimité-du Conseil et
sera ratifiée à notre prochaine séance publique qui aura lieu vers la fin du mois. »
Depuis, je me suis pas arrêté à Montauban, et j'ignore si le Conseil Municipal a
donné suite à sa décision. Au cas négatif, ce n'est sans doute là qu'une
négligence..... coupable il est vrai.

Le Conseil Municipal de Montauban n'aura pas la déloyauté de se déjuger publiquement, et en donnant à la rue Saint-Georges le nom de Mary-Lafon il ne fera qu'accomplir une œuvre de justice à l'égard de l'écrivain et du fervent Occitan qui honore sa province natale. Le cas échéant, que d'Escolo Carsinolo veille à la prompte réalisation de ce dernier hommage envers Mary-Lafon : c'est son devoir. »

Au sujet de Paul de BEAUREPAIRE-FROMENT

Je pourrais consacrer un livre à De Beaurepaire-Froment, qui dès sa sortie du collège a, comme Mary-Lafon, consacré un temps à arpenter le Midi pour récolter les Chansons populaires du Quercy. Il écrit :

« Au mois d'octobre 1890, je fus fort surpris de trouver à la bibliothèque de Moissac les Chansons Populaires du Bas-Quercy, parues en 1889, et dont l'auteur M. Emmanuel Soleville, venait de faire don. Il est heureux que j'aie fait cette découverte, car sans cela j'aurais publié dans le volume que je donnerai bientôt, une foule de chansons qui se trouvent déjà dans le livre de M. Soleville. On aurait crié au vol, au plagiat, et pourtant je les aurais eues tirées de mes manuscrits. Voilà comment se font quelquefois les réputations. »

L'idée latine

En 1950 Roger Barthe publie : *L'idée latine*, livre réédité en 1962. Le précurseur s'appelle Claude François Lallemand (1790-1854). Etrangement l'auteur ne mentionne à aucun moment Mary-Lafon dont le texte ci-dessous nous rappelle qu'elle était la sienne « idée latine ».

Je reprends ici en entier le texte de Mary-Lafon cité dans le chapitre précédent.

Discours prononcé au Banquet de l'alliance latine par Mary-Lafon

BM de Toulouse LmC 2824

MESSIEURS¹,

La famille méridionale m'est toujours apparue comme un arbre immense dont les branches et les rameaux vingt fois séculaires, représentés par nos divers dialectes, couvrent la plus belle partie de l'Europe et s'étendent par delà montagnes et mers, en touchant les monts Carpathes jusque sur les îles et le littoral Sud du Nouveau-Monde. Les racines de cet arbre si vigoureux, si vert encore malgré les orages et les siècles, plongent dans le vieux sol romain.

C'est la sève du peuplier capitolin qui circule sous son écorce. Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Suisses-Romands, Roumains, libres citoyens des Républiques hispano-américaines, nous sommes tous, à titre égal, les fils de cette grande Rome qui en tombant, comme une tour trop élevée, sous le poids de sa taille colossale et l'assaut brutal des Barbares, nous a laissé ce qu'elle avait de plus beau, de plus pur, de plus précieux : ses lois, sa littérature et sa langue. Sa langue surtout admirable lien, chaîne impérissable, immortelle, qui brave le fer et la rouille du temps, car elle est rivée à un anneau que nulle force humaine ne peut briser ni arracher, le cœur des peuples !

Remarquez, Messieurs, que si je dis la langue de Rome, c'est que malgré les transformations qu'elle a subies, les tournures, les formes grammaticales, les mots qu'elle s'est assimilés selon les temps et les lieux, le fond est resté le même : à tel point qu'aujourd'hui un paysan du Midi peut comprendre facilement un Espagnol, un Italien, un Portugais.

Que faut-il conclure de cette double communauté d'origine et de langue ? ce que tout le monde se dit : qu'une alliance étroite, indissoluble et fraternelle dans la vérité de ce mot, doit se former entre tous les peuples enfants de la race latine. C'est une confédération nouvelle à créer par l'idée et le cœur ; une fédération fondée sur l'autonomie, l'indépendance, la liberté et le bonheur de chacun des peuples latins unis, non pour la guerre et la conquête, mais pour la défense, l'intérêt commun et le progrès réalisable dans l'ordre physique et moral de l'humanité.

Je sais bien qu'à la longue, toute idée juste fait son chemin, comme ces graines que le vent prend au passage et va semer sur un autre sol où elles germent. Les idées portées par le souffle de la Presse, bien autrement puissant que les ouragans des Antilles volent où il faut et donnent fruit. Si donc, les millions de nos frères latins épars dans les deux hémisphères pouvaient lire ce qui a été excellemment écrit ou entendre ce qui se dit ici, nul doute, que le but ne fut vite atteint, mais il ne peut en

¹ Ce discours improvisé le 26 mai 1878 à Montpellier au bruit des applaudissements et sorti tout chaud, pour ainsi dire, de l'âme de l'historien du Midi, dont les sympathies de ses auditeurs doublaient l'autorité et l'énergie, ne sera pas inutile, nous l'espérons, à l'éclosion de cette grande idée de la fédération latine.

être ainsi. Quelque activité d'autre part qu'aient déployée ceux qui se dévouent à l'œuvre, ni par votre presse trop restreinte, ni par la parole, on n'obtiendrait de longtemps, de fort longtemps, le résultat que nous espérons. Bien des têtes noires encore deviendraient blanches, bien des tombes se fermentaient sur des fronts qui sont jeunes, avant que toutes les mains de nos frères fussent unies sous le drapeau latin. Il est donc nécessaire, il est indispensable d'organiser une propagande qui s'exerce largement du haut en bas de l'échelle sociale. Je ne crois pas qu'on puisse compter, sauf dans les États républicains, sur l'appui des gouvernements. Ils seraient aussi intéressés que leur peuple à la formation de la fédération latine, mais préoccupés d'intérêts particuliers, les gouvernants oublient souvent et sacrifient même au besoin ceux des gouvernés; il y aura pourtant, je l'espère, d'heureuses exceptions. Le chef par exemple de la noble nation qui porte encore à la poitrine la marque profonde, la marque sanglante des clous de la botte germanique imprimés sans pitié pendant des siècles, ne peut pas oublier ce cruel martyr et laisser sa main dans celle des bourreaux ! Devant l'Europe, devant l'histoire, devant sa conscience et son peuple, non il ne le peut pas !...

Et cette héroïque voisine si forte, si belle, si glorieuse dans le passé, qui, semblable à l'Adamastor du poète posait un de ses pieds géants sur l'Ebre, un autre sur le Rhin, et tenait dans ses bras robustes l'Autriche, la Hollande, les Flandres, Naples, et le Nouveau-Monde; cette Espagne si grande, si énergique dans nos temps modernes quand, secouant le sommeil de plomb qui l'engourdissait depuis tant d'années, elle s'éveilla en sursaut sous l'épée de Napoléon, bondit de colère et engagea contre ce géant des batailles, une lutte que la valeur, la fierté, la mâle constance de ses fils ont rendue immortelle; l'Espagne où le mot de Louis XIV qui n'était alors qu'une jactance est aujourd'hui, grâce au télégraphe et à la vapeur, une vérité; où la voie lactée, ce chemin céleste qui guidait jadis les pèlerins au tombeau de saint Jacques, va être remplacée par la voie lumineuse du progrès et de la liberté, l'Espagne sera la première à donner la main à ses sœurs.

Ni le Danube, ni les Alpes, ni le Jura, malgré leurs hautes cimes et leurs neiges, ni les Océans, malgré leur immensité, n'empêcheront les Suisses-Romands, ces braves Vaudois que j'ai vus de près et que j'aime ; les Roumains, ces martyrs de l'ambition russe et des cruautés ottomanes, et les Latins de l'Amérique du Sud de serrer le lien fraternel.

Voilà l'œuvre grande et sacrée, celle qui exige tous les efforts de notre intelligence et qui réclame toute notre ardeur, notre activité, notre patriotisme : celle qui a pris les quarante-huit années les meilleures de ma vie et à laquelle je serai heureux et fier de consacrer les jours qui me restent. Et que la grandeur, les difficultés de la tâche ne vous découragent pas ! le succès est comme la fortune, il naît quand on doute, grandit lorsqu'on désespère et arrive au moment où l'on ne comptait plus sur lui. Je fus l'un des apôtres les plus fervents, les plus ardents de la réforme électorale. A pareille époque, presque à pareil jour, je disais aux huit cents délégués du Midi, réunis au banquet de Gramat, qui m'avaient appelé à l'honneur de les présider. Courage ! nous toucherons bientôt au but ! Quelques années s'écoulèrent sans que ma prédiction parût vouloir se réaliser. Pendant ce temps, et quand la défaillance commençait à glacer les âmes, le vaccin réformiste, si vous me passez l'expression qui ne peut être déplacée dans la reine des cités médicales, le vaccin réformiste s'inoculait peu à peu dans les veines du corps électoral.

L'éruption, vous la connaissez, c'est le suffrage universel. Or, je peux vous l'affirmer par ma propre expérience et l'aveu de mes illustres chefs et amis, François Arago, Marrast, David d'Angers, les plus convaincus ne furent pas les moins surpris.

N'oublions pas, car il faut se préparer à tout en marchant au combat, qu'aux heures de la désespérance et de la défaillance s'ajoute encore celle de la déconvenue. **La moisson ne mûrit pas toujours pour ceux qui l'ont semée, dix-neuf fois sur vingt le grain revient par droit d'intrigue et de médiocrité aux ouvriers de la onzième heure.** Mais qu'importe pourvu que l'idée triomphe ?...

Oui, qu'importe que demain vole la victoire aux vainqueurs, si après-demain la reprend et la rend à ceux qui les suivent? Je vous redirai donc comme à Gramat, courage et bon espoir ! La cause est si belle, d'ailleurs, et si glorieux le but, que nous trouverons en chemin de bons, d'utiles auxiliaires et peut-être des forces qui paraissent bien loin de nous. L'évolution des choses humaines, si étrange et si inattendue parfois, n'étonne que ceux qui ne savent pas lire à la lumière de l'histoire. L'homme, en effet, ne change pas, car sa nature est immuable, il a toujours les mêmes passions et dans le cercle de la vie, les mêmes intérêts. En tournant sur le même pivot, ces intérêts et ces passions, souvent à mille ans de distance, ramènent des événements identiques. Qui nous eût dit que nous verrions renaître dans ce siècle la vieille querelle des Blancs et des Noirs² ? La voilà pourtant ressuscitée! Voilà en 1878, comme en 996, comme en 1300; l'Empereur et le Pape en présence. L'Empereur, c'est-à-dire le despotisme militaire, ce boa d'outre-Rhin, qui veut tout enlacer dans ses anneaux monstrueux, tout absorber dans sa gueule énorme, et la plus haute idée morale de l'homme représentée par un vieillard bien faible aujourd'hui, mais qui serait bien fort s'il se tournait un jour vers nous.

Supposons, en effet, Messieurs (une supposition n'engage à rien et ne coûte pas davantage), supposons que la croix redevenue ce qu'elle fut dans l'origine, un symbole de liberté, de progrès, de résistance à l'oppression, fût arborée par une forte main sur la coupole de Saint-Pierre en face et en défi de l'aigle de Berlin qui ne tient dans ses serres qu'envahissement, violence et servitude : Pourquoi, du moment où les hommes du Nord suivent passivement le vol de cet aigle sinistre et sont Gibelins, les hommes du Midi qui préfèrent la liberté ne seraient-ils pas Guelfes ? Ce fut le vœu de tous les grands patriotes italiens. Doit-il rester à l'état de rêve ? C'est le secret du temps qui le garde, j'en ai bien peur, pour les générations futures. En attendant, Messieurs, ne comptons que sur nous et à l'oeuvre résolument ! Nous sommes en marche, il ne faut ni s'arrêter ni aller au pas. Plus cette idée de la fédération latine est grande et belle, plus il faut déployer une énergie, une activité, une ardeur en rapport avec son utilité et son importance. Que chacun de nous prépare, pour une réunion prochaine, le plan d'une vaste organisation embrassant tous les fils latins du midi de l'Europe et de l'Amérique. Une fois ce plan mûri et arrêté, il ne tardera pas à passer du domaine de la théorie dans celui des faits. C'est pierre à pierre qu'on a bâti le Colisée. Si chacun apporte la sienne le monument s'élèvera, il n'est que temps d'y travailler d'ailleurs ! quand de partout les enfants des brouillards et des ténèbres nous menacent d'un nouveau joug, ils doivent s'appeler de tous les points du globe et s'unir les fils du soleil et de la lumière ! S'ils répondent, comme tout porte à l'espérer, à notre appel, une magnifique fédéra-tion se formera,

² Welfen et Wiblingen (Guelfes et Gibelins).

et alors, Messieurs, on verra deux bannières dans le monde, l'une sombre, sanglante, et portant en lettres de fer la devise du despotisme :

LA FORCE PRIME LE DROIT !

l'autre éclatante, pure comme l'azur des cieux, et laissant flotter dans ses plis superbes, écrite en lettres d'or, la devise de l'avenir :

LE DROIT VAINCRA LA FORCE !

Toulouse, imprimerie Paul Privat rue Tripière, 9.

L'idée religieuse

Au cœur de son premier monument, *l'histoire politique, religieuse, littéraire du Midi de la France*, on y découvre l'histoire religieuse. La position de Mary-Lafon fut telle qu'il a été pris pour un protestant³, lui qui fut catholique toute sa vie ! Pourquoi cette méprise ? Au moment de son décès le très catholique Edouard Forestié indique :

« Mais nous tenons à dire, laissant de côté les opinions politiques de l'auteur, qu'il a été un travailleur érudit, un chercheur infatigable et un littérateur distingué. »

Forestié ne laissa pas seulement de côté les opinions politiques de Mary-Lafon mais aussi les opinions religieuses que d'ailleurs Beaurepaire-Froment a lui aussi oubliées.

Or deux livres feront une immense polémique : *Mille ans de guerre entre Rome et les Papes* et *Pasquin et Marforio*. Ce dernier est juste une compilation de phrases que des citoyens écrivirent voici des siècles sur les statues romaines de Pasquin et Marforio que Mary-Lafon a pu recopier dans les archives du Vatican où il accéda par un subterfuge.

Encore une fidélité occitaniste de Mary-Lafon au grand Lamennais de sa jeunesse. Mary-Lafon combattit les papes au nom d'une réelle religion catholique et c'est ce combat contre les papes qui le fit passer pour un protestant. Quand on dénonce la guerre de l'Eglise contre les Albigeois comment pourrait-on ensuite glorifier les papes ?

Puis viendra la guerre contre les protestants.

Mary-Lafon écrira *Montauban ville protestante* un livre qui inquiétait avant sa sortie :

« 19 avril 1862

La correspondance parisienne annonce en ces termes la publication d'un nouvel ouvrage de notre compatriote M. Mary-Lafon : « Il paraîtra cette semaine chez Amyot un livre qui, bien que composé dans le calme et le silence, aura toutes les apparences d'un ouvrage de circonstance. C'est le mandement de Monseigneur de Toulouse qui aura été pour ainsi dire la cause du succès d'à-propos qui l'attend. Ce livre, écrit par M. Mary-Lafon, s'appelle *Histoire d'une ville protestante*. C'est, en effet, une suite de récits fort curieux concernant la ville de Montauban. Il y est question des guerres religieuses à différentes époques, et, grâce à sa patience, l'auteur a pu retrouver des documents extrêmement précieux. On cite entre autres un journal de Louis XIII, rédigé jour par jour, des épisodes inédits des tentatives de Montluc sur la ville de Montauban. M. Mary-Lafon a même eu le bonheur de mettre la main sur quelques papiers inconnus jusqu'ici qui datent du Consulat de Napoléon Bonaparte. Comme étude historique, cette nouvelle publication ne peut manquer de piquer vivement la curiosité. »

Le livre va bénéficier d'une première présentation reprise sur *Le Courrier du Tarn-et-Garonne*:

³ Amiras n°1 janvier 1982 Ph. Martel, p. 6 : « Ajoutons qu'il est protestant.... »

« 21 juin 1862

Nous lisons dans le Constitutionnel :

« Si l'intérêt qui s'attache à une œuvre savante longuement méditée, habilement construite, vivante et pleine de couleur, suffit pour assurer la prospérité d'un livre, nous croyons pouvoir garantir un éclatant succès à l'ouvrage que M. Mary-Lafon vient de faire paraître chez l'éditeur Amyot. Ce livre, *Histoire d'une ville protestante* (Montauban), réunit au mérite des ouvrages faits à loisir et sérieusement étudiés de l'auteur de Rome ancienne et moderne, un intérêt d'autant plus piquant et plus vif qu'il est dû à un sujet entièrement nouveau. C'est dans les archives de Montauban, de Castres et de Montpellier, de Nîmes et dans le riche dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale et de la rue du Chaume, que M. Mary-Lafon a recueilli les documents inédits qu'il met aujourd'hui en lumière. Un récit rapide, animé, éloquent, reproduit la véritable couleur des événements au XVI^e et au XVII^e siècles et la mâle physionomie des réformateurs à ces deux époques. On revoit ces vaillantes générations trempées dans le sang et dans le feu : il semble qu'elles soient sorties de leurs tombes avec leur courage intrépide, et même leurs passions, et qu'en ressuscitant dans ce livre elles font entendre leur cri de guerre, comme les morts de la ballade sur les anciens champs de bataille. P. de Troimonts. »

Et voici à présent une présentation plus globale :

3 juillet 1862

Histoire d'une ville protestante,
PAR M. MARY-LAFON.

C'est, nous devons le dire, avec une certaine inquiétude et une grande appréhension, que nous avons ouvert ce nouveau volume, dû à la plume toujours jeune et toujours brillante notre érudit compatriote. Pourquoi le tairions-nous ?... Le frontispice du livre nous avait déplu. Ce titre ambigu : Histoire d'une ville protestante, coïncidant avec le raccourci d'une action historique qui, pour être dignement racontée, exigerait plusieurs volumes, semblait cacher à nos yeux une arme au service des passions du moment; un instant nous avons cru flairer le pamphlet légèrement vêtu en partisan sous la casaque héroïque du XVI^e siècle.

Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste, que nos préventions se sont bien vite dissipées. Mais nous ne voudrions pas qu'on inférât de nos paroles que nous repoussons à priori le pamphlet de notre littérature. Par sa verve railleuse, son style incisif, son esprit éminemment gaulois, il y occupe une trop belle place, pour ne pas avoir largement acquis ses droits de cité dans notre société française, où chacun, dans la mêlée confuse des idées et des opinions, éprouve l'incessant besoin d'avoir l'esprit vif à l'attaque, alerte à la riposte.

Certes, avec son talent primesautier, sa plume acérée et mordante, la vive allure de ses saillis improvisées, nul mieux que ce vaillant esprit qui a nom Mary-Lafon, ne possède les qualités essentielles à ce genre de polémique qu'ont illustré tour-à-tour Voltaire, Beaumarchais, P.-L. Courier et Cormenin; aussi serions-nous les premiers à applaudir à chacune des étapes qu'il ferait en si bonne compagnie. Mais il est des sujets qu'on ne doit aborder qu'avec un respect filial. L'homme de lettres qui se pose en historien, outre et par cela même qu'il accepte une espèce de sacerdoce, s'impose d'avance l'obligation d'être un peintre sérieux, un grave moraliste, un juge impartial

; et ces qualités doivent être d'autant plus accusées chez lui, que c'est l'histoire de son pays natal qu'il se propose de dérouler à nos yeux.

L'historien du *Midi de la France et de Rome ancienne et moderne*, s'est montré dans ce nouvel ouvrage digne de son sujet, digne de lui-même. On peut même dire qu'il s'y est surpassé tant son style est ferme et coule de source, tant on est pénétré de l'accent vrai qui jaillit de son cœur, tant on sent qu'il s'identifie à son œuvre et qu'il la caresse avec amour.

M. Mary-Lafon prend soin de nous raconter, dans une chaleureuse préface, que son *Histoire d'une ville protestante* n'est qu'un épisode détaché d'une grande histoire des guerres religieuses en France, dont il a longtemps et patiemment colligé les matériaux et qui a été l'objet des préoccupations de toute sa vie.

Cela nous explique comment, quoique dans le cadre restreint d'une monographie, l'écrivain n'a pas donné plus de développements à son drame; et pourquoi, laissant dans l'ombre tout ce qui est purement d'érudition, il s'est borné à placer sous nos yeux un tableau saisissant et vrai, dans lequel vivent et se meuvent, dans leur relief héroïque, ces fortes et vaillantes générations des XVI^e et XVII^e siècles, qui, comme il le dit lui-même, trempées dans le sang et le feu, ressuscitent dans son livre avec leur courage intrépide, leur foi enthousiaste, leurs haines même et leurs passions; et font entendre, comme les morts de la ballade, sur les anciens champs de bataille, leur cri de guerre, le choc des armes et le chant de ces psaumes qui les menaient à la victoire.

La ville protestante dans laquelle viennent se concentrer et se résumer en quelque sorte les idées, les tendances, les agitations de cette époque tourmentée et en travail d'émancipation, n'est autre que Montauban. En France, où les tronçons féodaux sont absorbés aujourd'hui dans la grande unité politique; dans notre France moderne et civilisée, combien peu d'hommes ont entendu parler de cet antique boulevard de la réformation et de ses annales, enveloppées déjà d'un crépuscule légendaire; qui la connaît cette cité libre et fière entre toutes, que le génie de l'indépendance visita au berceau, et qui, dès ses premiers pas, dans le grand mouvement de l'affranchissement des communes, dans la guerre des Albigeois, et sous la domination des Anglais au XV^e siècle, se montra constamment fière et digne, courageuse et patriote, animée du plus saint enthousiasme pour la liberté?... Evidemment, personne ne se souvient de sa vieille gloire. Personne, si nous en exceptons quelques rares montalbanais, à la tête desquels tout le monde nommera notre savant et patient archiviste, M. Devals, qui, en étudiant avec amour ces titres consignés dans de vieilles archives, ont gardé dans leur cœur le culte de la mère-patrie. Aussi, croyons-nous que M. Mary-Lafon fait une œuvre patriotique, un acte de justice et de réparation, en restituant à Montauban la place qui lui appartient parmi les gloires nationales.

L'historien ne fait qu'effleurer dans un rapide tableau rétrospectif les premières luttes de nos aïeux. Elles ne furent pourtant ni moins héroïques ni moins fécondes que celles qui les suivirent; mais, fidèle à son titre, il n'a pas voulu sortir du cadre qu'il s'était tracé lui-même. Il avait à nous retracer les agitations sanglantes qui précédèrent la conquête de la liberté de conscience, et il l'a fait avec bonheur.

C'était pour un montalbanais catholique une tâche bien délicate d'avoir à raconter les origines du protestantisme à Montauban. Un écueil se présentait qu'il semblait bien difficile d'éviter. N'y avait-il pas à craindre de froisser des susceptibilités personnelles; et en les froissant, de raviver les haines à peine éteintes de deux partis

religieux qui, quoique effacés par les progrès de la civilisation et l'apaisement des esprits, n'en restent pas moins debout?...

M. Mary-Lafon s'est tiré de cette situation périlleuse qui aurait effrayé tout autre que lui, non pas en homme d'esprit, ce qui lui eût été facile, mais en véritable historien. Il ne se montre ni catholique ni protestant. Il laisse parler éloquemment les faits en les appuyant sur des textes irrécusables; il ne laisse dans l'ombre aucune injustice, aucune violence de quelque côté qu'elles arrivent; il stigmatise le vainqueur quel qu'il soit lorsqu'il abuse de sa force, il relève le vaincu chaque fois qu'il succombe sous le poids d'une trahison, et on le voit conserver la même sérénité de jugement quand les temps changent et que les rôles des adversaires sont intervertis.

C'est cette impartialité sévère qui éclate à chaque page du livre, que nous tenons surtout à constater ici. Privée de cette qualité essentielle, une œuvre historique de cette portée pourrait peut-être avoir quelque succès ailleurs, mais à Montauban elle n'aurait trompé personne, et catholiques et protestants l'auraient rejetée avec mépris. Elle a été au contraire accueillie avec une grande faveur, et c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Nous n'essaierons pas d'analyser une action qui échappe à l'analyse par la multiplicité de ses aspects et la diversité des événements imprévus qui en marquent les péripéties. Il faut les lire dans le texte, ces pages qui sentent la prière et la poudre; il faut surtout lire et relire la partie vraiment épique de cette histoire; ce fameux siège de 1621, que Louis XIII fut obligé d'abandonner honteusement après trois mois d'efforts et d'assauts inutiles, en laissant 16000 cadavres au pied de nos murailles. Là, vous ferez connaissance non pas seulement avec de rudes soldats, mais avec des hommes, des hommes honnêtes, nobles et braves par le cœur, que les circonstances difficiles transformèrent en grands citoyens et en hommes antiques : Rohan, Dupuy, le grand consul, l'héroïque Chamier; et ces femmes, nos mères, plus héroïques encore que les hommes, dont l'épopée devrait immortaliser le dévouement.

En résumé, l'ouvrage de M. Mary-Lafon est une œuvre nationale, où percent à chaque page le patriotisme et les sympathies de l'auteur.

De vieille et bonne souche montalbanaise, élevé dans nos murs, et y revenant avec bonheur toutes les fois que pour reprendre haleine, après quelque rude travail, il quitte la capitale, M. Mary-Lafon n'a perdu aucune occasion de glorifier Montauban. Ses concitoyens, nous en avons la certitude, se montreront reconnaissants, car dans le livre d'or de l'histoire les titres immortels de notre cité n'ont jamais brillé à une plus grande lumière, et l'histoire d'une ville protestante est désormais pour nous un livre populaire, un livre de famille. Jules Lacroix.

J'ai repris cette longue citation qui me semble honnête mais qui cependant ne va pas à l'essentiel. Voici une autre citation de Mary-Lafon qui montre sa lecture «politique» de la question qui lui permet d'être «objectif»:

« Dans ce triple assassinat empreint de toute la rudesse de ce siècle de fer se révélaient violemment les trois intérêts qui divisaient la Réforme :

- L'intérêt religieux passionnant le peuple et les ministres,
- L'intérêt de la noblesse et des soldats qui vivaient de la guerre civile,
- L'intérêt des cités municipales dont la bourgeoisie s'était enrichie des biens du clergé et affranchie de tout contrôle sous l'autorité nominale du roi. »

Il n'y avait pas seulement les catholiques contre les protestants mais plusieurs formes de catholiques et de protestants et je pense qu'il a tout à fait raison en

distinguant les questions religieuses, militaires et économiques. Il fera de même en ce qui concerne la Croisade contre les Albigeois qui ne faut pas seulement une guerre entre le sud et le nord et pas seulement une guerre religieuse vu qu'il y avait un aspect politique d'où la distinction «albigeois» et «cathare».

L'idée de la traduction

Mary-Lafon nous dit de Beaurepaire a écrit en occitan mais bien peu à ma connaissance si bien que je ne peux citer une seule ligne. Il a surtout traduit conformément à son objectif de toujours : changer la nation française en lui faisant mesurer la richesse historique de sa branche méridionale.

Cette stratégie de traducteur s'est bien sûr heurté comme toujours, aux même bons esprits, comme en témoigne cette anecdote reprise du *Courrier du Tarn-et-Garonne*. Il est à la fin de sa vie et il veut publier sa traduction de Goudouli.

27 avril 1882

Nous lisons dans *le Messenger de Toulouse* :

Notre vaillant confrère Mary-Lafon de Montauban avait demandé au Conseil général de la Haute-Garonne une somme de 2,500 francs pour éditer la traduction des œuvres de notre charmant poète Goudouli. Le Conseil a mieux fait que cela. Il a transformé l'idée de M. Mary-Lafon et a décidé de publier une édition populaire des œuvres du poète, qui sont, comme on sait, en langue *moundino*. Une commission a été nommée à cet effet. Nous félicitons le Conseil de son initiative. Goudouli n'a pas besoin d'être traduit: il faut le lire dans son idiome : naïf et pittoresque, dans ce joli «toulousain» d'autrefois, que les locutions françaises envahissent malheureusement, mais que le peuple comprend encore et admire. A notre avis, puisqu'on y est, il serait bon de publier deux éditions: l'une, sur beau papier et de luxe; l'autre, de belle apparence aussi, mais de format modeste et populaire. Les riches, les bibliophiles et les amateurs paieraient la première, dont la vente servirait, sans trop grandes dépenses pour le département, à couvrir les frais de la seconde. Et les deux ne chômeraient pas dans les librairies. Toutes les éditions de Goudouli sont aujourd'hui épuisées. La première édition monte à un prix fou dans les ventes. Les autres, très rares aussi, sont très chères — même celle qui fut publiée en 1842. Goudouli n'a pas besoin d'être traduit: il faut le lire dans son idiome... »

uis finalement nous apprenons ensuite : 12 mai 1882

« Notre savant et sympathique confrère. M. Mary-Lafon, de Montauban, vient de terminer la traduction en vers français des œuvres patoises de Goudouli. Ceci nous amène à proposer un amendement au projet récemment adopté par le Conseil général de la Haute-Garonne, En dehors de l'édition populaire des œuvres de Goudouli, en langue vulgaire, destinée aux Méridionaux, pourquoi ne publierait-on pas, aux frais du département, une autre édition destinée à faire connaître aux Français du Nord l'admirable poète toulousain ? Cette édition contiendrait, en regard du texte patois, une traduction française. Et puisque M. Mary-Lafon vient d'en terminer une, c'est celle-là que nous proposons. L'autre jour, le vaillant écrivain a bien voulu nous lire quelques strophes de sa traduction de l'Ode sur la mort d'Henri IV. C'est merveilleux de précision, d'harmonie, de poésie et de sincérité. Allons! messieurs les conseillers généraux, achevez votre œuvre. Nous vous garantissons que les deux éditions s'écouleront facilement et dédommageront amplement la caisse départementale des frais de l'entreprise. »

Mary-Lafon meurt deux ans après et si le manuscrit de son travail est à la BM de Montauban je n'ai pas connaissance qu'il ait été transformé en livre.

L'idée fantaisiste

Pour se lancer dans sa vie littéraire, son père lui avait donné des lettres de recommandation et voici ce qu'il dit de la troisième :

« Il m'en restait une troisième sur laquelle mon père fondait de hautes espérances, elle s'adressait à un grand dignitaire de la franc-maçonnerie. En me la remettant, pour me donner une idée de l'importance et du pouvoir de la confrérie mystérieuse, l'auteur de mes jours m'avait dit :

- Tu vois bien cette lettre. Elle passerait par les flammes, elle serait emportée par les vents, elle tomberait dans les flots et arriverait, malgré tout, à son destinataire.

Mon père avait trop parlé. Après deux voyages blancs au fond de Passy, où demeurait le dignitaire, son discours me revint en passant le pont d'Iéna, et je mis la lettre à la poste dans la Seine, bien moins exacte que la mère de nos facteurs, la Seine ne la remit pas. L'acacia perdit une feuille et il doit peu la regretter, le fils de mon père étant né trop indépendant pour se plier au joug des sociétés occultes. »

Un esprit indépendant toujours près à rire. Un livre ne suffirait pas à énumérer ses plaisanteries aussi retenons seulement qu'en 1830 en arrivant à Paris, par le nom qu'il se donne, Mary-Lafon, on a à l'oral le nom d'une femme quand George Sand se faisait homme !! Par la suite, sa vie de chercheur sérieux, sera parsemée de farces si bien que le 12 septembre 1868 *le Courrier du Tarn-et-Garonne* publie cet entrefilet :

« M. Mary-Lafon a adressé la lettre suivante au Messager de Toulouse : Mon cher Confrère, On vous a mal informé en vous disant qu'il allait paraître, à Montauban, un journal intitulé : *La Fantaisie*, dont j'étais le fondateur et le rédacteur en chef. Je ne participe à cette publication, qui a pour pères, m'a-t-on dit, deux jeunes gens d'esprit et de cœur, que par des vœux pour leur succès. Agréez mon salut le plus cordial. Mary-Lafon. Montauban, le 11 septembre 1868. »

A lire les quelques numéros de ce journal il est aisé de vérifier, même sans la signature, que Mary-Lafon y apporta son aide comme à un autre journal local mais sérieux : *Revue du Tarn-et-Garonne*.

En tant qu'historien romantique Mary-Lafon aurait pu, comme tant d'autres, célébrer le culte du grand homme, mais il cultiva le culte du rire et en cela aussi il était un bel occitaniste. Face au sérieux de l'histoire de France et ses héros, le Midi n'a pu proposer que l'art de la comédie.

Conclusion :

Dans son livre, *Une mort qui n'en finit pas ?* MARPOC, 1990, René Merle en conclusion de la première partie évoque une lettre de Mary-Lafon dans *l'Athénée de Provence* le journal où il pourra publier sa présentation d'Olympe de Gouges en 1860⁴.

«Sans doute existe-t-il aussi chez le jeune Mistral tourné vers l'œuvre en gestation, le sentiment d'une cause perdue, qu'il faut pourtant défendre. Mistral salue en 1854 l'ouvrage de De Ribbe qui s'ouvre sur ce constat: "Entre toutes les histoires, les plus attachantes sont celles des nationalités qui succombent et qui meurent". C'est de la Provence qu'il s'agit, et de la fin de sa Constitution, en 1790. Mais à qui la faute si meurt la nationalité provençale ? L'incidente de deux lettres, publiée dans *l'Athénée de Provence* de 1855 éclaire ce débat de 1854.

"Lettre de M.Mary-Lafon, Auteur de "l'Histoire du Midi", à MM.les fondateurs de l'Athénée de Provence.

Messieurs,

Je viens de recevoir la lettre, dans laquelle vous m'annoncez que l'Athénée de Provence a bien voulu me choisir pour son Président honoraire, je vous en remercie et je vous prie de remercier la société de cette marque de sympathie. Depuis vingt-cinq ans, je travaille avec courage et espérance, à déchirer le voile que l'envie et les vieilles haines du Nord, ont étendu sur le front jadis si haut et si brillant de la Patrie Méridionale ; j'ai fait reverdir en ce siècle les lauriers et les rameaux d'or de sa couronne, et en réveillant dans leur tombe ses glorieux troubadours, qui ont dormi huit siècles, mais qui ne sont pas morts, j'ai eu le bonheur de montrer que jamais nation n'avait moissonné plus largement que la Provence dans le champ du génie. Voilà les titres qui m'ont désigné à votre choix et dont je suis fier, car ils m'ont fait frapper d'ostracisme sous tous les gouvernements. Aimer, honorer et louer le Midi aux yeux des hommes qui le haïssent par intérêt, par envie et par tradition et des renégats qui le vendent pour une croix ou une place, est un crime que j'ai expié jusqu'ici, par un déni de justice complet, mais que je continuerai à commettre jusqu'au dernier battement de mon cœur."

"À M. Gueidon Fils, Editeur - Fondateur du "Plutarque Provençal".

Moussu, Avès agu'na (sic) bono pensado en me fasen assaupre que publicas, dempièi quauque tèms, la "Vido deis Femo'e deis Omes leis mai famous de la Prouvènço". L'aguesse sachu pulèu, aurias pulèu reçaupu ma souscricioun, mai coume se dis, i'a'ncaro de jour darrier leis mountagnos e vous mande un escuchoun per coumença moun abounamen. Dieu fague, Moussu, que revieudés un pau dins lou cor de nosteis Prouvençaux l'amour de sa bello patrio que saboun ni counéisse ni presa, e en esperan aco-d'aqui, brave Moussu Gueidon, Tenès vous siu e gaiardet. Maillane, le 8 Décembre 1853. F.Mistral."

Mistral charge les Provençaux indifférents de la responsabilité de la mort, Mary Lafon en charge la France. Dans cette jeunesse de la renaissance, la mort mène le jeu. Elle est moins ennemie que donnée constitutive dans, par laquelle, se justifie l'écrivain, seul fidèle au pays... "Ah, se me sabien entendre...". Cette désespérance optimiste permet d'écarter un

⁴ Je reprends la partie concernant ce point mais l'ensemble du chapitre est sur son site à cette adresse : http://www.rene-merle.com/article.php3?id_article=283

militantisme nationalitaire effectif. Certes, le senti nationalitaire est historicisé, théorisé. Mais à la différence de ceux qui pointent alors en Europe, il ne peut assumer l'unanimité du corps social, valoriser la société civile. La prégnance du sentiment national français intériorisé interdit au sentiment identitaire méridional de transcender les oppositions de classe. L'écriture dialectale souligne les oppositions de classe, en mettant en spectacle des personnages populaires. Encore dédouane-t-on par le trompe l'œil du décor le péril social de cette mise en scène. Provence rêvée, langue du cœur, etc. L'écrivain, qui n'ose s'exprimer en son nom, le fait au nom de l'identité conservée, tant bien que mal, par le peuple. Or ce peuple dont le potentiel révolutionnaire effraie (dans la conjonction de la paysannerie pauvre, de l'artisanat, de la classe ouvrière naissante, d'une intelligentsia avancée), ne peut porter une entreprise identitaire, encore moins nationale.» René Merle

Mary-Lafon, Mistral ?

Donc en 1854 il dit :

« *Aimer, honorer et louer le Midi aux yeux des hommes qui le haïssent par intérêt, par envie et par tradition et des renégats qui le vendent pour une croix ou une place, est un crime que j'ai expié jusqu'ici, par un déni de justice complet, mais que je continuerai à commettre jusqu'au dernier battement de mon cœur.* »

Pour Mary-Lafon il n'y a aucun doute Jasmin et Mistral sont le type même des renégats ! Jasmin sera loué sur la *Revue des deux Mondes* dirigée par un Tarn-et-Garonnais, d'origine, Charles de Mazade à qui j'ai consacré un livre.

Mais dès 1850 Mary-Lafon le combat pour trois raisons :

- politiquement car il est plus porté à subir les flatteries des pouvoirs qu'à servir le peuple
- linguistiquement car son mépris du peuple va jusqu'à salir sa langue
- personnellement car il le considère comme un vaniteux, un prétentieux quand tout défenseur du peuple doit être modeste.

L'écart entre les éloges de Charles de Mazade qui deviendra académicien et les critiques de Mary-Lafon est un abîme.

Pour Mistral, il lui «règle son compte» dans son dernier livre sur *l'Histoire littéraire du Midi de la France*. Mary-Lafon est très vieux mais reste un polémiste saignant. Les défenseurs de Mistral ne seront pas tendre avec lui.

En conséquence pas surprenant que le félibrige rouge en fait un de ses ancêtres à travers le cas d'Auguste Fourès soutenu par La Dépêche de Toulouse.

La Dépêche du 13 juillet 1885 annonce la création de ce phénomène qui s'appellera *Le Petit Toulousain*. Mary-Lafon est mort depuis un an mais Auguste Fourès, la grande figure du Félibrige rouge, l'inclut dans les collaborateurs de son journal, avec sa femme (une autre seule femme l'épouse de Xavier-de-Ricard) et les autres tarn-et-garonnais : Léon Cladel, Camille Delthil, Augustin Quercy.

Le « Petit Toulousain » transformé

A partir du 14 juillet, le *Petit Toulousain* sera complètement transformé. Il deviendra le journal populaire de littérature et d'art démocratiques, non seulement pour Toulouse, mais encore de la région du Sud-Ouest.

Sous la direction de M. Auguste Fourès, il publiera des articles inédits de Louis Astruc, Zacharie Astruc, François Audiger, Valère Bernard, Louis Braud, Maurice Champavier, Paul Chassary, Léon Cladel, Auguste Creissels, Ant-B. Crousillat, Camille Delthil, Hippolyte Devillers, Jean Destrem, Maurice Faure, P. Pesquet, Elie Fourès, Aimé Grand, Félix Gras, Nancy-Mary-Lafon, Mary-Lafon, B. Marcel, Rémy Marcelin, Napoléon Peyrat, A. Quercy, Lydie de Ricard, L.-Xavier de Ricard, Edmond Thiaudière, Jules Troubat, etc., etc.

Peu après en janvier 1886.

Et peu après la présence de Nancy Mary-Lafon est réelle par un texte que j'aimerais bien avoir lu, Karim. *Le Petit toulousain* n'est pas disponible sur internet et à ce jour je n'ai pu le consulter.

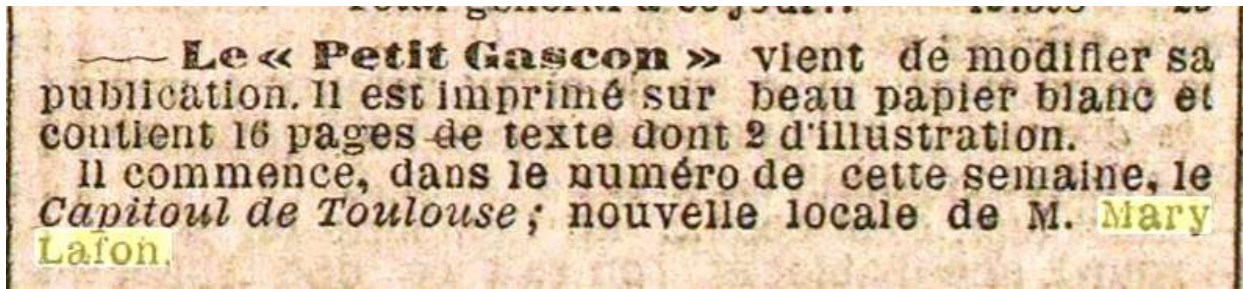
SOMMAIRE DU « PETIT TOULOUSAIN »

DU 10 JANVIER 1886

I. *Causerie toulousaine*: A une femme qui a battu son fils, Pierre Tolosa. — II. *Triste arrivée!* Ferdinand Fabre. — III. *Le Retour*, J. Soulayr. — IV. *Les bijoux de Lasgraïsses*, Léon Creissels. — V. *Sur le Vif*: Chez le Père Lunette. — VI. Les Ecrivains du Midi: *Ferdinand Fabre*, Antonin Mulé. — VII. *Karin* (suite et fin), Nancy Mary-Lafon. — VIII. *Mon Calepin*, le Neveu de Rameau. — IX. *Spectacles*, P. Saïs. — Feuilleton: *Noël Zarraby*, nouvelle, Henry Vié.

Le *Petit Toulousain* est en vente dans tous les kiosques et chez tous les vendeurs de la *Dépêche*, le numéro : 5 centimes

La Dépêche du 14 12 1884 annonce :



— Le « **Petit Gascon** » vient de modifier sa publication. Il est imprimé sur beau papier blanc et contient 16 pages de texte dont 2 d'illustration. Il commence, dans le numéro de cette semaine, le *Capitoul de Toulouse*; nouvelle locale de M. **Mary Lafon**.

Là aussi Mary-Lafon est décédé mais le journal a plaisir à reprendre une nouvelle de Mary-Lafon que je ne connais pas.

Mary-Lafon a donc l'estime des défenseurs de l'idée latine, de l'Athénée de Marseille mais il anime une guerre contre Jasmin et Mistral !

Cinquante ans de vie littéraire (page 124 à 131)
Mary-Lafon rencontre Jasmin

Je croyais, enfant du pays, connaître un peu la vanité gasconne, quelle erreur! Jasmin me montra que j'étais loin de me douter de son exubérance ! Ivre des éloges à lui prodigués par les aristarques du cru, il m'écrivit une lettre où l'ignorance s'étalait avec insolence, où l'orgueil devenait folie !

Justement, je venais, comme je l'ai dit, d'achever ces études philologiques poursuivies pendant douze ans. Chartes et poèmes manuscrits, j'avais presque tout exploré dans nos nécropoles littéraires de Paris ou des départements. Trente-six mille vers de nos grands troubadours avaient jailli déjà sous la pioche de la traduction. Jugez donc du sentiment de pitié profonde, plus encore que de mépris, que j'éprouvai en recevant une lettre où ce pauvre frater d'Agen, qui ne savait rien que rimait des vers sans prosodie, pleins de tournures et de mots français, et faux pour la plupart, car ils sont criblés d'hiatus, me criait fièrement :

- Monsieur, c'est moi qui ai régénéré la langue de nos pères !

L'orgueil de cette médiocrité si étrangement surfaite par des hommes qui, tels qu'Augustin Thierry et Lamartine, qui ne pouvaient la juger, puisqu'ils ne la comprenaient pas, m'écoeura tellement, qu'après avoir haussé les épaules, je n'y pensai plus et ne m'en serais à coup sûr plus occupé sans un incident imprévu. Sainte-Beuve, ayant eu la fantaisie de faire un article sur la poésie méridionale, vint me demander quelques notes que je m'empressai de lui fournir. Il voulut savoir mon opinion sur Jasmin et je ne la lui cachai pas. Aussi jugea-t-il convenable de mettre, en guise de sourdine à son article publié le 30 avril 1837, dans la *Revue des Deux-Mondes* (page 389), une note ainsi conçue :

« Depuis que ceci est écrit, nous lisons dans le Journal grammatical, avril et mai 1836, un article philologique sévère sur le patois de Jasmin par M. Mary-Lafon, qui s'est occupé, en érudit, de l'idiome provençal ! - Nous concevons, en effet, le peu d'estime que des antiquaires, épris de cette belle langue, en ce qu'elle a de pur et de classique, expriment pour le patois, extrêmement francisé, qu'on parle dans une ville du Midi, en 1836. Nous concevons que Goudouli, au commencement du XVIIe

siècle, ait été plus nourri dans son style des purs idiotismes provençaux et que la saveur de ses vers garde mieux le goût de la vraie langue. Le jugement de M. Mary-Lafon nous paraît porter sur la détérioration inévitable du patois plus que sur la manière même de Jasmin, qui fait ce qu'il peut, qui n'a pas lu les troubadours et qui se sert avec grande correction de son patois d'Agen, tel qu'il se trouve à la date de sa naissance. La lettre de Jasmin, que M. Lafon a l'extrême obligeance de nous communiquer, vient à l'appui pour nous montrer que le poète populaire entend peu la question comme l'a posée le critique érudit et qu'il n'est pas, comme il s'en vante presque, à la hauteur du système ; il reste pourtant à regretter qu'avec de si heureuses qualités et un art véritable d'écrivain, Jasmin n'ait pu cacher sous ce titre d'homme du peuple, un bon grain d'érudition et de vieille langue, comme Béranger et Paul-Louis de ce côté-ci de la Loire. Mais que voulez-vous ! il est homme du peuple tout de bon. »

Jusque-là, je ne connaissais du frater d'Agen que les lignes rimées sans prosodie qu'il appelait ses vers et sa correspondance ; j'allais avoir l'avantage, sans l'avoir recherché, de connaître sa personne.

Dans l'été de 1837, je regagnais le Midi et ma chère campagne de Lunel [hameau de Lafrançaise], entourée de peupliers plus grands, plus beaux et plus verts que ceux du port de Créteil, et non moins chers à mon cœur que les chênes de Dourdan ou les futaies des parcs de la Beauce. Les chemins de fer n'existant de ce côté de la France que sur le papier, après avoir quitté la malle à Bordeaux, on prenait le bateau à vapeur qui remontait la Garonne jusqu'à Agen. Là, une voiture formant la correspondance nous transportait avec une sage lenteur dans les vallons du Bas-Quercy. Les départs de cette machine de locomotion, fort improprement appelée diligence, étaient assez irréguliers, car ils dépendaient de la marche plus ou moins rapide du bateau. Le jour dont je parle, par extraordinaire, le bateau était en avance, si bien qu'à mon arrivée, les chevaux ne furent pas prêts.

J'attendais donc tranquillement en fumant un cigare à une table en plein air d'un café du Gravier, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus une immense toile bleue suspendue aux ormeaux et flottant sur toute la largeur du boulevard au milieu de laquelle se détachait cette enseigne en majuscules de ma hauteur :

Jasmin, coiffeur des jeunes gens.

Je ne pus m'empêcher de sourire. A ce mouvement, dont il ne remarqua pas sans doute l'expression moqueuse, un grand gaillard en veste grise et les cheveux au vent, qui, depuis que j'étais assis, passait et repassait devant ma table, en s'efforçant, par son attitude et ses regards hardis, de se faire remarquer, m'aborda tout à coup et, d'un ton assez familier :

– Monsieur est étranger sans doute ?

– Vous ne vous trompez pas, lui dis-je.

– Et monsieur regarde l'enseigne du célèbre Jasmin ?

– Il serait difficile de ne pas la voir, en effet.

– Monsieur ne quittera pas à coup sûr Agen, sans aller voir le poète ?

– J'ai peur que ce malheur n'arrive, dis-je sérieusement car je suis fort pressé, et, quand la diligence sera prête...

– Je comprends, monsieur, mais vous ne partirez pas sans l'avoir vu, celui que tout le monde admire. Jasmin est devant vous.

– Je m'en doutais, repris-je en éclatant de rire.

– Vous m'aviez reconnu ?

– A votre toupet! qui, permettez-moi de vous le dire, rappelle, sauf la couleur, celui d'un autre grand homme, votre compatriote, M. de Salvandy.

– Je le connais. Je lui adressai des vers à son dernier voyage, pendant qu'il relayait là-bas, devant l'hôtel Baron. Mais, avec vous aussi, monsieur, il faut que je fasse connaissance car, moi, je suis physionomiste et je lis cela dans vos yeux, sur votre front vous êtes un ami des Lettres.

– Oh! un simple journaliste, dis-je modestement.

– Un journaliste, de Paris, peut-être ?

– Oui, de Paris !

A ces mots, ouvrant ses grands bras il se précipita sur moi, et, moitié de gré, moitié de force, il m'entraîna dans sa boutique, située quelque pas plus loin. Un instant après, j'étais assis au milieu de cette boutique, dans le fauteuil des clients. Jasmin, criant à tue-tête, d'une main me montrait ses œuvres, et, sans cesser de déclamer des vers, de l'autre entassait sur mes genoux les journaux et les lettres laudatives, tandis que, postée à la porte, sa femme arrêta les passants et les contraignait d'entrer pour assister à cette scène. Dans cette foule bigarrée, je reconnus l'avocat Baze, d'un abord aimable et gracieux comme celui du hérisson.

Jasmin, lui, se multipliait et s'agitait comme s'il eût rasé cinquante personnes à la fois. Tout en me débitant ses patoiseries, il interpellait les auditeurs, les prenait à témoin individuellement de ses succès ; puis, se saisissant des journaux louangeurs, il m'en répétait les textes avec une rapidité qui n'avait d'égale que sa volubilité de parole. Dans cette apothéose personnelle, la *Revue des Deux-Mondes* devait avoir et eut son tour. Dès les premières lignes de l'article de Sainte-Beuve, je l'interrompais poliment, et, lui prenant le volume des mains, je cherchai la note atténuante dont j'ai parlé. Introuvable ! Un papier collé avec soin la rendait invisible.

– Je connais l'auteur, dis-je en lui rendant le volume ; j'avais lu son travail et même une certaine note que je ne revois plus ici.

– Non, monsieur, je l'ai fait disparaître, parce que mon sang bouillait de colère en y voyant le nom de mon plus grand ennemi !

– Vous avez un ennemi ?

– Un ennemi mortel, monsieur, et que je déteste au point que, si jamais je le rencontre, je ferai un malheur.

– Il ne faut pas dès lors qu'il vienne vous confier sa barbe ?

– Non je lui couperais le cou.

– Diable et comment l'appellez-vous ?

– Il s'appelle Mary-Lafon.

– Je le connais !

– Vous ?

– Intimement.

– Et quel homme est-ce ?

– Un homme comme tous les autres.

– C'est impossible ! moi, je me le figure affreux !

– Il me ressemble, beaucoup même.

– Oh ! pour cela, monsieur, non, non ! je ne le croirai jamais ! votre visage exprime la bonté, vous avez un sourire d'ange, la douceur d'un agnelou (petit agneau) que je veux célébrer en vers et vous ne pouvez avoir aucun trait de ressemblance avec ce cannibale que Sainte-Beuve a cité dans sa note.

On vint me chercher à ce moment pour monter en voiture. Chevaux, conducteur et postillon, tout était prêt, on n'attendait plus que moi. Je vais donc à la diligence, escorté par Jasmin à la tête de ses amis. Comme j'allais prendre ma place dans le coupé, il m'arrête et me demande, pour sceller cette amitié d'une heure qui doit me valoir la dédicace d'un poème, la permission de m'embrasser.

– Volontiers, lui dis-je ; mais, avant de me donner cet adieu tout méridional, attendez de connaître mon nom et mon adresse.

– Je lui tendis ma carte, il la prit avec vivacité, y porta ses lèvres en signe d'amitié ardente, puis la lisant :

– « Mary-Lafon » s'écria-t-il.

Et ce qui prouve bien qu'il n'avait que l'esprit d'un frater, c'est qu'il s'enfuit à toutes jambes, comme un chien qu'on vient de fouetter.

Mary-Lafon

N'allez pas croire que Mary-Lafon vénérât seulement le passé. Il fit activement l'éloge de poètes ouvriers de son temps écrivant en français ou en occitan. Peyrottes de Clermont l'Hérault était son idole même s'il n'était pas l'idole des foules et Peyrottes a écrit un poème contre Jasmin tout comme un écrivain de Sauveterre de Rouergue, Rozier, que j'ai tenté de célébrer en tant que quarante-huit tard. Rozeir est un ancêtre de Boudon.

Documents

Mes soutiens à Mary-Lafon

21 juillet 1984 je publie un article dans La Dépêche

Juillet 1985 : auto-édition du livre sur Mary-Lafon

Août 1986 : Je présente Mary-Lafon à l'Université occitane d'été à Nîmes

1990 : je présente Mary-Lafon dans *Dix siècles de vie littéraire* de la BCP

1992 : Je publie la notice sur Mary-Lafon dans *800 auteurs*

Décembre 2008 : présence de Mary-Lafon dans mon livre sur le bicentenaire du Tarn-et-Garonne *J'ai eu quinze ans*.

Décembre 2009 : présence de Mary-Lafon dans mon livre sur *Olympe de Gouges*

Décembre 2009 à la Librairie Deloche avec la Compagnie des écrivains, le texte de Mary-Lafon au sujet d'Olympe de Gouges

Compagnie des écrivains : Mary-Lafon dans les poètes à l'école

Septembre 2010 : au Capharnaüm à Saint-Antonin Noble Val

Décembre 2010 : réédition de deux chapitres de ses mémoires

Présence de Mary-Lafon dans les documents sur Montauban et le 10 mai 1790

Je présente Mary-Lafon dans le livre des éditions Alexandrines sur les auteurs de Midi-Pyrénées

2018 : Je présente Mary-Lafon dans le Lexique amoureux de Montauban

J'ai repris en 2021 son texte sur le siège de Montauban.

Mon texte sur Dix siècles de vie littéraire

MARY – LAFON (1810 - 1884)

Pour le centenaire de sa mort, j'ai commencé un article de La Dépêche en indiquant que cet écrivain avait clôturé sa vie en 1882 par deux clefs : une autobiographie *50 ans de vie littéraire* et un livre d'histoire *Histoire littéraire du Midi de la France*.

Ici, je dirai qu'il la commença de même : un roman *La Jolie royaliste* et une histoire *Bertrand de Born*. Nous étions en 1837-1838. D'un côté, un travail d'historien et de l'autre un "homme de lettres". Au milieu, une passion : le Midi.

En plus de *La Jolie royaliste*, les deux autres romans marquants sont *La Peste de Marseille* et *La Bande mystérieuse* (1864). Il s'agit de romans à base de faits historiques tandis que *La Jolie royaliste* est plutôt à base "autobiographique". Il fut aussi poète et en fait son premier livre publié *Sylvio et le boudoir* est un recueil de poèmes (publié à l'initiative d'amis) qu'il se contenta de transformer pour publier *Mes primevères* en 1869. Enfin le théâtre, sa première passion. Une première pièce fut présentée à Toulouse dans la foulée des événements de 1830 mais il attendra 1842 pour atteindre l'Odéon avec *Maréchal de Montluc*. Il terminera par une autre comédie au titre étrange : *Le roman d'un méridional* (1879).

L'essentiel du travail littéraire de Mary-Lafon est ailleurs. Mais où un homme de lettres peut-il se distinguer si on élimine poésie, théâtre et roman ? Dans la traduction. Mary-Lafon traduisit quatre œuvres de la littérature occitane et ce travail considérable qui dura 25 ans était au départ une commande du gouvernement. Il commença par *La Dame de Bourbon* (Flamenca), puis *Fierabras*, *Vie et Miracle de Saint Honorât* et enfin le livre d'or occitan : *La Guerre contre les Albigeois*. Il s'agit de livres différents représentant plusieurs aspects de la littérature occitane. Il fallait noter ce double phénomène rare : un écrivain français acceptant de se livrer à ce travail spécifique de traduction et un gouvernement se proposant de financer l'affaire. Il rêva de travailler à la mise au point d'un opéra, il fit dans le genre satirique, et au bout du chemin on peut se demander le type d'écriture qu'il n'approcha pas. D'ailleurs, il écrivit même un livre sur la fabrication d'un livre pour faire l'éloge des hommes de lettres : *Histoire d'un livre* et après sa mort, des amis rassemblèrent quelques unes de ses pensées pour publier un tout petit livre : *Pensées de la vie d'un homme*. Sans vouloir développer le travail de Mary-Lafon dans d'autres domaines (l'histoire et la religion), il faut savoir qu'il est surtout connu pour son *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France*. Travail de titan qui comprend quatre volumes et dont le titre dit bien le sens : en parlant du Midi, l'historien met sur le même plan : politique, religion et littérature. Pour compléter ce travail d'historien, il ajoutera une *Histoire de Rome*, une *Histoire d'Espagne* et même une *Histoire de France*. Et si tout le travail de Mary-Lafon est aujourd'hui dépassé, il garde le mérite d'une réelle originalité.

En plus de quarante ouvrages et sans compter les articles dans les journaux, Mary-Lafon apparaît comme un écrivain prolifique peut-être à cause de son aspect romantique. On ne peut cependant le rattacher à aucune école ni à aucun genre. Dans un discours décisif, non pas sur sa vie littéraire mais bien sur sa vie en général, il apparaît comme un roc inébranlable au milieu des tempêtes de son temps. C'était le 26 Mai 1878 dans le cadre d'un banquet du félibrige rouge à Montpellier. "Je sais bien qu'à la longue toute idée juste fait son chemin, comme ces graines que le vent prend au passage et va semer sur un autre sol où elles germent". Pour conclure, je pourrai dire deux mots de sa vie, qui entre sa naissance à Lafrançaise et sa mort à Montauban, fut une vie voyageuse. Il perdit sa mère à sa naissance, passa par le collège de Montauban, partit pour Paris en 1829-1830, ne fut ni très pauvre, ni très fortuné, se maria très tard de retour à Montauban où il vécut Rue Fourchue, ce qui l'incita à demander avec force l'ouverture d'une large rue allant de l'église Saint-Jacques au Théâtre. Cette rue se construira, se poursuivra par le Pont des Consuls et donnera un peu d'air frais au quartier. Elle s'appelle rue Mary-Lafon.

Jean-Paul DAMAGGIO

Courrier du Tarn-et-Garonne 25 juin 1884

M. Mary Lafon est mort dans la journée subitement, sur sa propriété du Ramier, où cet écrivain aimait à aller chaque jour passer quelques instants. M. Jean-Bernard Lafon, dit Mary Lafon était né à Lafrançaise en 1812. Dès son jeune âge il montra de grandes dispositions littéraires : en 1828, à la distribution des prix du collège de Montauban l'élève de seconde lisait une pièce de vers pleine d'enthousiasme sur la guerre de Grèce. De pareils débuts annonçaient un tempérament littéraire. Nous ne raconterons pas la vie de notre compatriote; il s'est chargé de ce soin dans un récent ouvrage de mémoires : *Cinquante ans de vie littéraire*. Mais nous tenons à dire, laissant de côté les opinions politiques de l'auteur, qu'il a été un travailleur érudit, un chercheur infatigable et un littérateur distingué. Au début de sa carrière, il semblait vouloir s'adonner exclusivement aux recherches et aux travaux historiques : ses publications sur les troubadours, sur la langue romane, son *Histoire du midi de la France*, sa collaboration à *l'Histoire des villes de France*, ses trois ouvrages *Rome, la France, L'Espagne*, et bien d'autres publications historiques dont la liste est longue, montrent que Mary-Lafon revint toujours à cette source de l'histoire, qui réserve à ses fidèles tant de joies et de bonheurs. Mais après avoir sacrifié à Clio il revenait à Thalie et plusieurs livres charmants sortirent de sa plume : *Silvio ou le Boudoir*, et *Mes Primevères*; puis des comédies : *L'Oncle de Normandie*, *la Course au Mariage*, enfin *le Chevalier de Pomponne*, joué à l'Odéon.

Mary Lafon réussit aussi dans le roman. Toute notre population a lu *la Bande mystérieuse*, récit d'un procès célèbre; *la Peste de Marseille*, et les *Mœurs et coutumes de la vieille France*. Tous ces ouvrages, éclos du milieu des recherches historiques, ont une saveur locale et une originalité extraordinaires.

Nous ne pouvons, en ces quelques lignes écrites à la première nouvelle de la mort de notre compatriote, donner qu'un aperçu très sommaire de son œuvre, qui comprend plus de cinquante volumes d'histoire, de poésie ou de littérature.

Mary Lafon était un causeur charmant et un conteur original; comme il le dit lui-même. Après avoir vécu 30 ans au milieu du monde littéraire parisien, il avait conservé dans sa mémoire, mille anecdotes et souvenirs. Son commerce était fort agréable; très accueillant et très affable aux jeunes et aux travailleurs: il a rendu bien des services à nos compatriotes.

Dans les dernières années de l'Empire, il s'était fixé à Montauban et avait dirigé la bibliothèque de notre ville. M. Mary Lafon faisait partie de nombreuses sociétés savantes; il était chevalier de la Légion d'honneur et décoré de divers ordres étrangers. Nous adressons à Mme Mary Lafon l'expression de nos sincères sentiments de nos condoléance. Les obsèques de M. Mary Lafon auront lieu demain, à 3 heures du soir, dans l'église Saint-Jacques.

Hier soir, à 5 heures, dans l'église Saint-Jacques, ont eu lieu les obsèques de M. Mary Lafon. Suivant les prescriptions du nouveau service des places, un piquet d'honneur composé de quelques hommes du 11^e de ligne, commandé par M. le sous-lieutenant Barthet, stationnait devant la maison mortuaire. Le cercueil était suivi de nombreux draps portés par les membres des Sociétés littéraires dont le défunt faisait partie et par des amis personnels. Madame Mary Lafon avait tenu à suivre jusqu'à sa dernière demeure le corps de son mari. Le deuil était conduit par M. l'abbé Lérès, vicaire de Saint-François de Salles à Paris, accompagné par M. l'abbé Soulié, supérieur du Grand-Séminaire de Montauban et vicaire général honoraire du diocèse. Sur un coussin étaient portées les décorations du défunt : la croix de chevalier de la Légion d'honneur, les croix des saints Maurice et Lazare, et de l'étoile polaire, ainsi que les médailles obtenues par M. Mary Lafon. L'office des morts a été dit, en l'absence de M. le curé Limayrac, par l'un des vicaires de la paroisse, assisté de plusieurs prêtres de la ville. Au cimetière, M. Edouard Forestié, membre de la Société des Gens de lettres, a adressé ce dernier adieu à son confrère : Messieurs, « Au nom de la Société des Gens de lettres, et pour me conformer à sa pieuse tradition je viens remplir ici un bien triste devoir: Mary Lafon était, en effet, un des doyens de notre association; longtemps il fit partie de son Comité; c'était enfin un confrère aimé et estimé, dont la perte sera vivement ressentie dans le monde des lettres. Né en 1810, tout près de Montauban, sur ces coteaux de Lafrançaise, dont la silhouette se dresse là—bas à l'horizon, il devint notre hôte dès les premières années de sa vie : c'est au milieu de nous qu'il fit, dans notre collège communal, des études sérieuses, qui devaient développer les dons brillants que la Providence lui avait prodigués: c'est là aussi qu'il aimait à revenir, après ses voyages, se reposer et se retremper à l'air vivifiant du pays natal : c'est là, enfin, qu'au déclin de sa vie il a retrouvé «un nouveau printemps. »

L'œuvre immense de notre regretté confrère dira éloquemment ce que fut cette longue carrière littéraire, qui offre le plus frappant exemple du labeur opiniâtre et du travail facile. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur la liste de ses publications pour juger cette intelligence d'élite, qui abordait avec un égal succès tous les genres de littérature : histoire, philologie, romans, poésies, voyages, art dramatique, mais qui gardait, avec raison, une préférence marquée pour l'histoire.

Enfant du Midi, nourri aux confins du Quercy, bercé aux sons de cette langue sonore et poétique de nos pères, il voulut lui édifier un monument digne d'elle, et, durant toute sa vie, il s'étudia à la glorifier. Dès 1835, Mary-Lafon se faisait applaudir au Congrès historique européen pour sa dissertation sur les langues méridionales ; bientôt après, l'Académie française couronnait son *Tableau de la langue romano-provençale* ; plus tard, il complétait cette étude par une *Histoire littéraire du midi de la France*, et vulgarisait, par la traduction, les plus intéressantes chroniques romanes du moyen-âge.

Nous ne saurions énumérer ici ses principaux ouvrages historiques : presque tous sont consacrés à célébrer les fastes de son pays natal ou de sa patrie.

Romancier, il a publié un grand nombre de récits devenus populaires; poète, il a chanté le soleil du Midi et les fleurs de nos campagnes; ses nouvelles sont marquées d'un cachet original et charmant. Mary-Lafon appartenait à cette grande génération littéraire qui dans le milieu de ce siècle, a brillé d'un si vif éclat; il s'y était conquis une place des plus honorables: la croix d'honneur et les nombreuses décorations qui brillaient sur sa poitrine, attestaient combien son talent avait été apprécié partout.

Et la mort est venue brutalement briser cette existence au moment où le bonheur avait élu domicile à son foyer. Pour nous, qui avons connu ce maître en l'art d'écrire, nous n'oublierons jamais les heures charmantes où son esprit fin se donnait libre carrière dans une causerie pétillante de verve et d'esprit. Combien il était heureux d'avoir fixé sa tente

dans ce pays qu'il aimait tant, et où, comme il le disait lui-même, il avait trouvé, avec le calme du cœur, son chemin de Damas.

S'il est, en effet, dans son œuvre quelques pages échappées à sa plume, les sentiments chrétiens qu'il avait sucés avec le lait maternel étaient toujours vivants en son âme, et, suivant ses désirs, souvent exprimés. La religion qui l'avait accueilli à son entrée dans la vie devait raccompagner de ses consolations suprêmes. Puisse cette pensée apporter quelque adoucissement à la douleur si légitime de sa compagne si intelligente, si dévouée. Mary Lafon cher maître et ami, adieu, ou plutôt au revoir !

Courrier du Tarn-et-Garonne 28 août 1884
BIBLIOGRAPHIE
MES PRIMEVÈRES PAR MARY-LAFON.
Par Emile Pouvillon

I -

Il est peu de littérateurs parmi les modernes qui aient autant produit et dans des genres aussi variés que M. Mary-Lafon. A une époque où il est d'usage et de nécessité presque pour qui veut réussir, de se concentrer, de porter son effort sur un seul point, M. Mary-Lafon a été quasiment universel.

Tour à tour poète et prosateur, historien et romancier, philologue et auteur dramatique, il a tout abordé, tout pratiqué et avec un tel bonheur, qu'il semble que la facilité à se transformer, la souplesse à comprendre aient été la condition essentielle et comme le trait caractéristique de son talent.

Dans quel genre a-t-il marqué le plus profondément sa trace ?

A ne consulter que la liste de ses œuvres, l'histoire aussi bien par le nombre que par l'importance des travaux qu'il lui a consacrés paraît avoir l'avantage.

Et cependant on ne connaîtrait qu'un côté de cette physionomie mobile et méridionale, si ses facultés artistiques, ses dons de voir et de sentir n'avaient pas trouvé à se donner carrière dans le cadre plus souple de la poésie, du théâtre et du roman. La bande mystérieuse, la Jolie Royaliste, sont de charmants récits, où la vérité scrupuleuse de la mise en scène prête un fond solide à l'invention dramatique la plus riche, la plus soutenue.

Avec le Chevalier de Pomponne et ses autres pièces de théâtre, c'est la partie la plus populaire de l'œuvre de M. Mary-Lafon.

Ses poésies, moins connues peut être méritent cependant de fixer l'attention.

II -

Mes Primevères, parues en 1869 ne sont qu'une réimpression mais augmentée et révisée d'un volume de poésies de jeunesse données en 1834 sous le titre de Silvio ou le Boudoir.

L'autour lui-même nous fait l'histoire de son livre dans Un mot au Lecteur plein de bonne grâce et d'enjouement placé en tête de cette nouvelle édition.

Du reste, même sans ces renseignements, on arriverait à déterminer l'âge à peu près exact de ce recueil. Un certain nombre de pièces portent manifestement leur date, celle date héroïque de 1834 qui marque le sommet du mouvement romantique. Certains titres seuls suffiraient à donner la note et la couleur du moment : Mélancolie, le Désespoir, l'Enfant du Siècle et l'Ange, Sylvio.

Nous sommes en plein courant, en plein orage, au temps des doutes amers, des voluptés brûlantes, des mornes désespérances :

Souvent à notre cœur toute joie est ravie,

Comme un pesant boulet on sent traîner la vie,

Sans pouvoir rafraîchir son front, comme Tremnor

A la brise du soir qui souffle sur le port

Avec ce nom de Tremnor le grand foudroyé, il semble qu'on voit réapparaître dans cette attitude un peu théâtrale qui marque aussi bien que la coupe d'un vêtement, l'air de famille d'une époque, tous les héros du romantisme.

Le désespoir est bien aussi dans la note.

Je l'ai vu bien des fois avec sa face verte

S'approcher, quand le sol s'éboulait sous mes pas,

Que tous semblaient unis pour conspirer ma perte.

Et que la mort, sa sœur, tenait la porte ouverte

Et m'appelait tout bas !

Et plus loin :
Ma raison vacillait un soir comme la lampe...
M'écriant éperdu pour avoir trop souffert :
« Sur ce globe maudit, que le lâche seul rampe ! »
Je pris un pistolet et j'appuyai ma tempe
Sur sa gueule de fer.

Le coup heureusement ne part pas.
Du nuage d'or, un ange à tête blonde
Emergeant, me spirit.

Cet ange qui est la Foi, sauve le désespoir et le réconcilie avec l'existence: « Lutte, dit-il. »
Lutte, et tu seras fort !

Les solutions sages et modérées sont assez du goût de notre poète. Plus d'une pièce commencée dans le trouble et l'angoisse se détend avant la fin et tourne à l'optimisme. Un bon sens naturel, un besoin très légitime d'ailleurs de santé et d'équilibre arrête à temps le romantique sur la pente vertigineuse du paradoxe. En morale, pas plus qu'en politique, celui qui avait adopté, selon la mode du jour, le gracieux nom de Silvio, n'était ni un pessimiste ni un outrancier.

Entre les échevelés du moment et le petit groupe connu sous le nom de l'école du bon sens, on voit très bien de quel côté penchait l'auteur de *Mes Primevères*.

Même en pleine fougue de jeunesse et lancé dans le plus audacieux mouvement qui ait jamais entraîné une génération littéraire, M. Mary Lafon sait où il veut aller et ne dépasse pas le but.

III -

Malgré son enseigne printanière, le recueil de Mary-Lafon contient autre chose que les floraisons de la vingtième année. L'auteur n'est pas, selon l'expression du poète,

Un poète mort jeune à qui l'homme survit.

Le poète chez lui a eu la vie plus dure; il a cohabité avec l'archéologue, avec l'historien ; et ce n'est pas à notre avis une des moindres originalités de ce livre, que cette persistance de la veine poétique, prolongée autant qu'on en peut juger d'après les sujets des poésies, jusqu'au seuil de la vieillesse. Spectacle rare, qui témoigne d'une singulière vigueur d'esprit et d'une merveilleuse fraîcheur d'impression.

Il n'y a de disparu, dans cette seconde manière de M. Mary-Lafon, que le romantique, le chantre du vague à l'âme, des tempêtes de la raison et du cœur.

La matière sur laquelle s'exerce le poète est devenue plus ferme, plus solide, plus personnelle aussi peut-être; cette matière, c'est sa vie même, son travail de chaque jour, mais idéalisé, transfiguré par la baguette de fée de la poésie.

Il est curieux de suivre à travers les pages du recueil la trace des études variées, des occupations successives de celui qui le composait.

Tantôt, c'est le philologue, l'auteur du *Tableau de la langue romano provençale*, qui s'amuse à traduire, avec une fidélité et un bonheur d'expression également admirables, un des plus célèbres sonnets du grand Languedocien Goudouli.

Ah ! soleil de mes yeux si jamais à plaisir
Je pouvais sur ton sein deux baisers recueillir,
J'irais si doucement qu'ils dureraient trois heures !

Tantôt, c'est l'historien qui interprète et embellit la Chronique de la Dame de Penne ou la légende provençale de la Feuille sans prix.

La Toilette romaine, dédiée à Mérimée, donne à force d'érudition minutieuse et d'habile mise en scène, l'illusion même de la vie antique :

Elle a frappé «les mains ! esclaves, qu'on la voie !
Soulevez doucement la texture de soie.
Bien! autour de sa couche en cercle rangez-vous ;
Détache, ô Lydia ! ce masque de Corinthe.
Qui garde la beauté dans sa glueuse empreinte,
Qui la garde la nuit des lèvres de l'époux.

Dans le Tombeau de Cécilia Métella, la préoccupation archéologique disparaît ; la contemplation, le culte de la beauté antique s'exprime dans des strophes d'un bel essor :

Plus blanc à l'horizon que la blanche colombe,
Ce bloc de travertin, par le temps laissé là
Est la funèbre tour qui te servit de tombe,
O Cécilia Métella !

Quel chef-d'œuvre divin, d'harmonie et de grâce !
On dirait de Vesta le trépied ou l'autel !
Tout dans ce monde, hélas! meurt ou change de face.
L'art antique est seul immortel !

Mais c'est lorsque la nuit recouvre de ses voiles
La campagne romaine et quand le firmament,
Eclairé par la lune, étincelle d'étoiles.
Qu'il faut le voir, ce monument !

Flottant dans le lointain sur la vapeur nocturne,
Qui de l'édmon s'élève et le noie à demi.
Dans l'ombre et le silence alors on dirait l'urne
Où le vieux monde est endormi !

IV -

Il y a certainement du mérite et un mérite assez rare à tirer ainsi un suc poétique de son labeur quotidien, alors surtout que ce labeur renferme l'écrivain dans ce froid horizon des musées et des bibliothèques. Mais combien plus de charme encore trouve-t-on à sentir l'homme sous le poète, à saisir la vie du cœur sous l'écorce de la vie extérieure telle que la faite l'habitude ou le métier.

C'est dans ce cadre de l'intimité, dans l'étroit horizon de la terre natale, dans le retour mélancolique des souvenirs d'enfance que plus d'un poète a trouvé ses couleurs les plus fraîches, ses accents les plus émus. Cette corde vibre bien mélodieusement chez M. Mary-Lafon.

O ma terre natale, ô ma vieille maison.
Quand verrai-je s'ouvrir au fond le l'horizon,
Tout rongé par la mousse et noirs par les rosées,
Les battants inégaux de tes douze croisées !

Ainsi débute la pièce intitulée : L'Orphelin, dans laquelle je cueille encore les vers suivants simples et pénétrants :

Tout est désert, muet au clos de l'orphelin !
De deuil et d'abandon tout semble encore plein :
Sans que le chien fidèle, ou qu'un pâtre l'effraie,
La chèvre du voisin broute la jeune haie ;

Montauban n'a pas moins bien inspiré le poète. Toutes les cordes de la lyre, toutes les couleurs de la palette vibrent à la gloire de la vieille cité Quercinoise:

Montauban, Montauban, la ville aux maisons blanches,
Que j'aime tes grands toits par le soleil brunis !
Le coteau verdoyant sur lequel tu te penches
Et tes horizons infinis !

Dans *le Vieux Collège* la touche est plus sobre; l'effet n'est pas moins heureux :

Collège que le temps offense,
O toi qui, sans t'en émouvoir,
Voyais au pied de ton mur noir
Couler les flots de mon enfance,
Avant que tu sois abattu,
Que la ruine te dévore,
Viel ami, je te viens encore ;
Me voici : me reconnais tu ?

Au seuil de tes antiques salles,
Voyageur charmé du retour,
O cher collègue, avec amour,
Je viens dénouer mes sandales.
Mon cœur en voyant tes murs gris
S'émeut d'une joie enfantine.
Dans le rayon qui s illumine,
Il me semble que tu souris !

Qui n'a pas à un moment de sa vie éprouvé cette mélancolie du revoir, si délicatement exprimée par le poète. Et voilà précisément le charme de ces poésies intimes. Elle ne nous oblige pas à sortir de nous même, à nous guinder à la hauteur d'une fantaisie lancée en plein ciel à la poursuite des chimères.

Sans quitter le sol, rien qu'en se repliant en lui même, en racontant la simple histoire de ses peines et de ses joies intérieures, c'est notre propre histoire que raconte le poète et nous pleurons sur nous en nous attendrissant avec lui.

Nous avons gardé, pour en décorer la fin de cette étude, une pièce où respirent les sentiments les plus purs: c'est la dédicace même du volume, offert à sa femme par M. Mary-Lafon :

Je pensais comme ceux dont les vœux sont constants.
Que pour le cœur de l'homme il n'est qu'un seul printemps,
Et que la fleur qui sort de la première sève,
Se décolore et meurt avec l'âge du rêve.
Je me trompais, Nancy : tu me l'apprends un jour
S'ouvre au fond de notre âme une autre fleur d'amour.

Celle-ci chastement devant l'autel éclore,
Est le lis blanc et pur si l'autre était la rose.
Elle a bien moins d'éclat, mais un parfum plus doux :
L'une vit un matin, ce lis, autant que nous.
Aussi, quittant le champ des études sévères,
Quand je mets en bouquet mes jeunes primevères,
J'y veux, comme ornement, ajouter cette fleur,
La plus belle à mes yeux, la plus douce à mon cœur.

Le bouquet de fête s'est changé depuis en bouquet de funérailles Le poète n'est plus, et celle qui s'était d'intelligence et de cœur étroitement associée à sa vie, pleure sur les ruines de son bonheur brisé. Douleur inconsolable! Et cependant n'est-il pas vrai qu'il y a pour le poète quelque atténuation à l'idée de la mort.

C'est le rayon de la gloire qui luit à travers les voiles de deuil ; c'est encore cette immortalité terrestre, ce murmure de la renommée qui flotte sur les livres des hommes

Je ne sais s'il n'y a pas quelque témérité, à nous fragiles, de promettre l'éternité, la durée même à une œuvre et à un nom si estimables soient-ils. Pourtant, nous ne croyons pas nous tromper en disant que le nom de Marv-Lafon est de ceux qui ont chance de ne pas mourir.

Emile Pouvillon. Capdeville, 34 juillet 1884.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Voici encore un diamant de la couronne poétique de nos pères qui, après 550 ans de poussière et d'oubli, vient de nouveau briller au jour. Trop insoucieuse de ses richesses littéraires, la France d'aujourd'hui n'y songeait plus ; celle d'autrefois n'y avait jamais songé. On avait bien fait une version plutôt une imitation grossière du poème, à la manière de l'histoire des quatre fils Aymon, mais ce décalque sur papier gris, hâtif et par trop populaire, ne rendait ni le sens, ni la couleur, ni l'énergie, ni, à proprement parler, aucune des beautés de l'original.

Bien plus jalouse que la France de remonter aux sources de notre poésie provençale, dès 1333, l'Allemagne avait traduit le roman de Fierabras. Seulement, cette traduction, qui fut réimprimée en 1809, reproduisant de loin des manuscrits français dont le texte est incomplet, ne refléta qu'approximativement et d'une façon imparfaite l'admirable poème.

Il en existait en Espagne, au seizième siècle, une version en langue castillane où Cervantes puisa le sujet de l'un des épisodes les plus comiques de son roman. Les Italiens en possèdent une autre intitulée : *Romanzo di Fierabbraccia e Olirieri* (roman d'Olivier et de Fierabras); et les Anglais une également, encore inédite et signalée par George Ellis dans ses *Extraits des romans de chevalerie*. Comme on le voit, le chef-d'œuvre de nos aïeux, s'il restait inconnu en France, avait fait son tour d'Europe, et il fallait l'insouciance, on pourrait dire l'ignorance, du président de Montesquieu, en fait d'histoire littéraire, pour jeter du bout des lèvres dans le monde cet arrêt, devenu axiome : « Les Français n'ont pas la tête épique! »

Ces mots, très-vrais pour les Français du dix-septième et du dix-huitième siècle, pour Chapelain et Voltaire, par exemple, qui vivaient dans des temps où la civilisation avait tué la poésie, et la politesse l'originalité et l'enthousiasme, sont faux de tout point quand on les applique aux poètes du moyen âge. Les rhapsodes féodaux se sont trouvés dans les mêmes conditions qu'Homère pour peindre leur époque, et ils l'ont fait avec une énergie et une richesse d'images et de couleurs qu'Homère seul égale, mais qu'il ne surpasse pas. Ainsi le Fierabras est un poème épique reposant, comme l'Iliade, sur une donnée fabuleuse ou un vague souvenir historique, et reflétant avec une fidélité inimitable et une éclatante lumière poétique, non les mœurs des temps carlovingiens, mais celles des temps féodaux où vivait l'auteur, qui a peint ce qu'il avait vu.

Sans donc établir de rapprochement entre les deux poèmes, car des chefs-d'œuvre créés à douze ou quinze siècles de distance ne se comparent pas, et l'avantage d'ailleurs reste toujours au plus ancien, qui réfléchit nécessairement mieux des faits plus poétiques, nous pouvons dire hardiment que le roman de Fierabras, comme l'histoire en vers de la guerre des Albigeois et une autre grande composition que nous ferons bientôt connaître, est l'Iliade de la France; et cette Iliade, véritablement nationale, offre pour nous un intérêt bien autrement puissant que le récit de la guerre de Troie; car Charlemagne, plus grand dans le passé qu'Agamemnon ; Roland, aussi brave et plus noble qu'Achille; Olivier et le vieux duc Aymon à la barbe fleurie, nous sont plus sympathiques et plus chers que les pasteurs des peuples de l'Algide. En reprenant dans la littérature française le rang qui lui appartient et qu'il n'aurait jamais dû perdre, le poème de Fierabras va faire descendre d'un cran la Jérusalem délivrée et le Roland furieux. Tasse et Arioste, en effet, ont puisé à pleines mains dans notre chef-d'œuvre, et ils y ont pris leurs plus belles inspirations. Ainsi, Argant est, pour ne parler que du Tasse, l'ombre de Fierabras. Les admirables scènes où Tancrede quitte son lit, blessé et mourant, afin de répondre au défi du Sarrasin, son duel avec Clorinde, la conversion miraculeuse de cette dernière, les plus brillants épisodes des luttes chevaleresques ou d'assaut, tout cela, comme on va le voir, est copié mot à mot dans

notre poème, et, malgré le talent du Tasse, nous maintenons que l'original est resté bien au-dessus de la copie.

Cette supériorité éclate surtout dans le combat de Fierabras et d'Olivier, l'une des plus magnifiques scènes que nous connaissions; la plus belle, sans contredit, qui ait été imaginée par le génie de nos poètes. Après l'avoir lue avec l'émotion qu'elle laisse au cœur et l'admiration qu'elle inspire, qu'on se rappelle la parodie de Cervantes, car il ne s'agit de rien moins que du fameux baume de Fierabras, et l'on verra combien la moquerie, même spirituelle, est misérable quand elle s'attaque aux grandes choses!... Et, à ce propos, qu'il nous soit permis de nous étonner, en passant, du succès obtenu par le Don Quichotte en Espagne. La satire du manchot d'Alcala est l'outrage le plus sanglant qu'on puisse infliger au caractère, aux sentiments, aux traditions historiques d'un peuple. Ce n'est pas le pauvre hidalgo de la Manche, c'est Gusman, c'est don Sanche, c'est le Ciel Campeador lui-même que Miguel Cervantes, pauvre, dédaigné, obscur et plus près de la classe mercantile que de la noblesse, traîne, en vrai fils de la bourgeoisie toujours goguenarde et un peu envieuse, sur la claie de sa raillerie. Aussi la vogue de son livre marque douloureusement l'ère de déchéance de l'Espagne. Avant l'apparition du Don Quichotte, l'Espagne était la première nation de l'Europe et du monde. Du moment où elle rit de cette passion de l'honneur portée jusqu'à la démence, qui avait fait jusque-là sa force et sa gloire, elle perd peu à peu son rang et finit par tomber du grand destrier du Cid sur l'âne de Sancho Pança.

Les esprits élevés ne s'y trompèrent pas, au reste, et, après la mort de Cervantes, Galdéron essaya de réagir contre les tendances de sa parodie, en prenant Fierabras même pour sujet de l'un de ses drames héroïques, le Pont de Mantible.

Aujourd'hui que les purs sentiments de la chevalerie sont morts à jamais, le poème de Fierabras n'a plus et ne peut plus avoir qu'un intérêt de curiosité et d'étude historique. C'est à ce double point de vue que nous croyons faire œuvre utile en le remettant en lumière. La tâche que nous nous imposons exigeait un labeur assez rude et offrait quelques difficultés, tenant surtout à l'imperfection du texte. Il nous reste plusieurs manuscrits de ce poème en français, mais on n'en connaît jusqu'ici qu'un seul en provençal, dont l'histoire, par parenthèse, est assez singulière. En 1814, Méon, un des savants préposés à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, montra confidentiellement à M. Fauriel, qui a raconté ce fait dans L'Histoire littéraire de la France, un manuscrit appartenant, disait-il, à un inconnu, lequel voulait en savoir la valeur. Ce manuscrit contenait le poème provençal de Fierabras, qui, vendu par l'inconnu aux étrangers alors maîtres de la France, fut emporté à Wolfenbüttel et imprimé à Berlin par Bekker quinze ans plus tard.

C'est ce texte que nous avons traduit. Par malheur, et voilà où étaient les difficultés principales, il ne présente pas seulement quelques variantes, comme l'a dit M. Fauriel, différentes du texte des manuscrits français, mais on y trouve de nombreux contre-sens et une foule de lacunes. Il est évident que cette version, dans sa forme actuelle, date tout au plus du quinzième siècle et qu'elle est postérieure de deux cents ans aux versions françaises, primitivement copiées, elles-mêmes, ainsi que tout porte à le croire, sur un ancien texte provençal.

Sans nous arrêter à l'examen de celle question, qui serait hors de propos ici et que nous avons le dessein d'approfondir ailleurs, nous dirons tout de suite que, pour compléter notre traduction, nous avons pris dans les manuscrits français tous les morceaux qui manquaient au manuscrit provençal.

Il nous semble inutile de caractériser le mérite particulier du poème de Fierabras, qu'une lecture fera mieux apprécier que toutes les dissertations du monde. Que chacun se forme une opinion d'après ses impressions, voilà notre unique désir. Le traducteur ne juge pas; il se borne, dans notre système du moins, à mettre le public et la critique à même de juger avec connaissance de cause, en rendant aussi fidèlement que possible la pensée, la vigueur et le coloris du poète. Pour mieux remplir cette triple tâche, nous avons quelquefois mêlé à

la langue moderne les vieux mots des aïeux, dont nos jeunes lecteurs et les personnes peu familières avec le moyen âge trouveront la clef dans le glossaire imprimé à la fin du volume.

Encore un mot pour clore cette courte préface.

En faisant briller aux yeux des générations nouvelles cette lumière si éclatante du génie de nos pères, qui, semblable aux lampes funèbres, ne luit depuis six cents ans que dans les tombeaux, l'historien du Midi n'a eu qu'un but patriotique et littéraire. Mais pourquoi la politique ne profiterait-elle point, dans l'intérêt de la France, des découvertes de la philologie?... Pourquoi ne montrerait-on pas dans cette épopée chevaleresque la grande figure de Charlemagne aux Arabes d'Afrique, dont le cœur bondirait de joie au récit des grands coups portés par Fierabras, et qui verraient probablement, avec leur foi fataliste, un arrêt prématuré de Dieu et le doigt d'Allah dans la soumission et le baptême du plus brillant de leurs héros?... Dans ce fait si étrangement remarquable, du Fierabras de la légende s'agenouillant aux pieds de Charlemagne et de l'Abd-el-Kader de l'histoire s'agenouillant devant Napoléon, n'y a-t-il pas de quoi frapper des imaginations moins impressionnables que celles des Arabes?...

Ce vœu sera-t-il entendu? nous l'ignorons. Mais, quoi qu'il advienne, soit que les faucheurs de la onzième heure nous coupent encore l'herbe sous le pied, soit qu'on traduise notre traduction pour redire en Orient et en Afrique, sous la tente et sous le kiosque, les gestes héroïques de nos pères, humble pionnier du champ philologique où nous travaillons sans bruit depuis vingt-sept ans, nous continuerons l'œuvre commencée sans défaillance, et nous nous consolerons des injustices du présent et des tristesses d'un labeur bien âpre et trop ingrat, en relisant cette légende du roman de Gérard de Roussillon :

Quant de sancta Sophia fetz reis mostier,
Defendet à la gent de son empier
Que us d'els no i meses valhian denier,
Mas una paubra femna n'ac desirier :
De son paubre gazan que ac drechurier,
De coser, de üiar de son mestier
En comprava de l'erba, que li saumier
Mangaven quant estaven desots l'umbrier;
La nuh quant gens dormia en son jasier
Aportava de l'aigua sobre l' mortier
Et quant fon tots bastits e li emper
Si demandet à Dieu lo vertadier
Quel gaerdo n'auria e quan sobrier?
E Dieus si l'hi mandet per messatgier :
Eu paubra femna aura maior logier
Que lo reis, per lo do de son aver. (Fol. III v. 8678)

Lorsque l'empereur grec éleva l'église de Sainte-Sophie, il ne voulut pas souffrir qu'un seul de ses sujets donnât un denier pour la construction du monument. Une pauvre femme, qui brûlait d'envie d'y contribuer pour quelque chose, éluda pourtant la défense. Avec le modeste produit de son dé et de sa quenouille, elle achetait de l'herbe que les somniers mangeaient à midi, quand on les mettait à l'ombre sous les arbres. La nuit, elle profitait du sommeil des ouvriers pour jeter de l'eau sur la chaux. L'édifice achevé, l'empereur demanda à Dieu le véridique quelle serait sa récompense. Dieu lui fit dire par un ange qu'elle serait moindre que celle de la pauvre femme qui avait sacrifié à l'œuvre son temps et son avoir.

Des journaux où Mary-Lafon a publié :

La France Littéraire (1833)
Le Journal de la société historique : 1834-1835
Le Journal Grammatical
La Revue Indépendante 1847 avec les Vaudois
Le Courrier Français 1846
Le Musée des familles janvier, février, mars :1849 Voyage en France puis en octobre 1849,
janvier, février, mars, avril 1850 dans le chapitre études industrielles, Histoire d'un livre
Le Moniteur Universel à partir de 1853
Revue Européenne
La Revue de Paris 1856, 1888 ...
Journal pour tous 1856-1857
Le Constitutionnel 1858
L'indépendant de Charente-Maritime
Le Courrier du Tarn et Garonne
La Petite Gironde en 1872

Mary- Lafon dans le Moniteur Universel
- 1854

Janvier : Mœurs de la Rome Impériale

Février-Mars : La Vierge de Constantinople

Juillet : Le Duc de Gallipoli

-1855

Janvier : Mœurs de la Rome Impériale

- 1856

Février : Mœurs de la vieille France

Avril : Suite

Juillet : les rubans blancs et les rubans bleus

Novembre : Le graveur de la rue Taranne

Mary-Lafon dans le Courrier du Tarn et Garonne

- 1860 : Le Chanteur des Pyrénées

Ingres

Olympe de Gouges

Œuvre d'utilité publique (pour la création de l'actuelle rue Mary-Lafon)

- 1861 : La Pelote, Adelaïde Ristori, Le Médecin de Montpellier

- 1862 l'avant-propos de l'Histoire d'une ville protestante

La grisette de Bordeaux

1863 : Le Maréchal de Richelieu

Le coureur des montagnes

1864 : suite du précédent

1865 : La boîte d'or

1866 : Hier et Aujourd'hui revue, prologue en un acte

1867 : Le valet de 14 maîtres, roman picaresque

Livres de Mary-Lafon

1835 : Sylvio ou le boudoir, Poésies, P. Baudouin (331 p)

1837 : Mœurs du Midi, Roman, Dolin

1837 : La jolie royaliste, Roman Roux 2 vol. (376 et 320 p.)

1839 : Bertrand de Born, traduction, A. Dupont 2 vol. (370, 368 p.)

1842: Tableau historique de la langue parlée dans le Midi de la France : étude, historique Maffre-Capin, (331 p)

1841 : Histoire politique littéraire et religieuse de la France : étude, Maffre-Capin du Midi

1842: Histoire d'une ville protestante, Amyot (316p.).

1842 : tome 2 du livre précédent

1842 : Maréchal de Montluc : comédie Odéon

1843 : 3ème volume de l'Histoire

1844 : 4ème volume de l'histoire

1845 : Le chevalier de Pomponne, comédie, C. Tresse (88 p)

1846 : L'oncle de Normandie, comédie, Odéon

1850 : Rome Ancienne et Moderne, étude historique, Furne

1855 : Roman de Jauffre traduction Jacotet puis Librairie Nouvelle 1856 (139 p)

1856: Fierabras, traduction, Librairie Nouvelle (179p.)

1856 : La Course au mariage, Forestié neveu (45 p.)

1857 : Histoire d'un livre, Parmantier (132 p.)

1857 : Vie et Miracle de St Honorat, traduction

1858 : Le Roman de Gérard de Roussillon, traduction, A. Chauvin (74 p.)

1859 : Mœurs de la vieille France (réédition du livre de 1837) E. Dentu

1859 : Mille ans de guerre entre Rome et les Papes, E. Dentu, (283 p.)

1860 : Pasquin et Marforio, E. Dentu (317 p), A. Lacroix 1876 (345 p).

1860 : La Dame de Bourbon, traduction, Librairie Nouvelle (174 p.)

1862 : Histoire d'une ville protestante (réédition)

1863 : Le Maréchal de Richelieu et Madame de St Vincent, Didier (395 p.)

1864 : France Ancienne et Moderne, Morizot (627 p)

1864 : La peste de Marseille, Michel Lévy frères (346 p) réédition 1878, réédition 1883

1864 : Madame Angély, Roman réédition Fayard 1870 . 2 vol.

1864 : La Bande mystérieuse, Michel Lévy frères 1863 (300 p) réédition 1878

1865 : Histoire de l'Espagne, Furne 1865. 2 vol. (409, 428 p.)

1867 : Dernières armes de Richelieu

1868 : La Croisade contre les albigeois, traduction, A. Lacroix, Verboeckhoven (385 p.)

1869 : Mes primevères, Poésies, réédition E.Dentu 1884 (297 p)

1876 : Le chevalier noir, M. Lévy frères Librairie Nouvelle 1876

1878 : Dans les Pyrénées, roman, Calmann-Lévy, (322 p.)

1878 : La guerre au couteau, roman, Calmann-Lévy 1878 (296 p)

1878 : La Belle-sœur, comédie, Calmann-Lévy (86 p.)

1879 : Le Roman d'un méridional, comédie, Tresse 1879 (93 p.)

1880 : La boîte d'or, roman E. Dentu (316 p.)

1882 : 50 ans de vie littéraire, mémoires, Calmann-Lévy (422 p.)

1882 : Histoire littéraire du Midi de la France C. Reinwald 1882 (421 p)

1884 : La Journée de la vie, Librairie internationale (60 p.)

Mary-Lafon, émotions, un débat chez Deloche

Au débat autour de Mary-Lafon qui vient de se tenir à Montauban j'ai eu le plaisir de rencontrer un descendant de sa famille par sa sœur, Monsieur Ders. Je ne vais pas faire un large compte-rendu (voir autre article) mais m'arrêter seulement sur un moment précis. Pour montrer la distance entre Jasmin qui a une belle statue à Agen, et Mary-Lafon largement oublié à Montauban, j'ai évoqué une peinture que j'ai eu le plaisir de découvrir un jour, dans la salle de réception de la Mairie de Montauban, où elle était en remplacement d'un autre tableau, car en fait elle est dans les réserves du Musée Ingres. Et voilà que monsieur Ders me montre une petite photo de la dite peinture qu'il a trouvé sur internet. Cette peinture m'avait marqué et je la retrouve comme dans mon souvenir sauf que je pensais l'avoir croisé en 1989 alors qu'en 1989, j'ai au contraire découvert qu'elle n'était plus en place, à un moment où je pensais la prendre en phot ! La mémoire nous joue de ces tours...

Et pour boucler la boucle, Norbert Sabatié m'apporta le livre que j'avais écrit entre 1983 et 1985, au sujet de Mary-Lafon. Surprise, en postface je retrouve la présentation que je fis du tableau... et après quelques corrections je vous l'offre ici :

«En entrant dans la salle, j'eus d'abord la tristesse de n'y voir que des têtes inconnues. Je n'ai rien contre les inconnus mais il y a des lieux où on préfère se rassurer à côté d'un ami. Contre toute prévision l'ami que je découvris au bout d'un moment n'était pas parmi les vivants, mais accroché sur un mur comme est accroché tout tableau de peinture.

Discrètement, pour ne pas paraître trop ignorant, je me suis approché du tableau et j'ai noté que le portraitiste, Tito Marzocchi de Belluci, était un nom aussi peu notoire que celui de son modèle, mais que ce dernier, dans cette belle salle, avait vraiment fière allure.

Mary-Lafon s'y retrouve comme je l'ai découvert. Ma tristesse s'est alors envolée en un instant et je compris que je n'avais pas perdu ma journée. J'avoue que ce n'est que cinq mois plus tard que j'en découvrirai, l'importance. Je la raconterai dans mon prochain livre mais je retiens déjà que c'est bien ce 9 Octobre 1985 devant le portrait de Mary-Lafon que l'idée en germa .

Son front large et dégarni avait tout d'abord attiré mon attention. Quant à sa longue barbe 19ème siècle elle est comme la marque vivante de son combat : elle fait contraste avec l'état de son front. Le reste est plutôt sombre avec une main dans la poche et l'autre appuyée sur... un livre. Une plume significative traîne par hasard sur le tableau et achève de classer le personnage. Le dernier trait que j'ai retenu tient à son sourire. Je continue de penser qu'il s'agissait d'un sourire mystérieux, comme le sourire de quelqu'un qui vous a fait une belle farce. Au départ, on ne peut que le deviner car il est largement caché par la moustache et la barbe mais au bout du compte il tient le personnage tout entier. Sans ce sourire, Mary-Lafon dans sa pose, s'écroulerait. Il me faisait véritablement l'impression d'être présent et ses yeux qui n'avaient rien de ceux d'un rêveur, appuyaient cette sensation. Je ne veux pas exagérer les talents du portraitiste, je ne veux pas davantage lire toute une vie dans les lignes d'un sourire, mais tout le monde sait très bien (surtout dans notre monde de télévision) qu'une image c'est aussi une force d'être. Le fait que le portraitiste soit un Italien n'est pas pour m'enlever de l'idée la connivence féconde qu'il devait y avoir entre le peintre et son modèle ! »

18-12-2009 Jean-Paul Damaggio

LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS
ÉPOPÉE NATIONALE
TRADUITE

PAR MARY LAFON Illustrée de douze gravures hors texte reproduisant les anciens dessins
du temps.

PARIS LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce,
ÉDITEURS A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne
1868 - tous droits de traduction et de reproduction réservés

La grande réaction cléricale qui joncha le Midi de morts et noya dans des flots de sang l'indépendance de l'esprit, la liberté religieuse et la liberté municipale, inspira un chef-d'œuvre égal par le fond et la forme aux épopées les plus célèbres.

Ce poème, dont l'auteur n'osa se nommer, car l'inquisition l'aurait brûlé avec son œuvre, est à la fois un monument littéraire et un monument historique. Le héros, dit l'auteur d'un excellent travail⁵, n'est pas un homme : ce n'est ni Montfort, ni le comte de Toulouse, ni le comte de Foix; le héros est un être collectif, c'est un peuple tout entier, c'est la société méridionale, ce sont ses généreux efforts pour secouer le joug de l'étranger qui sont chantés, célébrés, exaltés par le poète. C'est cette société humiliée et frémissante sous le joug qui aspire à la délivrance et déploie pour reconquérir sa liberté une constance à toute épreuve et un admirable courage.

Le poète, d'après M. Fauriel, a peint la culture sociale du Midi principalement par le côté féodal et chevaleresque qui dominait alors, mais non pas d'une manière exclusive. Les idées et les habitudes de la chevalerie en descendant jusqu'aux bourgeois, qui obtenaient aisément le titre de chevalier, étaient devenues un lien entre les châteaux et les villes, entre la démocratie et la féodalité : or, ce sont les mœurs de toutes ces classes qu'a décrites notre historien poète et dont le vif reflet colore à chaque instant ses récits et ses tableaux. L'indépendance et la vieille liberté municipale du Midi, qui se montrèrent si énergiques dans cette lutte à mort d'un peuple contre toute l'Europe, la vigoureuse résistance que les villes opposèrent à Simon de Montfort, leur exaltation patriotique, l'enthousiasme avec lequel elles embrassèrent la cause des seigneurs de Toulouse, l'aversion qu'elles témoignèrent pour la croisade et ses chefs ecclésiastiques, tout cela est senti, décrit au long avec un intérêt passionné, d'un ton vraiment poétique et avec le coloris ardent du Caravage ou du Dominiquin.

Voilà pourquoi ce poème se distingue de tous ceux que nous possédons par son caractère énergiquement national. Il est vraiment l'épopée patriotique de la France du Midi et de celle du Nord au treizième siècle, et il intéresse essentiellement et d'une manière spéciale cent vingt villes: Aiguillon, Albi, Auterive, Auvillar, Saint-Antonin, Arles, Aspe, Aubenas, Auch, Auxerre, Avignon, Bar, Bazeille (Sainte-), Baumes, Bazas, Baziéges, Beaucaire, Bergerac, Bernis, Béziers, Biron, Blaye, Boulbonne, Bordeaux, Bruniquel, Burgos, Cabaret, Cahors, Cahuzac, Caraman, Carcassonne, Castelnaudary, Castel-Sarrazin, Castres, Catus, Caussade, Châlons, Chartres, Cîteaux, Clairac, Clermont, Condom, Crest, Die, Douai, Estella, Fanjoux, Saint Félix, Foix, Gaillac, Saint-Gaudens, Gênes, Saint-Gilles, Gontaut, La Guépie, l'Isle-Jourdain, Laurac, Lautrec, Lavaur, Lerida, Limoges, Limoux, Lourdes (le Château de), Marseille, Martres, Saint-Martin-des-Bordes, Marmande, Moissac, Montauban, Montaudran, Montclar, Montcuq, Montferran, Montgiscard, Montgrenier, Montjoie, Montech, Montpellier, Montpezat, Montréal, Montségur, Muret, Narbonne, Nîmes, Niort, Oleron, Orange, Pamiers, Pampelune, Penne-d'Agenais, Posquières,

⁵ Guibal, Étude sur le poème de la Croisade.

Puylaurens, Le Puy, Puycelsi, Puycerda, Puylaroque, Rabastens, La Réole, Rodez, Rome, Saintes, Samatan, Saverdun, Soissons, Tarascon, Tarragone, Termes, Tonneins, Toulouse, Troyes, Tudela, Turenne, Uzès, Valabrègue, Valence, Verdun-sur-Garonne, Villemur, Villeneuve, Viterbe, Viviers.

Parmi ces villes, Toulouse naturellement joue le premier rôle.

Aussi est-elle celle dont l'historien-poète parle le plus souvent avec le plus de suite et d'admiration. Jamais peut-être ville ne fut célébrée avec plus d'enthousiasme, plus d'amour et plus de justice.

Il n'a pas oublié les vingt peuples qui, outre les Français du Midi, prirent une part active à la croisade. Les Allemands, Angevins, Angoumois, Bavaois, Berrichons, Brabançons, Bretons, Castillans, Catalans, Champenois, Flamands, Français du Nord, Frisons, Gascons, Italiens, Limousins, Lorrains, Milanais, Navarrais, Picards, Poitevins, Provençaux, Saxons, Viennois, tiennent dans le poème une large place.

Enfin, dans ce qui reste aujourd'hui des anciennes familles, il en est peu qui entre tant de personnages chevaleresques mentionnés par le poète, ne reconnaissent pas quelques-uns de leurs ancêtres, dont nous citerons en passant ceux qui sont le plus souvent nommés : les d'Aiguillon, d'Audigier, d'Angeliers, de Barral, de la Barre, de la Barthe, de Béranger, de Bernis, de Blanquefort, de Braine, du Breuil, de Cosnac, Eustache de Caux, de Chabert, de Chabreuil, de Charbonnières, de Cardailhac, de Castelbon, de Courtenay, de Crion, de Durban, d'Encontre, d'Escoraille, d'Esparcieux, de Faux, de Ferrand, de Forceville, de Fréjols, de Gaillard, de Garnier, de Gaucelin, de Gauthier, de Gaudin, de l'Isle, de Lançon, de Lascy, de Lauragais, de Loutre, de Leicester, de Lambert, de Lévis, de Lessart, de Linières, du Luc, de Saint-Marsault, de Montaigu, de Montesquieu, de Montpezat, de Morel, de Montaut, de Montmorency, de Moustier, de Saint-Martin, de la Mothe, de Mortagne, de Marestaing, de Maubuisson, de Montjoie, de Navarre, de Neuville, de Noé, de Pêne, de Pequerny, de Pestillac, de Pontis, de Ponton, Pons de Beaumont, de Mondragon, de Saint-Just, des Roches, de Roussy, de Rochemore, de Raulin, Roger des Andelys, de Roquefeuille, Roger d'Aubusson, de Riquier, de Richard du Forez, de Sicard, de Saissac, de Saint-Pol, de Terme, de Terride, de La Tresne, de Trye, d'Uzès, de Vaux, de Villepreux, de Voisin.

Nous n'avons de ce poème, écrit en vieux provençal du treizième siècle, qu'un manuscrit unique conservé à la Bibliothèque impériale, sous le n° 91, fonds Lavallière, ancien 2708. En 1837, M. Fauriel le publia dans la collection des Monuments de l'histoire de France, histoire politique, mais sa version en prose assez fautive et inexacte est à l'original ce que serait une photographie à un tableau du Titien ou de Véronèse. La vie, la chaleur, la couleur tout a disparu, il ne reste qu'une pâle, froide et sèche chronique.

Passionné pour nos vieilles littératures méridionales, M. Mary Lafon a voulu montrer le diamant dans tout son éclat et a traduit le poème en poète. Or, pour se figurer tout ce qu'une pareille tâche présentait de difficultés, il faut savoir que ce poème se compose de 214 strophes écrites en vers monorimes, que la rime ne change donc que 214 fois sur un ensemble de plus de 9,000 vers et qu'il y a des strophes qui en comptent 200. Ces couplets ont été traduits par M. Mary Lafon en vers monorimes également de même mesure et de même assonance. Et ce qu'on aurait peine à imaginer, c'est l'allure vive, rapide, dégagé, dansée rythmé de notre alexandrin si lourd quand il est accouplé.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de l'historien du Midi et de Rome. Chacun sait quelle ardeur et quelle conscience il apporte dans ses travaux ; nous dirons seulement que ce travail lui a coûté dix-neuf ans de lutte; aussi le voile étendu depuis sept cents ans sur ce magnifique chef-d'œuvre est levé, et nous pouvons présenter au public un ouvrage qui, nous le répétons, est non-seulement l'épopée nationale de la France du Midi au treizième siècle, mais l'épopée de l'Europe entière qui prit part à la Croisade contre les Albigeois.

INTRODUCTION

Avant de lever pour le lecteur le voile étendu depuis sept cents ans sur le poème de la croisade, nous allons rappeler en peu de mots les causes et le prétexte de ce lugubre drame qui, après avoir mis tout le Midi en deuil, toute la vieille Langue d'Oc en sang, fit reculer violemment l'esprit humain et retarda jusqu'au seizième siècle la marche du progrès et de la civilisation. Puis, quand nous aurons interrogé l'histoire et qu'elle aura répondu, comme un témoin sincère, sans haine et sans passion, à l'exemple du cicerone qui montre un monument enfoui sous les ronces, les buissons et le lierre dans la campagne romaine, nous essayerons de caractériser le poème au point de vue historique et littéraire. L'œuvre est déjà si loin de nous que, pour éclairer l'épaisse nuit qui s'est faite autour d'elle, il faut nécessairement des flambeaux, et il n'en est pas de meilleurs que ceux de l'étude et de l'observation critique.

De tout temps, l'hérésie avait germé dans le sol méridional. Les semences réformatrices d'Arius, de Priscillien, de Claudius, loin de s'envoler au vent des siècles ou de mourir sous la cendre des générations disparues, poussaient de toutes parts au milieu de la moisson catholique et semblaient en 1200 sur le point de l'étouffer. Des novateurs qu'on appelait tantôt Vaudois (Valdenses), hommes des vallées, du pays d'où ils venaient, et tantôt Albigeois, de la contrée qu'ils habitaient principalement, avaient entrepris de ramener le christianisme à sa simplicité primitive. Allant à l'apostolique, en sandales, et couverts modestement d'habits noirs, ils s'arrêtaient dans les châteaux, sur les places communales, au milieu des campagnes, et disaient aux seigneurs, aux bourgeois et aux serfs ruraux :

« Il se trouve des hommes au temps présent qui, peu connus du peuple, voudraient bien montrer la voie en Jésus-Christ, mais on les poursuit si vivement qu'ils ont peine à l'oser, tant l'erreur aveugle les faux chrétiens! Et surtout ceux qui devraient être pasteurs, qui vont poursuivant et tuant les bons, et laissant en paix les hypocrites et les méchants. Mais vous pouvez connaître qu'ils sont mauvais bergers, car ils n'aiment leurs brebis que pour la toison. Et vous pouvez voir, comme dit l'Écriture, que s'il est un honnête homme aimant et craignant Jésus, ne voulant ni jurer, ni blasphémer, ni mentir, ni commettre adultère, ni voler, ni verser le sang, ils diront que cet homme est Vaudois, qu'il faut le punir, et ils lui chercheront mal par mensonges et par embûches. Mais qu'ils soient forts, ceux qui souffrent pour le Seigneur, car, au sortir de ce monde, ils trouveront le royaume des cieux, où sur eux rayonnera grande gloire s'ils ont eu déshonneur ici-bas. Mais il faut oser le dire, car c'est la vérité : depuis Sylvestre jusqu'à celui-ci, tous les papes, tous les cardinaux, les évêques et les abbés, tous ensemble n'ont pas eu le pouvoir de remettre en ce monde un seul péché mortel. Seulement Dieu pardonne, et nul autre que lui ne tient le pardon dans ses mains⁶. »

Ils offraient ensuite aux seigneurs et aux châtelaines quelques marchandises de prix, comme des bagues ou des voiles. Et si on leur demandait :

⁶ Ma yo aus o dire, car en ver se troba,
Entr'en aquest que tuit de Silvestr', li papa
E tuit li cardenal e tuit vesque et aba,
Tuit aquesti ensem no han tan de potesta.
Qu'ilh poissan perdonar un sol peccat mortal.
Solament Dio perdon' qu'autre non o pot far.
(La Nobla Leyczon. Bibliothèque de Genève. Mss n' 207.)

« Avez-vous d'autres choses à vendre? » un d'entre eux répondait : « J'ai des pierres plus précieuses que celles-ci, et je vous les donnerai si vous jurez de ne point me livrer aux clercs. » Et quand on l'avait assuré par serment, il disait : « J'ai une pierre si éclatante qu'à ses rayons l'homme peut connaître son Dieu. J'en ai une autre qui resplendit tellement qu'elle allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui la possède. »

Puis il leur récitait un chapitre du livre saint tel que celui de Luc :

« L'ange Gabriel fut envoyé. », ou le discours du Seigneur (Jean, XIII) :

« Avant le jour de fête. », et lorsqu'il commençait à intéresser son auditeur, il passait au chapitre XXIII de Mathieu et au douzième de Marc : « Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves. »

Et lorsqu'on voulait savoir à qui s'appliquaient ces anathèmes, ils répondaient : « Aux religieux et aux ecclésiastiques. »

L'hérétique faisait alors une comparaison de l'état de l'Église romaine au sien propre en disant : « Les docteurs catholiques sont pleins de faste dans leurs mœurs et dans leurs vêtements : ils aiment les premières places comme les pharisiens, et désirent être appelés maîtres par les hommes.

Or ce ne sont pas ces maîtres-là que nous cherchons. De plus ils sont incontinents, tandis que chacun de nous a sa femme et vit chastement avec elle. Outre cela ils font partie de ces riches et de ces avarés auxquels il est dit : *Malheur à vous qui mettez votre bonheur dans l'or!* Nous, au contraire, nous nous trouvons riches du seul vivre et du vêtement; ils sont sensuels et ravisseurs du bien d'autrui; nous, purs et bienfaiteurs des pauvres. Ils attisent le feu des guerres, combattent et massacrent le peuple, et nous, nous souffrons la persécution pour lui et la justice. Ils mangent un pain d'oisiveté et ne travaillent pas; nous vivons, nous, du labeur de nos mains. Ils voudraient enseigner eux seuls et garder la clef de la science, mais cette clef chez nous est dans les mains des femmes comme dans celles des gommés, et le disciple de sept jours peut en instruire un autre, car il est rare de trouver homme ou femme chez nous qui ne récite aisément le Nouveau Testament tout entier.

Ils lient de lourds fardeaux sur les épaules des hommes, mais ne les meuvent pas du doigt, tandis que nous faisons, nous, ce que nous enseignons. De même ils ont plus à cœur d'observer les traditions humaines que les commandements de Dieu, telles que les jeûnes, fêtes, offices et autres choses semblables, qui sont des institutions humaines; mais nous, nous n'enseignons d'observer que la doctrine de Christ et des apôtres. Ils chargent les pénitents de peines accablantes qu'eux ils n'effleurent même pas; mais nous, à l'exemple de Christ, nous disons au pécheur : « Va, et ne pêche plus. »

Et par l'imposition des mains nous le soulageons de ses fautes, et à la mort nous envoyons les âmes dans le ciel. Voyez maintenant quelle doctrine vaut mieux, la nôtre ou celle de l'Église romaine, puis choisissez⁷. »

Il suffit de jeter les yeux sur les manuscrits conservés à Genève et à Cambridge, pour se convaincre que la doctrine vaudoise se réduisait au fond à dire :

Que le baptême était inutile ;

Qu'il ne fallait point bâtir d'églises;

Que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas présents dans l'eucharistie;

Que le sacrifice de la messe n'est qu'une invention humaine;

Que les prières et les aumônes ne profitent en rien aux morts;

Que l'on n'est pas obligé de rendre compte de sa foi ;

Que le corps de Jésus-Christ pouvait être consacré par un laïque homme de bien, qu'il ne l'était point par un mauvais prêtre ;

⁷ Reynerus, Contra Valdenses, cap. VIII

Et que les prêtres seuls n'avaient pas le pouvoir de lier et de délier, et qu'ils ne pouvaient exiger aucune dîme⁸.

Outre ce courant réformateur, d'un mouvement doux et d'un caractère purement mystique, il en était d'autres également maudits par le clergé, mais dont deux surtout provoquaient ses plus vives colères, parce que, plus dégagés du spiritualisme religieux, ils battaient au pied et menaçaient d'engloutir dans leurs flots l'arche sainte du temporel, de tout temps si chère à l'Église. Le premier et le plus dangereux parce qu'il s'affirmait avec audace s'appelait tour à tour henricien, pétrobusien et cathare. C'est sous cette dernière dénomination que les légats et les inquisiteurs désignaient les sectes d'origine étrangère. S'il était possible de croire, mais il y a doute, à la bonne foi de ceux qui nous ont transmis le fond du système des cathares, cette hérésie, venue de l'Orient, n'eût été qu'un reflet du dualisme de Manès.

D'après Ervin⁹ ils se disaient les seuls représentants de l'Église, parce que, seuls, ils suivaient les traces de Jésus-Christ et ne tenaient par aucun lien au monde. Divisés en trois sectes principales par Reynerus¹⁰, ils habitaient particulièrement la Lombardie, la Toscane et la Provence. Ils n'admettaient dans le ciel que l'esprit de Dieu, et lorsqu'on leur demandait s'il y avait les âmes de Pierre et de Paul et des autres saints, ils répondaient : « Il n'y a d'autre âme que Dieu, il n'y a rien qui ne soit Dieu. » Presque tous accordaient que l'âme de l'homme de bien, quel qu'il soit, est elle-même le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu, qui l'abandonne lorsqu'il pèche et fait place au diable. Chose remarquable, du reste, et qui montre bien l'illogisme de l'esprit humain en matière religieuse, c'est que les mêmes orthodoxes qui donnent un rôle si considérable, dans ce monde et dans l'autre, au diable, reprochaient aux cathares comme le plus grand des crimes de croire qu'il existait avec Dieu et symbolisait le mauvais principe vaincu par le bon et sans cesse en lutte avec lui¹¹.

Il est curieux à ce propos d'écouter au fond des abîmes du temps la voix de l'inquisition soutenant qu'ils enseignaient que le diable a formé le corps du premier homme pour enfermer en lui un ange légèrement déchu, le père de toutes les âmes.

Où ces nouveaux apôtres étaient passés prêchant au grand jour leur doctrine, arrivait avec des soldats, un moine blanc, fougueux missionnaire de Rome, qui faisait allumer un bûcher devant l'église, et réunissant autour de sa chaire les auditeurs du sermon de la veille, les apostrophait en ces termes :

« Dis donc, toi, l'hérétique, viens me parler un peu. Tu te tairais, je parie, si l'on te laissait faire, si la force ne t'arrachait les paroles, à ce que l'on m'a dit. D'après ce que je vois, tu as crucifié ton Dieu, tu as quitté et renié ta foi et ton baptême, car tu crois que le diable t'a formé et bâti, et que lui qui a si mal opéré et si mal ourdi peut donner le salut. Tu en as menti, félon ! et à mauvaise école tu as écouté et prêché ! Dieu seul fit l'homme, et seul il rétablit et le forma de ses mains, ainsi qu'il est écrit : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me*. Mais supposons un moment qu'il en soit comme tu dis, que le diable t'ait fait depuis la tête jusqu'au talon, chair, os, membres, taille et visage : faussement tu as menti, et je vais te dire pourquoi. Nous ne trouvons pas cela écrit dans Salomon : aucun prophète, aucun apôtre n'a jamais dit que le salut pût sortir de l'œuvre du diable, ni que le

⁸ Le père Benoist, dominicain, Histoire des Albigeois; Alexis Muston, id., Histoire des Vaudois; Rieger, id., Abrégé de l'Histoire des églises vaudoises, périade ire, chap. 2 ; Reynerus Richinius, Disputatio de Valdensibus; Moneta, De Valdensium progressu, chap. 2 ; Eberherd de Béthune, id., Gretzer, Iconismus Valdensium; Jean Wof, Histoire des Choses mémorables; Léger, Histoire générale des églises vaudoises; Samuel Morland, id., Perrin, Duvernoy, id.

⁹ Evervini, Epistola ad Bernardum, Analectes de Mabillon, t. 3, p. 452

¹⁰ Contra valdenses, cap. I

¹¹ Eckbert, Sermones adversus Catharorum errores, col. 1530 Pierre de Vausemay, Historia Albigensium, chap. 2; Bonacursus, id.; Schmidt, Histoire des Cathares

Saint-Esprit fût si printanier (fou) d'aller prendre domicile chez le démon. Mais, toi, tu trouves cela bon comme de la vache, et tu sauves ton compagnon en lui imposant les mains.

Seulement tu te gardes bien de prêcher comme moi dans l'église et sur les places. Ce n'est pas ici que tu viens faire ton sermon. Mais tu le débiteras derrière un buisson, dans un bois, sous les broussailles, là où Garsens et Peironella filent leur quenouille. L'un tisse, l'autre file, et l'autre dit en son prêche comment le diable a tout créé. Vit-on jamais pareille nichée, je vous le demande, ne sachant mot de grammaire ni de lettres ! Vois donc, hérétique, si tu n'as pas mérité la mort, en appelant bâtard l'homme, fils de Dieu, en lui donnant un autre père que celui qu'il eut, en mentant faussement comme un larron?»

Ce fait paraissant incontestable au moine blanc, il faisait garrotter ceux qui lui tombaient les premiers sous la main au haut du bûcher, et continuait à la lueur de ces flammes horribles, en s'adressant à ses auditeurs glacés d'horreur et d'effroi :

«Je veux que vous me disiez, vous autres, pourquoi vous avez renié votre chrétienté, votre foi et votre baptême? Pourquoi vous enlevez à Dieu sa puissance, en criant que c'est le diable qui vous a formés? Ce n'est pas un homme chrétien qui a trouvé cela, et qui attribue à Dieu l'œuvre du démon. Je ne suis surpris que d'une chose : c'est que vous ayez découvert un maître qui vous ait enseigné qu'on peut sauver l'homme tout bonnement en lui imposant les mains ; ce n'est pas de Dieu qu'il a eu ce pouvoir. Je voudrais bien vous convertir, mais j'y ai tant pioché et je vous trouve si durs et si pleins d'iniquités, qu'à mon jugement vous ne serez bons qu'après avoir passé par le feu.

Vous ne croyez pas que Dieu ait créé le ciel et la terre, ni rien de ce qu'on voit vivant ou mort.

Vous avez faussement menti comme des renégats!

Saint Jean l'Évangéliste, qui est monté un peu plus haut que vous, a dit dans le premier Évangile : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso nihilo* Saint Paul, le grand apôtre, nous l'a confirmé par la sainte Écriture et par la vérité : *Et tu, Domine, in principio terram fundasti*. Et si vous ne voulez pas le croire, regardez ce feu ardent qui brûle vos compagnons ! A présent, hérétiques, il faut répondre en un mot ou en deux, et choisir des flammes ou de notre croyance! Il faut croire à l'incarnation comme nous et comme nos couvents qui sont tous catholiques. Je voudrais bien disputer encore sur d'autres points avec vous, et traiter du mariage, dont vous parlez avec tant de démente ; mais vous autres, méchants hérétiques, vous êtes tellement insensés, qu'on a beau vous faire toucher les choses du doigt, et avoir pour garants Dieu et saint Paul, on ne vous rend pas plus dociles. Et le repentir ne peut vous entrer dans le cœur ni venir sous vos dents qu'au milieu de ce feu, de ces tortures et de ces supplices par lesquels vous allez passer¹². »

Effrayés par les cris de ceux qu'on brûlait (et vaincus d'avance par la peur des tortures, quelques Albigeois se trouvaient faibles et s'écriaient:

« Izarn, assurez-moi et faites-moi donner parole que je ne serai pas brûlé, ni enfermé, ni maltraité. Je me soumetts à toutes les autres peines qu'il vous plaira. Si je puis compter que vous ne m'abandonnerez point, que vous ménagerez mon honneur et ne me ferez aucune violence, je vous révélerai tout le secret de nos croyants. »

¹² E tu, malvat heretje, iest tan desconois; ens
Que nulha re que te mostre per tant de bos guirens,
Com est de Dieus e sant Paul, non iest obediens
Ni t' pot intrar en cor ni passar per las dens
Per que l' foc s'aparelha e la pena e l' turmens,
Per on deves passar IZARN, l'Inquisiteur.)

L'inquisiteur écoutait la confession des relaps et disait ensuite, comme s'il n'eût fait que la répéter au peuple :

« Les Albigeois croient que le pape est l'Antechrist; que les sacrements de confirmation, extrême-onction, baptême ne sont que superstition; que le saint sacrement de la messe est une invention humaine; qu'il faut abattre, briser, démolir les églises et massacrer les prêtres ; ils pratiquent la magie, se donnent et se prostituent aux diables, vont au sabbat avec eux, ont foi aux éternuements, adorent le grand Lucifer, disent qu'il a inspiré Moïse, et commettent d'abominables incestes dont ils font périr le fruit, à moins qu'il ne provienne de l'union infâme de deux prostituées. Ils poussent, du reste, leurs excès nocturnes à un tel degré de débauche que Vierna, la femme de Sicard de Boyse, a confessé aux pieds du vénérable Garin, archevêque de Bourges, et en présence de l'évêque d'Auch et de Gerald, évêque de Cahors, qu'elle s'était livrée, une nuit, à cinquante de leurs ministres¹³. »

Après cette déclaration, vociférée d'une voix tonnante et entrecoupée d'exclamations et de cris d'horreur, les moines blancs faisaient prêter ce serment à chaque converti :

« Je veux être baptisé, et pleinement convaincu de la religion que vous m'avez enseignée, vous et frère Ferrier, et si on vous demande quel est ce nouveau baptisé, vous pourrez dire : C'est Sicard de Figueiras, qui a abjuré ses erreurs, et qui, autant il a été l'ennemi de l'Église romaine, autant il deviendra le persécuteur des hérétiques, sans avoir ni paix ni trêve avec eux. Si jamais je fus indulgent pour Pierre Capella et les chefs de son parti, si j'eus de l'amitié pour Jean de Colet, je serai désormais leur ennemi déclaré, à moins qu'ils ne se convertissent tous avant le mois de février. Je les ferai tous prendre par nos écuyers et archers. Berit, Pierre Parazols et Ricard le portier sauront bien les chemins détournés, les enclos, les cavernes où ils cachent leur argent. Il ne sera pas besoin que vous y soyez, ni vous ni frère Ferrier, s'ils n'abjurent pas à la vue de nos messagers¹⁴. »

D'autres fois ils leur délivraient des lettres de rémission ainsi conçues :

« Frère Dominique, chanoine d'Osma, le plus humble des prédicateurs, à tous les fidèles qui verront ces lettres, salut en Jésus-Christ. Nous avons réconcilié à l'Église, par l'autorité du seigneur abbé de Cîteaux, légat du Saint-Siège apostolique, qui nous a commis ce soin, Pierre Roger, porteur des présentes, lequel s'est converti. Nous le condamnons, en vertu du serment qu'il nous a prêté, à être conduit les *épaules nues pendant les dimanches et fêtes par un prêtre qui lui donnera la discipline depuis l'entrée du village de Tréville jusqu'à l'église*. Il portera l'habit religieux de même forme et de même couleur que ceux des moines, avec deux petites croix cousues des deux côtés de la poitrine, Nous lui ordonnons de plus de s'abstenir toute sa vie de chair, d'œufs et de fromage, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte et de la Nativité, auxquels nous lui commandons d'en user pour preuve qu'il a renoncé à ses erreurs. Il fera *trois carêmes pendant l'année*, entendra tous les jours la messe, gardera une chasteté perpétuelle et demeurera toute sa vie à Tréville, dont le chapelain veillera sur sa conduite jusqu'à ce que l'abbé de Cîteaux en ordonne autrement¹⁵. »

Ces croyances, qui auraient bien mérité l'épithète de folles, que leur applique assez souvent l'auteur de la première partie de notre poème, étaient-elles professées par les cathares ? Nous ne le savons que par les rapports de leurs ennemis, forcés d'avouer eux-mêmes qu'on les appelait les bons, les justes, les purs, car le mot grec cathares, (mot grec), ne signifie pas autre chose¹⁶.

¹³ Le Prieur de Vigeois (Chronica, p. 327).

¹⁴ Raynouard, Choix de Poésies des Troubadours, t. v, p. 234

¹⁵ Dom Martène, Anecdotes historiques, t. I, p. 80

¹⁶ Trithemius, Annales Hirsaugienses

Quant aux pratiques de leur culte, telles que l'imposition des mains et la *consolation*, que la profonde ignorance du clergé d'alors prenait pour des actes d'idolâtrie, elles n'étaient que le renouvellement des formules initiatrices des premiers chrétiens, qui, eux aussi, se saluaient, au grand scandale du paganisme, par des baisers mutuels et imposaient les mains aux néophytes.

Entre les vaudois et les cathares se trouvait enfin le groupe le plus nombreux, celui qui est connu sous le nom général d'albigéois. Ces hérétiques, civils plutôt que religieux, s'éloignaient à peine de l'orthodoxie catholique. Voici leur symbole formulé dans notre poème, qui laisse peu de prise au doute et aux suppositions.

Jésus-Christ nous gouverne et l'on doit l'en bénir,
Et par lui bien et mal également souffrir.
Aussi dans le bon droit il peut nous maintenir,
Car nous tous en sa foi voulons vivre et mourir,
Car nous croyons en Dieu qui garde de faillir,
Et qui fit terre et ciel porter graine et fleurir,
Dans l'univers soleil et lune resplendir,
Et sut l'homme, la femme et leur âme pétrir;
Naquit de vierge afin que tout pût s'accomplir;
Pour sauver les pêcheurs en chair voulut souffrir.
De son précieux sang l'obscur fit éclaircir
Au Père, au Saint-Esprit victime alla s'offrir.
Par ces fonts saints d'où l'eau sur nos fronts vint jaillir,
Et par l'Église à qui chacun doit obéir,
L'amour de Jésus-Christ nous devons conquérir.
Au grand Pasteur de foi chargé de nous nourrir,
Aux Prélats qui nous ont condamnés à mourir,
Que Dieu donne sens, cœur, droiture et repentir.
Car d'être bons vassaux ils voulaient nous punir.
Et faire dans le sang la ville et nous périr.
Une race étrangère allait tout engloutir,
Éteindre la lumière et nos cieux obscurcir,
Et si Toulouse et Dieu l'eussent voulu souffrir,
Tout prix et tout honneur bientôt ensevelir.
Que le Dieu qui gouverne et ne sait point mentir,
Qui rabaissa l'orgueil et du ciel fit sortir
Les anges révoltés nous aide à soutenir
Le vrai Seigneur qui doit sainte Église tenir
Par prudence et vouloir et le pays servir.

Jhesu Crist nos governa e devam li grazir,
Lo mal e l'be que n's dona, e dousament sufrir.
Car per aital dreitura nos pot ben maintenir,
Qu'en la sua crezensa volem viure e morir.
Car nos crezem lo Dieus que n's garda de falhir,
E que fetz cel e terra e granar e florir,
E l' solhel e la luna per lo mon resplandir,
E fe ome et fenma e l's esperitz noirir,
E intrec en la Verge per la leg acumplir,
E pres en carn martiri per pecadors garir,
E dec sanc preciosa per l'escur esclarzir,

E anec al seu paire e al sent Esperit offrir.
E pèl sant batisteri recebre e complir
E per la santa Glieiza amar e obezir.
Devem be Jeshu Crist e s'amor conquérir.
E l' senher apostoli que n's deuria noïr,
E l's prelat de la Glieiza que n's jutjon à morir
Don Dieus sen e coratge escient e albir
Que conoscan dreitura e l's ne lais penedir!
Car per aital nos mandan damnar ni destruzir
Que de sa seçhoria nos volem départir,
Per una gent estranha que fa l' lum escantir,
E si Dieus e Tolosa o volgues cosentir
Tot pretz e tot paratgé agron fait sebelir.
E l' Senher que capdela e esgardec de mentir
E fe l'orgolh abatre e fe l's angels salhir
Nos do poder e forsa del senhor maintenir
Qu'el es d'aital natura c'ab sen e ab albir
Be deu amar la Glieiza et la terra tenir¹⁷.

Il est bien évident que des hommes qui tenaient ce langage, qui invoquaient la Vierge dans chaque péril et mettaient sur leurs murs, pour les défendre, les reliques de saint Sernin et de saint Exupère ne partageaient ni les croyances des cathares ni celles des vaudois. La querelle, pour eux et pour tous les hommes des villes, était politique plutôt que religieuse. C'était le château et la commune du Midi luttant contre l'Église.

Quant à l'hérésie considérée en général, on peut dire avec certitude qu'il y avait malentendu et par suite dissentiment complet entre les divers réformateurs, les uns trop mystiques, un peu trop égarés dans l'idéal des dogmes chrétiens, les autres trop ardents, trop impatients peut-être, et ce clergé valétudinaire, grossièrement matériel, dont la corruption gangrenait les membres, dont la vieille robe romaine offrait la souillure de tous les vices¹⁸;

Forcées dès lors de se prononcer, de porter leurs sympathies et leur confiance vers les parfaits, hommes de savoir et de mœurs pures, ou vers les clercs, pour la plupart aveuglés par l'ignorance ou plongés dans le borbier des voluptés, les populations intelligentes de la Langue d'Oc n'hésitèrent point.

Elles se rangèrent du côté des vaudois, des albigeois ou des cathares. En songeant à quel point l'opinion publique était hostile à l'Église, on a peu de peine à comprendre leur préférence. Tous les reproches adressés au clergé reposaient sur des faits, puisque le légat Castelnau déposa la plupart des évêques comme convaincus des vices qu'on leur imputait. Ne pouvant les nier et voyant que les disputes publiques avec les albigeois, que les prédications armées du cardinal d'Albano, de saint Dominique et des moines de Citeaux ne produisaient pas plus d'effet que les menaces de ses papes et de ses conciles, l'Église s'en prit dans sa colère au comte de Toulouse et lui adressa en 1207, par la bouche d'Innocent III, cette fulminante allocution :

« Si nous pouvions ouvrir votre cœur, nous y trouverions et nous vous y ferions voir les abominations détestables que vous avez commises. Mais parce qu'il paraît plus dur que la pierre, difficilement y pourra-t-on pénétrer en le frappant avec les paroles du salut.

¹⁷ Vers 7301

¹⁸ Capellani autem tanto contemptui habebantur à lalcis quod eo rum nomen ac si Judaei essent in juramentum à pluribus sumebatur.

Sic dicebatur : Mallem esse capellanum quam hoc facere (Guillelmi de Podio Laurentii, Historia Albigenisium. Voir notre Histoire du Midi, t. 11, p. 284.

« Impie, cruel et barbare tyran, n'êtes-vous pas couvert de confusion de favoriser l'hérésie et d'avoir répondu à celui qui vous reprochait d'accorder votre protection aux hérétiques que vous trouveriez parmi eux un évêque qui prouverait que sa croyance est meilleure que celle des catholiques ?

Depuis, ne vous êtes-vous pas rendu coupable de perfidie, lorsque, ayant assiégé un certain château, vous avez rejeté ignominieusement la demande des religieux de Candeil, qui vous priaient d'épargner leurs vignes que vous avez fait ravager, tandis que vous conserviez soigneusement celles des hérétiques? C'est donc avec raison que nos légats vous ont excommunié et lancé l'interdit sur vos terres.

Cependant, quoique vous ayez péché grièvement, tant contre Dieu et contre l'Église en général que contre nous en particulier, suivant l'obligation où nous sommes de redresser ceux qui s'égarer, nous vous avertissons et nous vous commandons, par le souvenir du jugement de Dieu, de faire une prompte pénitence proportionnée à vos fautes, afin que vous méritiez d'obtenir le bienfait de l'absolution. Sinon, comme nous ne pouvons laisser impunie une si grande injure faite à l'Église universelle et même à Dieu, sachez que nous vous ferons ôter les domaines que vous tenez de l'Église romaine, et si cette punition ne vous fait pas rentrer en vous-même, nous enjoindrons à tous les princes voisins de s'élever contre vous, comme contre un ennemi de Jésus-Christ et un persécuteur de l'Eglise, avec permission à chacun d'eux de retenir toutes les terres qu'il pourra vous enlever, afin que le pays ne soit plus infecté d'hérésie sous votre domination. La fureur du Seigneur ne s'arrêtera pas encore; sa main s'étendra sur vous pour vous écraser et vous faire sentir qu'il est difficile d'échapper à sa colère, quand on l'a une fois provoquée¹⁹. »

Raimond VI, qui était en réalité un homme assez faible de cœur, fléchit devant ces menaces; il donna la permission de brûler ses vassaux; mais ce n'était pas encore assez : Rome voulait qu'il les brûlât lui-même. Un religieux de Fontfroide, abbaye du Narbonnais, nommé Pierre de Castelnau, qui exerçait depuis quatre ans dans le Languedoc les fonctions de légat d'Innocent III, après avoir excommunié son souverain et s'être montré à son égard d'une véhémence sans exemple, osa venir l'appeler en face *lâche, parjure et tyran*. Piqué au vif, Raimond laissa échapper une parole qui fut l'arrêt de mort de Castelnau. Un homme d'armes du comte le tua d'un coup de lance au moment où il allait traverser le Rhône. Il mourut comme un martyr, en priant pour son assassin.

A cette nouvelle, tous les échos du Vatican retentirent d'un cri de vengeance et de mort. Innocent n'était pas le premier, du reste, qui eût fait gronder ses foudres. La fureur du Saint-Siège avait éclaté déjà par la voix de deux papes, à Tours et à Montpellier.

« Une damnable hérésie, disait au concile de Tours Alexandre III, s'est élevée depuis longtemps dans le pays de Toulouse, d'où elle a gagné la Gascogne et autres provinces et a infecté plusieurs personnes. C'est pourquoi, nous ordonnons, sous peine d'excommunication, aux évêques et aux ecclésiastiques de cette contrée d'y apporter remède. Que tous évitent le contact des hérétiques albigeois. »

Cette défense est vaine, les doctrines des bons hommes se répandent avec plus de rapidité encore, et telle est la faveur dont on les entoure que, sur les chaires du concile de Lombes, quatorze ans après, on voit assis face à face des clercs et des évêques aux manteaux éblouissants de soie et d'or, les bons hommes et les parfaits avec leurs habits noirs²⁰.

Ils sont excommuniés d'une voix unanime ; mais, loin de se tenir pour battus, les hommes des vallées, dont les dogmes s'étaient propagés de château en château et de village en village depuis Pamiers jusqu'à Bordeaux, tinrent de leur côté, à Saint-Félix de Caraman, un

¹⁹ Epistolae Innoc. III, lib. ix, epist. 69

²⁰ Manuscrit de la Bibliothèque impériale, collection Doat, n° 21.

concile général qui fut présidé par Niquinta, leur patriarche, venu exprès de Bulgarie. Qu'on juge de l'inquiétude du saint-père à la vue d'une propagande si hardie.

Il écrit à Raimond pour se plaindre, pour le prier de mettre un terme aux exactions dont, corps et biens, l'Église est victime. On pille ses domaines, on lui dénie ses dîmes, on brise violemment ses temples. Mais le comte de Toulouse n'accorde pas grande attention aux lettres de Célestin III, et les choses restèrent en même état jusqu'à l'exaltation du comte de Signa, sous le nom d'Innocent. Celui-ci, athlète ardent du pontificat, semble d'abord n'avoir qu'une pensée, le défendre; qu'un but, le faire triompher à tout prix. A peine sous le dais du Vatican, il écrit aux prélats contre les albigeois; il écrit aux princes, il les exhorte à se croiser. Six ans plus tard, nouvelle lettre à Philippe Auguste. Il réclame son bras ou celui du prince Louis.

« Contraignez, lui dit-il, en vertu du pouvoir que vous avez reçu d'en haut, les comtes et les barons à confisquer les biens des hérétiques, et usez d'une semblable peine envers ceux qui refuseront de les chasser de leurs terres. Aidez le légat, afin que, dans cette circonstance, le glaive séculier se joigne au glaive spirituel. »

Et non content de ces supplications, il emploie pour le déterminer l'influence de l'évêque d'Auxerre et des autres prélats. Mais, politique adroit, Philippe Auguste feint d'abord de demeurer neutre de sa personne; bien sûr de la part du lion, il envoie ses barons au pape, et voici le consentement qu'il leur octroie :

« Nous avons reçu votre lettre par laquelle vous nous mandez que le légat vous presse de vous mêler de l'affaire albigeoise, et qu'il vous promet de grands secours de la part des clercs, des Églises et de la sienne propre pour cette entreprise. Or, nous vous répondons que nous ne voulons que votre bien et celui de votre honneur, et que, si tel est l'avis de vos peuples et de vos barons, nous vous verrons sans déplaisir mêler de cette affaire, sous la réserve expresse toutefois de nos droits féodaux, quand il nous plaira de les réclamer. »

Mais, lorsqu'en punissant de mort le zèle trop ardent de Castelnau, l'hérésie eut jeté le gant à Rome, Innocent III le releva aussi fièrement qu'aurait pu le faire jadis le sénat quand il s'agissait de ses envoyés. Veillant avec autant de soin à ce que l'inviolabilité de ses représentants ne perdît rien de son prestige, le pape envoie de toutes parts la tunique sanglante de son fils en demandant vengeance. Les moines de Cîteaux, fondant comme un essaim d'oiseaux de proie sur le Languedoc, la France et la Provence, en remplissent toutes les chaires de cris de guerre et de mort. Une croisade est résolue. Tout le Nord, poussé par la vieille haine des races, se rue sur le Midi. Le récit fidèle, chaleureux et poétique de cette guerre, tel est le sujet du poème de la croisade.

Aujourd'hui que la papauté, jadis si formidable, n'est plus qu'une ombre de vieillard dans une ville morte, on peut, sans craindre d'en voir jaillir la flamme, remuer les cendres du volcan qui faisait à chaque explosion tressaillir et trembler l'Europe.

Hâtons-nous de dire, pour l'honneur de notre patrie, que cette première guerre de religion fut dans le principe et resta à peu près exclusivement l'œuvre de l'étranger.

Fille du catholicisme espagnol, dont les yeux de hibou ne pouvaient souffrir, malgré l'épaisseur des Pyrénées, les rayons de la lumière évangélique, et poussée par la théocratie romaine qui se sentait frappée au cœur, la croisade contre les albigeois devint une furie ivre de sang avec le légat d'Italie, les moines d'Espagne, les évêques et les barons du Nord. Dans la première période, celle d'invasion et de vengeance, les barons du Nord prêtèrent avec d'autant plus d'ardeur leurs larges glaives et leurs masses d'armes à l'Église qu'outre la soif du butin qui dévorait toujours les féodaux, ils démêlèrent parfaitement, malgré la lourdeur de leur intelligence, l'intérêt personnel qu'ils avaient tous à la croisade. En s'abattant, en effet, comme des vautours, sur nos contrées méridionales, ils y trouvèrent deux grandes causes d'effroi, le développement des lumières d'abord et ensuite l'établissement municipal. Si, d'un côté, les délégués de Rome étaient effrayés de ce progrès de la

civilisation et des lettres, poussé jusqu'au point de mettre le catholicisme en question et de lui substituer une forme religieuse nouvelle, de l'autre les barons absolus du Nord ne devaient pas moins s'épouvanter en voyant surgir entre eux et leurs vassaux une classe forte, riche, éclairée, qui se déclarait fièrement indépendante, et qui avait des tours assez hautes et des remparts assez épais pour soutenir ses prétentions. Sentant parfaitement tout ce qu'un pareil état de choses pouvait offrir de périlleux, ils tournèrent principalement leurs efforts contre les villes municipales et cherchèrent à les affaiblir et à les ruiner en toute circonstance. Ainsi, tandis qu'ils traitaient assez facilement avec les châteaux, la rigueur la plus inflexible était déployée contre les villes, comme à Béziers, Carcassonne, Lavaur, Graves, Marmande, Cassaneuil, où le sang coula par torrents. Et ce qui prouve que les villes ne se méprenaient point sur les motifs de cet acharnement, c'est qu'elles levèrent presque partout la bannière contre la croisade ; que Marseille, Arles, Avignon vinrent d'elles-mêmes se jeter dans la querelle pour soutenir Raimond, et que Toulouse, ayant à lutter à la fois contre Rome et Paris, ne céda jamais un pouce de son terrain libre.

C'est le reflet de cet esprit du Midi, si vif et si indépendant, qui constitue le caractère principal et pour mieux dire la sève du poème; car, on l'a déjà remarqué à grande raison : le héros n'est pas un homme, ce n'est pas Montfort, ce n'est pas le comte de Toulouse, le héros est un héros collectif si l'on peut ainsi parler, c'est un peuple tout entier, c'est la société du Midi, ce sont ses généreux efforts pour repousser le joug de l'étranger qui sont chantés, célébrés, exaltés par le poète. C'est elle qui, écrasée d'abord par le nombre, déploie pour reconquérir sa liberté et son autonomie, la plus admirable constance²¹.

« Peut-être, disait M. Fauriel à la Sorbonne, en 1833, semblera-t-il un peu étrange qu'un poème si intéressant à tant d'égards et aussi utile à l'histoire qu'important sous le rapport poétique, qu'un manuscrit qui a figuré plus d'un siècle dans les bibliothèques de Paris les plus fréquentées ait si longtemps échappé à l'attention des érudits. Mais les livres, c'est chose convenue, ont aussi leur destinée, et celle du poème de la croisade était de rester près de sept cents ans, inconnue. »

Le savant qui parlait ainsi en donna le premier, vers 1837, une version en prose précédée d'une très-remarquable étude, dont nous allons reprendre un instant le sujet, comme un glaneur qui suit, le front à terre, les sillons déjà moissonnés.

Voici la première question que se pose l'esprit : Quel est l'auteur de ce poème ? Un nécromancien de Tudela, si l'on en croit le troisième vers de la *Geste*; un chanoine de Saint-Antonin, si nous ajoutons foi à une variante du manuscrit donné par M. Raynouard. Le nécromancien navarrais est un fantôme derrière lequel se cachait par prudence le poète. Quant au chanoine, il a bien pu s'appeler Vilhem, porter le froc de saint Benoît sur les rives de l'Aveyron et composer à Montauban les premiers chants de la Croisade. Mais il n'en est ni le seul ni à vrai dire le principal auteur. Un fait clair comme la lumière avait frappé M. Fauriel, c'est le dualisme de l'idée générale.

« Ce poème est double, écrivait-il en 1837: il se compose de deux moitiés dans chacune desquelles domine un sentiment contraire à celui qui règne dans l'autre moitié. Il a l'air d'appartenir à deux hommes, non seulement différents, mais contraires, mais ennemis, mais ayant des buts opposés. »

Le premier, en effet, est franchement partisan de la croisade, tandis que l'autre la maudit de toute son énergie méridionale. M. Fauriel, quoique surpris de cette opposition, n'en concluait pas moins que l'œuvre émanait d'un seul troubadour, dont les excès des croisés avaient changé le point de vue. Si ce grand érudit, à qui rien ne manqua pour être le roi de la philologie moderne que le bonheur d'être né et d'avoir vécu dans nos pays romains d'origine et de langue, avait porté dans ses recherches une persévérance égale à sa sagacité,

²¹ G Guibal (le poème de la Croisade contre les Albigeois).

il aurait reconnu sans le moindre effort que le poème n'est pas seulement double, mais triple, et qu'il émane aussi évidemment que possible de trois auteurs. Le premier fut un ecclésiastique; car, dans la première partie, qui va du début de la croisade jusqu'à la bataille de Muret, l'œuvre affecte un caractère exclusivement clérical : on n'y voit que les croisés, les croisés partout et toujours. Dans la seconde et la troisième partie, au contraire, il n'est plus question des croisés : l'intérêt féodal domine et absorbe tout; l'Église a servi le festin, c'est la féodalité qui le mange. La lutte se concentre sur le terrain civil et n'est plus qu'entre les barons du Nord et ceux du Midi aidés par les communes.

Il y a plus, le séjour dans le camp français du poète de la première partie et sa collaboration même avec un trouvère de la langue d'oïl se trahissent par une foule de tournures et de rimes françaises qui n'auraient pas dû échapper à l'esprit curieusement investigateur de M. Fauriel.

Les mots de la langue du nord abondent et diaprent toutes les pages : on y trouve cuir pour cuer (vers 1790), argiant lèvera pour levara (vers 2093), des rimes purement françaises du vers 2171 au vers 2183 : fu, vertu, venu, issu, vaincu, perdu, retenu, confondu, déçu, défendu, fermèrent (vers 2187), desraubèrent (vers 2191), escrièrent (vers 2192), brui (vers 2375), vingt-huit qui s'enfuit, annui. On y rencontre des séries entières de rimes françaises :

Li borjes de Moissac viron l'ost alberger.

Les bourgeois de Moissac virent l'host s'héberger

durer.
escaper.
vendemiser.
denier.
conter.
tuer.
trier.
tomber.
blasmer.
VERS 2472.

E vuel vos d'un miracle un petitet parler.

D'un miracle je veux un moment vous parler laisser.

accorder.

oultre mer.

Guilherme cel d'Encontre si com denant vos dis

D'Encontre pe Guillem comme je vous disais.

pris.
rocis.
païs.
mis.
amis.
pis.
ris.

Quant à ses sentiments pour les croisés, ils éclatent en maint passage : Cascus sera renduts on er lor alberguea

Al comte Baudoï et à nostro crozea. VERS 2465.

Chacun se rendra donc où l'ost tient l'albergade.

Vers le comte Baudouin et vers notre croisade.

La nostra gens de Fransa ans que fos desgarnida
Nos gens de France avant de s'être désarmés. VERS 2253.

Nostri baro Frances tuit Montfort escrièrent!
Et nos barons Français tous Montfort s'ecrièrent ! VERS 2192.

Une transition aussi brusque et instantanée que le passage des ténèbres à la lumière signale la différence des deux autres parties. L'une, celle qui s'étend de la bataille de Muret à la mort de Simon, respire le patriotisme le plus ardent et l'horreur de l'invasion clérico-féodale. Si l'auteur de la première partie paraît avoir été un de ces esprits faibles, timides, personnels, toujours disposés à se courber devant la force et à la chanter au besoin, le poète de la seconde fut un cœur énergique, passionné et tout plein de la haine de l'oppression et de l'amour de la patrie. Aussi son œuvre, par le fond et par la forme, se détache vigoureusement de celle du premier auteur et la domine comme le Marboré domine les pics qui l'entourent. La troisième, vibrante également et chaude d'esprit national, lui est cependant inférieure, parce qu'elle s'agite dans le cercle de la féodalité rétréci petit à petit par les événements. La langue, la belle langue du treizième siècle n'est jamais sortie plus riche, plus énergique et plus sonore des lèvres des fils du soleil que dans cette seconde partie, comparable, si elle ne leur est supérieure, à tout ce qu'ont produit de plus grand, la Grèce et l'Italie.

C'est le moyen âge prématurément évoqué il y a trente ans en France qui ressuscite tout entier dans ce poème, avec ses idées, ses passions et ses étranges mœurs civiles et militaires. On dirait d'un de ces chevaliers de pierre, armés de pied en cap et couchés dans l'ombre d'une église gothique, qui se lève tout à coup, secoue la poussière des tombes, revêt son armure et, s'élançant sur son cheval, le pousse à toute bride, en jetant son cri féodal, au milieu des batailles.

Monument précieux plus que l'or par les renseignements qu'il apporte à l'histoire, ce poème offre une singularité de facture imitée des makamas arabes, et familière jadis aux auteurs de chansons de geste, mais qui doit sembler inouïe et bizarre de nos jours. Il est écrit en vers monorimes, formant deux cent quatorze strophes séparées par un petit vers. C'est ainsi que je l'ai traduit. Chargé, en 1847, par M. de Salvandy et, en 1853, par M. Fortoul de la publication des œuvres inédites des troubadours, je résolus, pour en donner une idée plus complète, de reproduire ce chef-d'œuvre dans une forme poétique aussi rapprochée de l'ancienne que le permettait le génie plus froid de notre langue. J'entamai donc contre le manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 91 et qu'on voulut bien me prêter, une lutte qui, souvent suspendue, mais toujours reprise, n'a pas duré moins de vingt ans.

Ma première idée fut de mettre le texte en regard de ma traduction; mais j'y renonçai bien vite, non que je craignisse la comparaison quant au sens, ayant suivi avec scrupule et pied à pied l'original, mais à cause du texte même, qui, en nous arrivant furtivement et par un merveilleux hasard, a perdu beaucoup de sa pureté sous la plume des copistes.

Le transcrivait en cachette, à la hâte et en tremblant que l'inquisition n'entendît grincer leur roseau sur le parchemin, les rubricateurs firent beaucoup de fautes, ajustèrent trop précipitamment les tirades et en oublièrent ou en avaient perdu certainement une partie, car le récit ne pouvait s'arrêter, comme dans notre manuscrit, à l'investissement de Toulouse par le fils de Philippe Auguste. Au moyen de quelques coupures aux endroits où le récit s'alanguissait par l'effet des répétitions, j'ai tâché de faire disparaître autant que possible ce défaut d'unité dans la composition générale de l'œuvre.

La première de ces coupures porte sur le début du poème, qui est ainsi conçu :

EL NOM DEL PAIRE E DEL FILH E DEL SANT ESPERIT.

Comensa la cansos que maestre W. fit.
Us clerc qui en Navarra fo à Tudela noirit,
Mot e savis e pros si cum l'estoria dit,
Per clergues e per laycs fo el forment grazit,
Per comtes, per vescomtes amatz e obezit;
Per la destructio que el conoc et vic
En la geomancia qu'el a lonc temps legit.
E conoc que l' país er ars e destruzit
Per la fola crezensa qu'avian consentit,
E que li ric borzes serian enpaubrazit
De lor grans manentias don eran enriquít :
Et que li cavalier s'en irian faidit
Caitiu en autras terras cossiros e marrít.
Albires en son cor, car era ichernit
E de so que volia apert et amarvit
Que el fezes un libre que fos pel mon auzit
Que n' fos sa savieza e son sen expandit.
Adoncs fe aquest libre ez el meteish l'escrit.
Pos que fo comensatz entro que fo fenit
No mes en als sa ententsa, neish à penas dormit.
Lo libres fo be faitz e de bos motz complit
E si l' voletz entendre : li gran e li petit.
Podon i moz apenre de sen e de bel dit.

Au nom du Père, au nom du Fils, du Saint-Esprit,
Commence la chanson que maître Wilhem fit.
Ce clerc, né Navarrais, que Tudèla nourrit,
Fut très-bon et savant, comme l'histoire dit.
Tout laïque et tout clerc fortement le chérit;
Plus d'un comte et vicomte en amitié le prit.
A cause du grand deuil qu'il connut et prévít,
En la géomancie, art qu'il savait, il vit
Que le pays serait mis en flamme et détruit;
Que les bourgeois bientôt pleureraient, appauvris,
Les biens dont ils s'étaient largement enrichis,
Et que les chevaliers, de leurs terres bannis,
Chercheraient d'autres fiefs, soucieux et marris.
Résolu dans son cœur, car il était instruit,
Adroit et très-heureux dans ce qu'il entreprit,
De composer des vers que tout le monde ouït,
Et par lesquels au loin son grand sens s'épandit,
Il fit ce livre alors, de sa main l'écrivit
Et ne le quitta plus que lorsqu'il le finit.
Pendant qu'il le rimait à peine s'il dormit.
Le livre fut bien fait et plein de mots choisis ;
Si vous voulez l'ouïr, les grands et les petits,
Vous y pourrez trouver et bon sens et bons dits.

Ce morceau, plaqué évidemment et dû à une main étrangère, a été remplacé par le véritable début qui commence au vers 202.

Indépendamment des coupures et de la restitution du texte incompréhensible dans le manuscrit où presque tous les mots se tiennent, il a fallu chercher et retrouver sous la rouille du moyen âge bien des noms propres et des noms de villes; je crois y être parvenu, mais ce n'a point été sans peine.

Au public, le souverain juge, de décider maintenant si j'ai fait œuvre utile et bon emploi de mon temps. J'aurais bien voulu lui dire encore quelques mots de l'original, ne fût-ce que pour justifier ma constance, mais un traducteur est comme un peintre de portraits, si épris parfois des perfections de son modèle qu'il en devient suspect.

Désireux d'échapper jusqu'au soupçon de partialité, je me borne donc à laisser parler à ma place un critique étranger et placé dès lors dans les meilleures conditions pour apprécier le poème :

« Ni par le fond ni par la forme cette œuvre hors ligne n'a rien de commun avec les froides chroniques de ce temps. Elle abonde en traits pittoresques d'une rigoureuse exactitude, en passages d'une beauté originale et sublime, en créations où éclate l'inspiration du génie, et une grande et profonde connaissance du cœur humain. Si ce précieux document n'était remarquable que par la vivacité du récit, l'élévation de la pensée et l'équité rigoureuse avec laquelle sont jugés les hommes et les choses, malgré la supériorité que lui attribue justement la critique, il ne sortirait pas de la sphère de l'histoire. Mais jamais la poésie épique ne poussa des jets plus vigoureux. Le caractère de Simon de Montfort, peint de main de maître, avec sa violente énergie, la fierté fanatique de sa volonté s'imposant à tous, et l'humble soumission qu'il montre aux pieds des prélats ; ces descriptions des assemblées guerrières et des conseils féodaux où tous les personnages revivent au souffle des passions de l'époque et tiennent des discours d'une incomparable vérité: tout cela, sans parler d'une foule de beautés de premier ordre, met l'histoire en vers de la croisade contre les Albigeois au plus haut rang des compositions épiques.

La seule description du fameux concile de Latran suffirait pour immortaliser un poète, d'autant que les passions, les sentiments, les intérêts qui luttèrent dans cette assemblée sont réellement ceux des personnages engagés dans ce grand débat²². »

Plus maintenant qu'un mot avant la fin. Le temps en tournant dans les siècles crée d'étranges hasards. C'est à Montauban que fut composé ce poème, vers l'an 1210, *quand blanchit l'aubépine*, et c'est à Montauban, dans les mêmes sentiers fleuris par le soleil de mai, que j'en commençai la traduction, en 1847, et que je la finis vingt ans après dans le mois des roses. Cette traduction est fidèle, mais qu'on me permette à ce propos de répéter comme avis au lecteur ce que disait excellemment un maître dans ce genre :

« Je n'ai pu traduire un ouvrage composé il y a près de sept cents ans comme un poème des époques académiques. Il était pour moi de toute convenance de répandre quelques teintes d'archaïsme sur mon travail. J'ai tâché seulement de ne pas dépasser sur ce point les limites de l'usage et de la clarté. En employant quelques vieux mots, de ceux qu'on trouve tout fait, je ne les ai préférés à leurs équivalents modernes que lorsqu'ils m'ont paru mieux peindre les sentiments, les idées et la couleur énergique de l'original. »

Heureux si, au prix d'un travail difficile et bien long pour achever de rendre à sa lumière ce chef d'œuvre inconnu, j'ai réussi, lapidaire patient et dévoué de l'art, à faire briller d'une partie de son éclat cet antique et noble joyau de la couronne de nos pères !

²² Ni en sa entonacion ni en su estilo tiene nada de comun con las frias cronicas de aquellos tiempos, las passiones, los intereses, los sentimientos que luchon en el Concilio son los que realmente lucharon en los personajes de aquella singular contienda.

Nous trouvons, dans le *Journal du Plaisir*, la boutade suivante de notre ami Mary Lafon, que nous reproduisons tout en ne partageant pas complètement sa manière d'apprécier le talent incontestable de Jasmin. — Balech de Lagarde.

LA FOIRE D AGEN.

La foire d'Agen est une des plus belles fêtes du Midi, Selon l'esprit du siècle bien entendu, car ceux qu'elle rassemble y trouvent profit et plaisir ; double but qui ne déplaît guère aux fidèles habitués. Quant aux oisifs qui n'y vont que pour s'amuser, oh! je vous réponds qu'ils ne regrettent pas le voyage. N'auraient-ils vu que le maquignon gascon, vrai pur sang de la tête aux pieds, ce qu'on ne peut dire toujours de ses chevaux, ils se tiendraient pour satisfaits. Pressé du besoin de contempler sur place ce grand type de la Garonne, je réunis trois mules nées dans mes prés et leur cornac, et me rendis l'année dernière à la foire du 1^{er} Juin. Nous arrivâmes la veille, au moment où la ville, parée, affairée et souriante comme une hôtesse qui reconnaît ses voyageurs, ouvrait ses bras aux étrangers accourus en foule de tous les points de la Gascogne. Après m'être assuré le confort de l'hôtel Baron, je me hâtai pour jouir du coup d'œil préliminaire, d'aller m'établir sur le Gravier.

On appelle ainsi une admirable promenade, ombragée d'ormeaux magnifiques, qui est comme la ceinture d'Agen : le frais qu'on y respire quand le soleil darde du feu sur le plateau blanchâtre auquel est adossée la ville, et la brise de la Garonne qui vient y souffler soir et matin à travers les aubiers en fleurs, en font un endroit délicieux. Vous me voyez donc d'ici attablé au pied d'un des grands arbres, suivant avec le même intérêt les tourbillons de mon cigare et la procession de ces bandes multicolores et bariolées que nous envoient la montagne Noire, les Pyrénées et les Landes. Tout à coup une exclamation m'ayant fait tourner la tête, j'aperçois un immense chiffon de calicot bleu se balançant au vent, sur lequel étaient inscrits, en lettres hautes d'un mètre, ces mots glorieux :

JASMIN, COIFFEUR DE JEUNES GENS !

L'enseigne du barbier d'Agen, si différente par son style de celle du barbier de Séville, me faisait sourire, lorsqu'on se détachant du calicot bleu, voici que mes regards tombent sur un grand diable planté droit devant moi, dont la figure rayonnait de jubilation. C'était, dans tout son naturel vif, trivial et hardi, le portrait du Figaro méridional, cheveux crépus et en coup de vent comme pour retenir le peigne, front étroit, œil noir et familier, bouche riante et visage sans expression, voilà le quidam. Il portait une carmagnole et la croix d'honneur, car aujourd'hui on décore Figaro et Almaviva, l'un parce qu'il fait des vers, l'autre parce qu'il fait du sucre de betterave. Etonné de l'apparition, j'allais interpellier mon homme, il ne m'en laissa pas le temps;

« Vous admiriez, me dit il, l'enseigne du célèbre Jasmin? ...

— Je la regardais, en effet.

— Tous les étrangers vont voir le poète... Vous êtes étranger, monsieur ?...

— Je n'en disconviens pas, répondis-je en réprimant une violente envie d'éclater de rire au nez de l'original.

— Puisque vous êtes étranger, dit il, d'un ton solennel, je ne veux pas vous tromper plus longtemps....

— Comment cela ?...

— Jasmin est devant vous...

— C'est heureux ! mais à vrai dire je vous avais reconnu.

— Serait-il possible?... à quoi donc?...

— Devinez !

— A ma croix ?

— A votre modestie !...

— Il faut en avoir, monsieur, me dit-il mystérieusement, sous peine d'être lapidé ? Croiriez-vous qu'il se rencontre dans Agen des personnes capables de m'accuser de vanité?

— Que vous importe ! c'est la muse des poètes patois!

A ces mots Jasmin me saisit au collet : il ne s'agit pas, disait-il, dans son idiome, *dé canta la messo ni brespos* (de chanter vêpres ou la messe), mais de venir entendre tout de suite les plus beaux vers qu'on ait jamais forgés avec la langue de nos pères.

J'eus beau décliner cet honneur sous une foule de prétextes, Jasmin trouvait réponse à tout.

— Mais je suis logé fort loin...

— Voilà ma boutique?

— Tout mon temps est pris...

— Je ne vous tiendrai qu'une heure.

— Je ne comprends pas le patois...

— On vous traduira mot à mot.

A bout de ressources, je m'avisai d'alléguer mes trois mules ; ce fut le triomphe du barbier. Il avait fait une chanson pour un maquignon d'Auch, qui ne pouvait rien lui refuser et auquel il ne tenait qu'à moi de vendre avantageusement mes bêtes en écoutant ses vers. La question étant posée ainsi, j'acceptai la lecture. Jasmin envoya chercher le maquignon et je le suivis dans sa boutique. Cette boutique est sans contredit ce qu'il y a de plus populaire dans le talent de Jasmin. Là, Figaro reconnaîtrait les trois palettes et le vitrage peint en bleu et à d'ordures jaunes de ses aïeux ; extérieurement tout annonce le perruquier, mais à l'intérieur tout peint l'homme. Je n'étais pas encore assis dans le fauteuil de ses patients, que de cette voix sonore et vibrante qui n'appartient qu'à Fontanarose, il m'avait fait l'histoire de ses triomphes et l'énumération des couronnes tressées par l'enthousiasme départemental. La formule était invariablement la même :

— Voyez vous ce rameau d'or ?... c'est Toulouse reconnaissante qui me l'a donné à moi ! à moi Jasmin!...

— Voyez vous cette coupe ? voyez-vous ce bouquet ? voyez-vous ces couronnes ? voyez-vous ci ? voyez vous ça ?... c'est Nérac, Sarlat, Béziers, Tarbes, Carpentras, cités éminemment littéraires, qui m'ont décerné ces tributs de leur admiration à moi ! à moi Jasmin ! Une dame m'a fait hommage de ce manteau, le duc d'Orléans de cette bague, Louis Philippe de cette montre... des princes barbares eux-mêmes, oui, monsieur, des princes barbares ont rendu justice au poète ! Ibrahim Pacha, que je saluai, à son passage, d'une pièce de vers patois...

— Que vous donna t-il ? m'écriai je, à moitié étourdi pour échapper à ce terrible chapelet...

— Cette plume de paon !

Voilà, me dis-je, un Bédouin plus spirituel que Toulouse, et je me levai. Mais ce n'était que le prologue. Arpentant la boutique à grands pas, riant, pleurant, criant, gesticulant, s'applaudissant lui-même des deux mains, Jasmin me débitait avec fureur ce qu'il appelle ses poèmes, tandis que sa femme, en sentinelle sur la porte, racolait les passants pour grossir l'auditoire. De ma vie je ne m'étais trouvé à pareille fête; mais ce fut bien autre chose au bout d'un moment.

L'ami d'Auch, le fin maquignon que Jasmin avait envoyé quérir, arriva tout affriandé pour m'attraper mes mules. L'auteur des *Papillotes* chantait alors à pleine voix une romance de sa composition; une fois lancé, il ne s'arrêta plus; aussi une lutte pleine de charme, coupée par le dialogue suivant, ne tarda pas à s'engager entre votre humble serviteur, le maquignon et le poète. Je traduis mot à mot la poésie patoise de celui-ci, qui n'est, au reste, que du français déguisé :

LE POÈTE. Lune d'amour, précipite la course...

LE MAQUIGNON. Bonjour, monsieur, combien voulez-vous de vos mules ?

VOTRE SERVITEUR. Deux mille francs.

LE POÈTE. Oh ! disparais, tu me fais trop de ma!...

LE MAQUIGNON. Je viens de les voir à l'hôtel... Il y en a une qui est borgne.

VOTRE SERVITEUR Elle a les yeux meilleurs que vous.

LE POÈTE. De mon amour tu n'es plus la ressource.

LE MAQUIGNON. Je vous propose un troc superbe! deux poneys des Landes !

LE POÈTE. De mon amour tu n'es plus le signal.

VOTRE SERVITEUR. Allons voir les poneys !

Et me frayant brusquement un passage au milieu des curieux qui encombraient, bouché béante, la boutique de l'Orphée agenais, j'allai me faire tromper le plus naïvement du monde par le Crémieux de Maubourguet, lequel, au bout de trois heures d'improvisation, parvint à me démontrer (tant j'étais ahuri de poésie patoise) que ces trois pauvres mules ne valaient pas ses deux poneys. Que ce mensonge abominable ne perde pas un jour son âme, si les maquignons en ont une, et Dieu vous garde des marchands de rimes patoises, des marchands de chevaux des Landes et des foires d'Agen !

Mary Lafon.

La Revue lyonnaise 15 septembre 1882
M. MARY LAFON ET LA RENAISSANCE LATINE
A PROPOS DE SES DEUX DERNIERES PUBLICATIONS

Il s'est fait quelque bruit dans la presse parisienne autour deux livres nouveaux : *Histoire littéraire du Midi de la France* et *Cinquante années de vie littéraire*, l'un et l'autre de Mary Lafon.

L'auteur, déjà connu par ses études sur l'histoire du Midi, nous les présente en quelque sorte comme un testament littéraire. C'est ce qu'il entend expliquer dans les deux « poétiques » préfaces dont il a cru devoir les faire précéder. Toutefois, s'attaquant à des sujets nouveaux et nous montrant une face de son esprit qu'on ne connaissait pas jusque-là, l'auteur nous a paru mériter une étude nouvelle aussi.

Ces *Cinquante années de vie littéraire*, le titre l'indique assez, sont des confessions, — un vieux genre à la mode, — confessions étranges sur les coulisses de la bohème et de l'Institut, qu'a fréquentées également M. Mary Lafon, historien toujours et poète à ses heures.

Quant à *L'Histoire littéraire*, c'est une œuvre longtemps méditée, si l'on en croit l'historien. « J'avais dix ans, dit-il, lorsque l'idée m'en vint... Souvent distrait par d'autres travaux, je suis revenu de cœur à celui-ci, et je puis dire que le jour où je l'ai fini a été doux pour moi, comme ces reflets roses dont l'horizon un instant se colore au soleil couchant. »

C'est une étrange destinée de la poésie provençale de n'avoir rencontré jusqu'ici aucun historien complet, je veux dire embrassant son histoire depuis ses origines jusqu'à nous. On peut, en effet, la diviser en trois périodes essentiellement distinctes. La première, gauloise et romaine; la seconde, que Fauriel subdivise en deux phases tranchées de germination et de floraison, l'ère des troubadours, romano-provençale; la troisième enfin, la plus merveilleuse peut-être, surgissant peu à peu des ruines laissées par la guerre albigeoise, pour aboutir au félibrige, renouveau spontané et presque inconscient de tous les dialectes d'oc.

Personne ne mettrait en doute la grande compétence de M. Mary Lafon pour ce qui concerne le moyen âge méridional. Son *Tableau historique et littéraire de la langue romano-provençale* (1841) a obtenu le prix Volney, et son *Histoire du Midi* a été couronnée par l'Académie française.

Pour moi, n'ayant jamais approfondi que cette troisième période de la littérature dite provençale, je laisserai M. Mary Lafon discuter sagement sur un terrain dont il est maître, de l'importance et de la beauté des grands poèmes de transition, pour ne m'occuper avec lui que des néo-romans qui apparaissent au couchant du seizième siècle. Entre Bernard Rascas, le dernier troubadour qui chanta le vrai chant du cygne, et Belaud de la Belaudière, j'eusse aimé voir citer la Chanson du Carraleyron, Balth-Roman le Caladaire et les Momons d'Aix. Mais passons du Bartas et Augiè Gaillard, fort bien appréciés tous deux. Suivent trente pages consacrées au seul Goudelin. Le grand poète de Toulouse mérite assurément les éloges de l'historien, sauf à lui enlever cette première place parmi les poètes du Midi que n'hésite pas à lui donner M. Mary Lafon.

Belaud de la Belaudière, à qui nous ne songerons pas en présence de Goudelin, a ce mérite incomparable (non signalé ici) d'avoir été le premier à faire œuvre d'art dans la langue renouvelée. Ses *Obros provensalos*, on le sait, sont les premières pages sorties d'une presse marseillaise.

Mais voici que notre histoire prend une franche tournure d'anthologie. Saluons Gautié, d'Astros, Baronet Valès de Montechs, le meilleur ; tous gascons et pour cela chers à l'historien, nous le verrons plus loin par des oublis irrémédiables dans l'histoire littéraire des dialectes voisins.

Le dix-septième siècle, illuminé par Goudelin, finit sur les Folies de Sage de Montpellier, les poésies de Rousset de Sarlat et les pastorales exquises de Raymond de Courtet, sieur de

Prades, « qui s'éleva avec le dialecte agenois à une hauteur de talent qui le rapproche presque de Goudouli. » Avec Favre, prieur de Celle-Neuve, Napian, Peyrot de Pradines, Daubasse et Despourrins, tous distingués dans la pastorale ou la description de la vie champêtre, en exceptant l'abbé Favre, le plus original de tous et le plus grand poète burlesque qu'ait jamais enfanté le Midi, nous abordons le dix-huitième siècle. M. Mary Lafon paraît négliger le prieur, « génie trop confiné, dit Sainte-Beuve, qui semble ne voir que Goudelin et lui avant Jasmin, une source jaillissante de joyeuse et rabelaisienne humeur. » Ce n'est pas assez pour l'auteur du Siège de Caderousse, du Trésor de substantioun, excellente comédie, et de l'histoire de Jean-l'ont-pris que de les dire « écrits avec facilité, mais soupoudrés de gros sel gris de la campagne ». Nous signalerons un autre oubli plus grave encore de M. Mary Lafon, quant à Nicolas Saboly, le fameux nouvelliste. Il est, certes, ridicule, pour une histoire littéraire du Midi, de laisser de côté les cantiques et les noëls, « en raison de leur nombre et de l'uniformité imposée par le sujet, » car on a là une des expressions les plus caractéristiques du génie provençal. Le Noël assurément n'est pas de création récente. On le trouve sur les lèvres des premiers troubadours. Mais Saboly lui donna sa force populaire en y peignant au naturel le caractère provençal. Et voilà deux cents ans que ce pâtre de génie enrôle avec son galoubet les pèlerins de Bethléem.

L'auteur donc, après avoir longuement cité Despourrins, charmant poète un peu mignard, s'attaque au dix-neuvième siècle en énumérant Pelabon, Tandon et Diouloufet dont il cite une fable et aborde résolument le plus populaire des troubadours, Bellot.

Mais afin de montrer un peu d'ordre là où M. Lafon a oublié d'en mettre, nous laisserons un instant de côté Bellot et Roumanille, quitte à y revenir pour parler avec lui du félibrige et des félibres.

« Passons le Rhône, nous dit-il, et nous trouvons encore un vrai poète méridional, Peyrotte, potier à Clermont-l'Hérault. » Sa renommée d'un jour mérite l'éloge. Deux chansons de lui : Gratias a mous amies, citée en son entier et dont le refrain :

Ah. ! layssa me faire mous pots,

rappelle Béranger, et cette autre chanson connue là-bas, l'Escoubilhaire (le Balayeur) seraient au premier rang d'une anthologie populaire. Mais qu'on ne vienne pas nous dire que « sa vie offrait un étrange contraste avec celle du coiffeur d'Agen », pour faire ensuite de Jasmin un « charlatan » ou « une vanité à deux pieds sans tête ». L'auteur consacre treize pages de ses Confessions et vingt pages de son Histoire à une critique acerbe qui serait peut-être facile à expliquer, de la part de l'auteur. Toujours est-il que prié par Nodier son « ami » de rendre compte des Papillotos, et tout pénétré de la difficulté qu'il avait, lui Mary Lafon, à comprendre les troubadours, il commença par sourire à la pensée d'un « illettré », poète languedocien, mais consentit finalement à adoucir sa phrase, — au nom de l'amitié.

La corruption de la langue du Midi, née avec les guerres de l'Empire, était déjà reconnaissable à Agen comme ailleurs. Jasmin qui n'avait pas fait d'études latines — inférieur en cela aux félibres qu'il a précédés, — l'écrivait comme on la parlait. Mais M. Mary Lafon n'entendait pas de cette oreille. C'était là un usage qu'il n'a jamais pu comprendre. Il travaillait alors à son Tableau de la langue romane, et, nous dit-il dans ses Confessions, « notre langue méridionale se composant de latin, de grec, de gothique et d'arabe, pour la comprendre à fond et l'écrire convenablement, il est indispensable de connaître ces quatre sources principales. » Il est tout naturel ainsi que l'audace de ce Jasmin l'ait « fait sourire de pitié ». Il se mêla de lui adresser des conseils, une réponse froissée suivit, et Sainte-Beuve enfin, qui avait consacré une étude superbe à Jasmin, dans laquelle il le comparait au grand italien Manzoni, jugea à propos d'atténuer l'éloge par une note assez peu importante sur la langue du « troubadour ». M. Mary Lafon semble croire pourtant avoir changé l'opinion du grand maître de la critique. Or, nous trouvons dans les nouveaux Lundis un retour significatif sur la Renaissance méridionale, sur Jasmin et Frédéric Mistral en particulier. « Homme d'esprit et de sensibilité, artiste habile, acteur et

poète..., dit Sainte-Beuve de Jasmin, deux légères fautes qu'il avait commises... l'une c'était d'avoir composé et publié un poème français qui ne donnait pas sa mesure... » Et poursuivant l'investigation jusque dans ses notes, l'éloquent fouilleur, à propos d'un jugement forcé de M. Gambouliu, professeur à Montpellier, lequel croyait à la disparition future de la renommée du poète, Sainte-Beuve ajoutait que cette impression produite par Hélène, son poème français, avait nui beaucoup à la juste réputation qu'on lui avait édifiée. Si j'ai insisté sur ce point, c'est que M. Mary Lafon et le « critique local » qu'il cite à l'appui de sa thèse, ont tellement crié au style français du poète gascon, que ce dernier s'est malheureusement laissé aller à leur donner une éclatante preuve du contraire. Que la phrase de Jasmin ne soit pas nourrie de ces idiotismes provençaux, n'ait pas cet uniforme goût de terroir qu'on trouve chez quelques-uns de ses devanciers, cela tient en grande partie à l'heure où il écrivait. Mais qu'on lise seulement ses beaux poèmes, Marthe la folle, Françounette, l'Aveugle du castel Culié, Mes souvenirs, — auquel il n'est même pas fait allusion dans la prétendue histoire littéraire que nous avons sous les yeux, — et l'on se convaincra d'une couleur locale absolument profonde et d'une égale connaissance du cœur humain. Ces poèmes, d'ailleurs, sont les seuls fondements sur lesquels Sainte-Beuve, Villemain, Nodier, Pontmartin et les autres aient appuyé la gloire de Jasmin.

Quant à l'anecdote que donne M. Mary Lafon, dans ses Confessions, de sa rencontre avec le poète dans la ville même d'Agen, outre qu'elle est d'un goût douteux, elle jure tellement avec la fierté reconnue de Jasmin, qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête davantage.

Après Diouloufret, disions-nous, M. Mary Lafon aborde Bellot le troubaire. Dans ses Confessions comme dans son Histoire, l'auteur nous apprend (à regret?) avoir composé, antan, une introduction pour le Galejaire, le dernier livre du poète. Ceci nous explique sa bienveillance pour une œuvre à vrai dire assez belle, mais franchement patoise, celle-là. L'auteur du Pouèto Cassaire, conteur libre et malin, réussit mieux que personne, en exceptant Bénédict, à prendre les types de Marseille. Mais M. Mary Lafon ne cite ni Bénédict, ni la Sinso, ni Gelu, pas plus que Desanat, rédacteur illettré d'un grand journal, la Bouïabaisso où les troubaires s'amusaient à patoiser, Bellot en tête. C'est alors que Roumanille, « l'honneur littéraire d'Avignon » dit l'auteur, car toujours lutter fatigue même les hercules, fit voir à ce brave aïeul qui francisait de bonne foi qu'il y avait une vraie langue provençale autrement harmonieuse et riche, et il envoya au Tambourinaire, en 1839, Gege, tableau en vers. On accueillit avec bonté ce petit œuf dont toute une révolution allait éclore, conduite par le jeune auteur des Margaridito et des Capelan. Et le 21 mai 1854, le félibrige était fondé au châtelet de Fontsegugue.

Sans parler seulement de ces débuts du félibrige, l'austère critique arrive à Frédéric Mistral, à qui, dit-il, s'arrêtera pour lui la liste des poètes contemporains. « Dans ces dernières années un grand bruit qui rappelle un peu le titre d'une des pièces de Shakespeare, s'est fait autour d'un auteur provençal, né à Maillane, dans les Bouches-du-Rhône. Frédéric Mistral, fils d'un paysan et qui a eu le bon esprit de jeter sa robe d'avocat aux orties et de rester dans le village paternel, a écrit trois volumes en vers provençaux... » Et continuant sur le même ton, l'auteur déclare s'être étonné beaucoup du succès de *Mireille*, et appliquant au provençal le système essayé sur Jasmin, « comme Augustin Thierry dit-il, qui s'exaltait pour Jasmin dont il ne comprenait pas une syllabe, Lamartine s'enthousiasma pour *Mireio* et entraîna derrière lui dans la voie bruyante tout le servum pecus des imitateurs. » Ce n'est d'ailleurs que la plus illustre partie de la critique européenne, « Au fond, ajoute notre historien, le poème du jeune rimeur de Maillane est le développement en sept cent quarante-huit strophes de sept vers des *Amours d'une paysanne et d'un vaurien*. Le père ne veut pas du jeune va-nu-pieds, et la nouvelle Estelle qui adore son Nemorin court demander la protection des saintes, et meurt d'un coup de soleil, parce que dans la précipitation du départ elle a oublié son chapeau de paille. » Hélas! il y a longtemps que M. Mary Lafon ne doit plus aimer les vers. C'est pour ne pas mentir au vœu de la dixième année qu'il aura parcouru cette rude carrière.

Il se croit pourtant obligé, pour être juste, de reconnaître une beauté dans le poème provençal. Il en cite donc « le meilleur morceau », le Dépouillement des mûriers:

Cantas, cantas, Magnanarello, ;

Car la culido es cantarello.

Et le lecteur se rafraîchit à cette poésie naïve, écourtée à dessein pourtant, à cause « du rythme monotone des strophes ». Jusqu'ici nous n'avons qu'à citer sans songer même au commentaire, pour trouver l'homme. Mais voici qu'il ne résiste plus. Son éloge était donc forcé. « Comme on le voit, c'est l'éternelle histoire du berger et de la bergère, bien vieille depuis Théocrite, et jetée cette fois dans le cadre du réalisme rural. » Et il se met à préférer à *Mireille* l'antique *Daphnis et Chloé* pour son élégance exquise.

Non! le poème de Longus, malgré l'innocente passion qui en fait le charme, est de faible intérêt aujourd'hui. Et ceci me remet en mémoire un mot plaisant de Mérimée: « Le mal des Grecs, c'est que leurs idées de décence et même de moralité étaient fort différentes des nôtres. »

« Mais de bonne foi, reprend M. Mary Lafon, quel intérêt, je vous le demande, peuvent inspirer ce vaurien pieds nus, grossier comme ses corbeilles et cette paysanne rougeaude, brûlés par le soleil, et sentant l'ail et l'huile rance. »

Voilà qui est, par ma foi, de bon sel !

« La littérature est un art qui, sous peine de tomber dans la boue et le fumier, doit chercher ses inspirations dans un autre milieu, en tenant compte des progrès et du raffinement de la civilisation. »

Suit une page charmante tirée des *Confessions* de Rousseau, qui sent son Jean-Jacques à vingt lieues, et de ce naturel travaillé, simple pourtant « des naturalistes » d'alors ! L'auteur la met en parallèle avec la *Cueillette de Mireio* pour en conclure ceci :

« A quoi tiennent la grâce, le charme et l'intérêt de ce tableau qui est ravissant ? à la condition différente des personnages. On aura beau multiplier les écoles primaires : l'esprit et la littérature, sont deux privilégiés qui ne tombent jamais dans le suffrage universel... »

A tout hasard, renvoyons le lecteur au premier de ces jugements. Serait-ce bien le cadre du réalisme rural qui choquerait M. Mary Lafon ?... Car j'avoue humblement, devant cette réflexion de l'auteur, n'en avoir pas saisi « l'idée ».

« De *Calèndau*, ajoute-t-il, autre poème publié en 1866, mieux vaut ne rien dire. C'est une œuvre mauvaise autant par le fond que par la forme. »

Si *Mireille* universellement admirée doit une part de sa gloire à Lamartine, Gounod, Saint-René, Taillandier et toute la critique, *Calèndau*, peu connu, pour le moins aussi beau, tient du défaut d'un grand nom pour chanter son aurore, et de la profondeur même du sujet, l'espèce d'oubli où il est resté.

Quoiqu'il en soit, un jour viendra où ces grandes idylles épiques, partout acceptées comme sœurs des chefs-d'œuvre éternels, découvriront à tous la sérénité de cette poésie magnifiquement douce et tendrement sauvage, qui, sous la pureté d'un galbe antique, cache un souffle moderne et profondément chrétien !

Mais M. Mary Lafon ne s'en tient pas là, et appuyant sur *Calèndau*:

« Sous un voile allégorique assez maladroit et des plus transparents, l'auteur, dit-il, y exhale la haine enfiévrée de la France et provoque ouvertement la population provençale à une séparation fratricide. »

Voilà donc cette vieille question de séparatisme ressuscitée comme à plaisir. Deux ans passés, quelques journalistes parisiens se permirent d'invectiver Mistral sur son patriotisme, et parlèrent d'arracher à sa poitrine cette croix que l'Académie française lui fit jadis obtenir. Lisez, monsieur Mary Lafon, ce que répondit le poète, écoutez ce qu'il écrivit, après cette diffamation, pour tous ses insulteurs passés et à venir :

« Nul n'est meilleur français que moi. J'ai dit cela sur tous les tons et de toutes les façons. Mais comme j'ai pris à la tâche de rendre la vie littéraire à un idiome qui n'est pas celui de

la majorité des Français, les unitaristes à outrance m'accusent de séparatisme afin de faire détester et d'enrayer mon entreprise. »

Que parler maintenant des strophes si connues de *Mireille*, du *Sirventeaux-Catalans*, du *Tambour d'Arcole*, etc., à ces pharisiens du patriotisme qui, d'une plume mercenaire et simulant la loyauté, s'attaquent sans pudeur à une gloire aussi hautement française. Deux littératures pour un pays, double couronne assurément. C'est ce que proclamait Villemain. Considérez aussi le dépérissement littéraire de nos voisins Anglais, Italiens et Allemands. Et verrons-nous longtemps avec tranquillité des universités prussiennes étudier et admirer nos jeunes Provençaux à l'égal des anciens classiques, qu'on les discutera encore et misérablement chez nous?

Oh ! répétons plutôt cette parole d'un félibre :

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !

Mais nous avons laissé M. Mary Lafon au moment où il allait parler des *Iles d'or*, «production parue en 1876 et qui est la plus faible sous le rapport de la pensée et même du style... » :

— Décidément, monsieur Mary Lafon, il faut des dents pour croquer des noisettes !

Et Mistral revient sur cette double idée d'autonomie et de séparatisme avec une sorte d'acharnement. Il cite la fameuse pièce de *la Countesso* et à ces deux strophes de la fin :

« Ceux-là qui ont la mémoire, ceux-là qui ont le cœur haut, ceux-là qui, dans leur chaumière, entendent siffler le mistral, les vaillants, les chefs du peuple, ah! s'ils savaient m'entendre, ah ! s'ils voulaient me suivre! En criant: Faites donc place! Impétueux, les vieux et les jeunes tous encore nous partirions la bannière au vent, nous partirions comme une trombe, pour enfoncer le grand couvent.»

« Il n'est pas étonnant, dit-il, qu'avec de telles aspirations il ait éloigné tous ceux qui comme moi ont enraciné jusqu'aux dernières fibres du cœur le culte de la patrie française.» Le mot est dur, la conviction doit être profonde! Mais voici que je trouve cette même idée du poète sous une autre forme, dans une lettre officielle de M. Mary Lafon à l'Athénée de Marseille, et à la date du 1er janvier 1853.

« Depuis vingt-cinq ans, écrit-il, je travaille avec courage et espérance à déchirer le voile que l'envie et les haines du Nord ont étendu sur le front jadis si haut et si brillant de la patrie méridionale»

Et le titre de la comédie de Shakespeare me revient à l'esprit.

Mais laissons là ces petites querelles. Nous sommes bien près de la fin de notre histoire littéraire ; l'auteur en vient naturellement à discuter le félibrige. En réclamant la langue du terroir pour les hommes du Midi, il déclare ouvertement qu'il aurait applaudi à ses réformes, s'il se fût reporté à la fin du précédent siècle, où la langue méridionale avait un caractère universel et classique. Nous répondrons d'abord que la langue du Midi n'a jamais possédé ce caractère «universel et classique» à une époque plutôt qu'à une autre. Les troubadours reconnaissent six parlers différents (marseillais, arlésien, languedocien, gascon, limousin, béarnais). Or, ces dialectes ont subi parallèlement et de siècle en siècle des changements qui les rapprochaient du français. De plus, dans son tableau historique et littéraire, M. Mary Lafon prétendait que la langue des troubadours était parvenue jusqu'à nous sans presque aucun changement. Ceci d'ailleurs est tellement voilé par l'orthographe moderne et certaines altérations que le lettré néo-roman se perdrait dans le romano-provençal. M. Lafon semble en douter. Et nous nous servons de son assertion elle-même pour le réfuter.

Enfin donc, pour répondre à cette dernière opposition de l'auteur, nous dirons que si les félibres, après l'établissement de l'unité orthographique, ont dû remonter aux sources de l'époque classique des troubadours, c'est qu'ils avaient besoin d'expressions très relevées, non employées par les poètes de transition qui frayèrent peu avec le genre noble,

expressions que les seules œuvres lyriques ou épiques de la grande époque pouvaient abondamment fournir.

Et notre étude est terminée.

M. Mary Lafon insiste encore sur la prétendue corruption de la langue du félibrige, il ne veut pas comprendre que Mistral, qui considère son idiome comme langue vivante puisse et doive y faire entrer les termes scientifiques d'étymologie latine dont les autres langues modernes enrichissent leur dictionnaire ; il ne veut pas admettre enfin qu'il y ait un vocabulaire spécial aux « personnes instruites », historiquement nécessaire, puisque la langue était tombée des mains du chevalier aux mains du pâtre et du marin.

Je n'aurais pas cru devoir m'attaquer à ce livre si je ne l'avais vu prendre en considération par des hommes de la valeur de M. Caraguel , et je ne parle ici, bien entendu, que de cette partie dont nous nous sommes occupé. M. Mary Lafon nous dit quelque part qu'il ne reçut jamais de ses compatriotes pour son *Histoire du Midi* la reconnaissance qu'il en attendait. Ce n'est pas assurément en s'attaquant à des poètes de la taille de F. Mistral dont toutes les cités, là-bas, s'arrachent la présence qu'il parviendra jamais à l'obtenir,

Je crains, monsieur Mary Lafon, que ce discours n'ait paru un peu long. Je tâche d'oublier le peu qui reste de dur et de sec. Je pense que c'est à votre usage une espèce de parure de fantaisie dont vous aimez à vous couvrir.

J'aime à deviner dessous que vous êtes tout cœur et tout âme ? Croyez bien que cela paraît malgré tous vos efforts pour le cacher.

PAUL MARIÉTON.

24 juin 1934 L'Alsace française, Mary - Lafon

(Ce texte est un résumé du livre de mémoires de Mary-Lafon; je le reprends pour montrer comment en 1934 il est présenté dans un journal alsacien ! JPD)

Mary-Lafon débarque à Paris par un beau matin de 1830. Il a vingt ans. C'est un garçon de bonne mine ; les dames admirent la douceur de son regard, la blancheur de ses dents, la teinte bleuâtre de ses cheveux noirs. Les dandys se demandent d'où leur arrive ce nouveau rival. Rassurez-vous, lions du boulevard, le Quercy ne vous a pas envoyé un second Rastignac, ni un émule de Rubempré. C'est un vrai cadet de Gascogne. Le teint frais, l'œil vif, la langue volubile, le geste prompt; sympathique et agressif, il vous prend amicalement le bras ou vous provoque en duel. Le mot amusant et le verbe impertinent alternent sur ses lèvres. Il prend la vie par le bon côté, bohème et élégant, poète de brasserie et causeur de salon. Personne ne l'intimide, rien ne le dérouté. Qui donc le prendrait pour un provincial, ce jeune homme décidé à résoudre la quadrature du cercle, je veux dire à tirer sa subsistance du métier d'homme de lettres.

Mary-Lafon avait quatre ans quand fut proclamée la Restauration. Dans son village, tout le monde est royaliste, son père et un voisin exceptés. Blessé au vif des outrages et de la proscription temporaire qui les suivit, le père rompit net avec la ville. L'enfant vécut neuf ans dans une claustration presque monacale ; ni amis, ni fêtes, ni jeux. Pour seul amusement, les promenades dans la campagne et dans les bois : pour unique occupation, le travail ; pour tout compagnons, les quatre ou cinq mille livres, rangés sur des rayons poussiéreux, enveloppés de toiles d'araignées.

Sa mère était morte en lui donnant le jour. Il grandissait entre son père, médecin rural et grand chasseur, et sa grand'mère, austère, pieuse, calme et hautaine, image de la noblesse appauvrie par la Révolution. En 1825, on le met au collège, il y passe cinq ans pour apprendre tout ce que savent ses maîtres, latin et grec compris. Il sort de ce musée d'humanités, chargé de couronnes, et prend aussitôt contact avec l'esprit nouveau : Chateaubriand, Lamennais, Victor Hugo, Lamartine. Après cette initiation pleine de charme, il part pour Paris, le front brillant de santé et de jeunesse, le cœur battant d'un vaste espoir.

Cet oiseau tombé d'un peuplier argenté du Tarn s'habille rapidement en moineau de Paris. Pendant les premières semaines, il se lève à l'aube, parcourt la capitale de son pas infatigable de campagnard, et rentre à son hôtel à minuit, aussi impatient de faire provision d'impressions que prudent à ménager ses ressources financières. Il s'installe dans une maison, proche de la Sorbonne, où un ex-sergent de la vieille garde loue des meublés. Les voisins de palier de Mary-Lafon sont deux autres étudiants : Jean-Louis Arnal et Pierre Magne — le premier, futur, médecin de Napoléon III ; le second, futur ministre des finances.

Mary-Lafon, en quittant son Quercy natal, s'est muni de lettres de recommandation. Inévitable expérience ! Les lettres de recommandation ne servent pas à grand chose ! L'une est pour un docteur de Saint-Louis ; très accueillant, il présente le jeune homme à deux sociétaires de la Comédie-Française : le tragédien Lafon et Mlle Mars. Hélas ! Mlle Mars reste insensible aux beautés d'une pièce de notre candidat à la gloire littéraire : *Madame de Chateaubriand*.

Une autre lettre est destinée également à un ami de son père, le docteur Alibert, généreux prêteur de livres. La troisième est adressée à un grand dignitaire de la franc-maçonnerie.

— Tu vois bien cette lettre, lui avait-on dit au départ. Elle passerait par les flammes, elle serait emportée par les vents, elle tomberait dans les flots, elle arriverait, malgré tout, à son destinataire.

Mary-Lafon la jette dans la Seine. Le miracle postal annoncé ne se réalise pas. Peu importe. Le jeune homme possède d'autres munitions, deux autographes qu'il a reçus autrefois : une réponse éloquente de Casimir Delavigne à un envoi de poésie et un mot du même genre

signé de Jacques Laffitte, le banquier multimillionnaire, qui engageait le destinataire à se créer à Paris une position brillante. Deux encouragements sérieux, pense-t-il. Voire.

Delavigne donne des conseils, mais ne consent aucun appui. Quant au célèbre financier, il se borne à ces mots :

— Faites de la politique ! La politique seule peut vous mener à quelque chose !

Il lui donne aussi une carte d'introduction pour Bérenger. Nouvelle douche. Le charmant vieillard lui déclare :

— Ne comptez que sur vous pour arriver. Il faut ici faire son trou soi-même.

Mary-Lafon jette au feu toutes les autres lettres de recommandation. Il préfère se fier à son énergie, à son esprit de résolution, à sa puissance de travail.

Il court les bibliothèques. Il passe des heures dans sa chambre. A peine se rend-il compte que Paris est trois jours durant en révolution²³. Le romantisme, autre révolution, l'intéresse davantage : « J'étais de cœur avec les romantiques, dit-il, mais sans cesser de respecter les fronts et les talents vieilliss. »

Cette attitude lui attire une petite aventure, un soir où l'on joue *Hernani*. Pendant un entr'acte, il monte au foyer des artistes et tombe au milieu d'une discussion violente entre un monsieur en pleine force de l'âge et un noble vieillard.

— Oui, nous triompherons ! criait le premier. Ma tête est noire et la vôtre blanche, et je verrai longtemps cette victoire, que vous ne verrez plus.

En bon mousquetaire, Mary-Lafon bondit; et fougueux, il exprime son indignation de voir le baron Taylor parler ainsi à M. de Jouy. M. de Jouy est un honnête académicien; le baron Taylor, l'administrateur du théâtre. Le courage est grand de se mettre à dos un aussi puissant personnage quand on garde dans son portefeuille le manuscrit d'une pièce, *les Pâques de la Reine*, où l'on voit Catherine de Médicis et le maréchal de Montluc.

Mary-Lafon l'a lue à des amis qui l'ont appréciée, tout en conseillant à l'auteur de chercher un interprète pour l'épreuve de lecture imposée à la Comédie-Française. Mary-Lafon découvre un homme de bonne diction, mais l'animal fait faux bond le jour même où l'on doit lire l'ouvrage au Comité. Tant pis ! Mary-Lafon se présente devant ses juges; il explique son cas et commence à réciter son œuvre, par cœur. Quinze cents vers !

Dans un coin, le baron Taylor guette son jeune provocateur. Est-ce vengeance de l'administrateur, est-ce jugement désintéressé, quoiqu'il en soit, le Comité reçoit le drame, mais ne le jouera pas. Il encourage l'auteur à travailler de plus belle et à apporter une autre pièce. Tout autre se fût trouvé satisfait de ce demi-succès. Mary-Lafon estime le procédé peu encourageant. Il porte son manuscrit à Harel, directeur de la Porte Saint-Martin.

— Parfait, s'écrie le bon Harel, je vous joue tout de suite et je vous donne Mlle Georges pour interprète... A propos, avancez-moi mille francs ! Je vous les rendrai à la vingtième représentation !

Mary-Lafon envoie promener Harel, et le drame s'endort dans un tiroir pour dix ans. En 1842, un téméraire personnage veut diriger l'Odéon. C'est un signe de folie bien connu dans les milieux de théâtre du XIXe siècle. Il demande à Mary-Lafon une pièce. Celui-ci ressuscite *les Pâques de la Reine*. On les célèbre, si je puis dire, sur la scène de l'Odéon, dans des décors miteux et des costumes navrants. Quatre ans après, Mary-Lafon prend une revanche. L'Odéon joue une comédie de lui : *le Chevalier de Pomponne*, fort agréable et amusante, et une autre en vers : *l'Oncle de Normandie*.

Il déplore le destin de sa Catherine de Médicis et de son chevalier de Montluc. Il adore le théâtre, et tient la critique dramatique dans un journal. Je vous ai dit qu'il était né un fleuret à la main, et qu'il sentait facilement, comme Cyrano, des fourmis dans son épée.

Voici un exemple de Mary-Lafon soupe au lait. Regagnant son fauteuil, après un entr'acte, et il trouve à sa place, un journal, un chapeau, une paire de gants. Quel est l'importun qui

²³ Erreur : Comme il le racontera il participera très activement à la Révolution. (note JPD)

s'est permis ?... Une, deux ! il envoie le tout dans le couloir. Ces accessoires appartenaient à Charles Maurice, journaliste coté et redouté. Altercation:

— Savez-vous qui je suis ?

— Non, ni ne m'en soucie.

— Il faut que vous l'appreniez. Je m'appelle Charles Maurice.

— Voici mon nom et mon adresse, réplique Mary-Lafon en lui tendant sa carte.

— De votre façon d'agir un peu cavalière, vous me rendrez raison.

— Ce soir même, si vous voulez.

— Demain, vous aurez de mes nouvelles.

— A demain donc !

Charles Maurice, renseigné sur l'énergie, l'élasticité et les nerfs d'acier de son adversaire, plutôt que d'aller sur le pré, préféra le lendemain déclamer aux témoins abasourdis le récit de Thérampène.

Voulez-vous une autre histoire de duel ?

Lafon se baignait un jour dans la Marne. Un autre baigneur disparaît dans les herbes à quelques mètres de lui. L'écrivain se porte à son secours, le ramène sur la rive. Le malheureux se précipite dans ses bras :

— Vous êtes mon père, puisque je vous dois la vie !

Lafon, gêné par les effusions interminables de ce personnage, lui dit :

— Laissons cela. Ne me parlez pas de ce sauvetage. J'ai peu de patience. Si vous me poussez à bout, je suis homme à vous remettre où je vous ai pris !...

L'autre, un commerçant plus que trentenaire, persiste à accabler Lafon, qui a vingt-quatre ans :

— Ah ! mon père ! Ah ! mon sauveur !

Ils déjeunent ensemble. A la fin du repas, ils se lancent à la tête, plats de fraises, carafes, assiettes. Excédé, Lafon prend un fiacre, y fait asseoir son noyé et, fouette cocher, tous deux regagnent Paris en cet équipage. Lafon s'approvisionne de deux pistolets, convoque un médecin et des témoins, et la compagnie, régulièrement constituée en vue d'une rencontre, se dirige vers le bois de Romainville. Les deux adversaires se placent à vingt-cinq pas. Le commerçant bêle toujours ses : « Oh ! mon père ! Oh ! mon père ! » Premier échange de balles sans résultats. Seconde double détonation. La chemise du négociant est trouée au bras, la peau légèrement effleurée. Peu importe sa blessure ! Il franchit les vingt-cinq pas. Le voilà derechef dans les bras de Lafon poussant, encore ses : « Oh ! mon père ! »

Mary-Lafon se tire d'affaire admirablement à Paris. Rédacteur par ci, collaborateur par là, membre de quelques sociétés d'histoire et d'archéologie, bibliothécaire à la Chambre des Députés par je ne sais quelle fortune, il est comblé. Paris l'amuse, et pourtant, il a la nostalgie de la campagne. Il s'installe neuf mois par an à Créteil. C'est encore trop près du centre. Alors, il décide de s'évader pour quelque temps en Beauce. C'est là, qu'en se promenant il croise une Anglaise, une amazone belle comme une femme de Raphaël. C'est le sujet de son premier roman, *la Jeune Royaliste*, et le commencement d'une idylle personnelle.

Après le succès de ce livre, il écrit un *Bertrand de Born*, roman médiéval, militaire, chevaleresque. Voilà l'occasion pour Mary-Lafon de passer dans le camp de l'histoire.

Depuis douze ans, il étudie les origines des dialectes méridionaux et de la langue du peuple. Il travaille ces questions, et compose une *Histoire du Midi, politique, religieuse, littéraire*, en plusieurs volumes. Il ressuscite, en publiant texte et traduction, les grandes poésies des troubadours. Travaux solides d'une juste érudition. Bien entendu, ils contredisent les notions fausses des académiciens, des savants parisiens, des sociétés d'archéologie. Lafon s'irrite contre cette ignorance générale et de la persévérance de ces hommes à vivre dans l'erreur. On s'occupait beaucoup alors des ouvriers et artisans poètes. Les cuistres de Paris faisaient grand cas d'un coiffeur d'Agen, nommé Jasmin, auteur d'un volume en vers, *les*

Papilottes et qui se vantait d'avoir régénéré la langue de ses ancêtres. C'était un farceur. Lafon n'était pas Gascon pour rien. Il eut grand'peine à calmer l'enthousiasme de ce Figaro sans valeur. Par contre, il s'occupa d'un ouvrier de Rouen, Lebreton, interprète candide du génie populaire, véritable inspiré.

On pourrait raconter bien des anecdotes sur Mary-Lafon. De ses travaux littéraires, il disait avec Virgile, *uno avulso non déficit alter*. A peine l'un est-il fini que l'autre commence. De l'entrain, de la verve, de la fougue même, de l'enthousiasme, un tempérament stimulé par l'amour du métier.

Initié à la méthode historique par ses travaux sur le Midi, il accepte d'un éditeur la mission d'écrire une Rome païenne et une Rome Chrétienne. Il se rend à Rome en 1853. Admirable et consciencieux historien ! Rien ne lui échappe ! Il va partout. Un séminariste le promène dans les Catacombes, mais comme Mary-Lafon s'y attarde, l'autre perd patience et obtient l'autorisation de se retirer. Le pauvre homme de lettres s'égaré dans ce monde souterrain, y demeure un jour entier sans lumière, cherchant une issue. Les Français étaient mal vus des autorités romaines en raison de l'occupation. Mary-Lafon au surplus, passait pour partisan de Victor-Emmanuel. Il dut abrégé son séjour, décamper à l'anglaise. Il gagna Sienne, où il revit son ami Mazzini, le noble conspirateur.

Mary-Lafon commet à cinquante ans la bêtise charmante qu'on commet en général plus tôt. Il se marie. Bah ! un cadet de Gascogne est toujours jeune ! la présence à ses côtés d'une compagne aimée lui donne du cœur à l'ouvrage. Il vient à bout d'un ouvrage qu'il traînait depuis vingt ans, la traduction d'un poème provençal, Gérard *de Roussillon*, qui compte neuf mille vers monorimes. Comme au beau temps de son adolescence, il écrit des vers, réédite ceux de naguère et leur donne un nouveau titre, *Mes Primevères*. Et puisqu'il revient à ses premières amours, le voici de nouveau auteur dramatique. Il fait jouer trois actes en vers, *La Belle-Sœur* et une comédie, *Le Roman d'un Méridional*.

Sous ses airs de fantaisiste, de touche-à-tout littéraire, de bohème, Mary-Lafon est un savant, un érudit, un écrivain honorable, aimable. Il peut prétendre aux suffrages de l'Académie. Il accomplit les visites rituelles; il échoue. La Compagnie se montrait alors peu empressée auprès de ceux qui touchaient avec indépendance à l'histoire religieuse. Mary-Lafon n'était pas homme à renoncer — fût-ce pour le plaisir de devenir académicien — à la satisfaction de faire des moulinets avec sa plume. Au reste, il n'avait plus que dix ans à attendre pour être reçu, le 24 juin 1884 dans l'autre immortalité. Georges BERGNER.